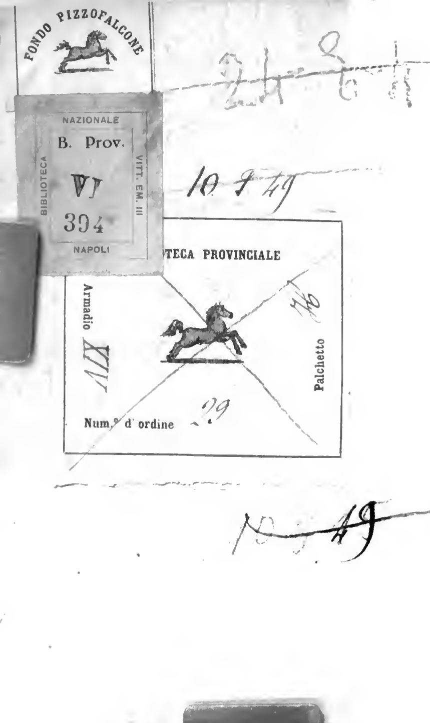




ESSAI POLITIQUE

SUR LE ROYAUME

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE.

IV.

Atlas géographique et physique de la Nouvelle-Espagne, fondé sur des observations astronomiques, des mesures trigonométriques et des nivellemens barométriques, par Alexandre de Humboldt, 20 planches grand in-folio, papier vélin.

Cet Atlas, aussi correct que magnifiquement exécuté, contient les renseignemens les plus précis et les plus exacts sur toute la partie de l'Amérique connue jusqu'à ce jour sous le nom de Nouvelle-Espagne *. Dressé pour l'usage de l'*Essai politique*, il peut être acheté soit séparément, soit avec les 4 volumes dont se compose cette nouvelle édition, revue et beaucoup augmentée par l'auteur. Les 4 volumes peuvent de même être achetés avec ou sans l'Atlas.

* Voyez l'Analyse raisonnée de l'Atlas ou Introduction géographique placée en tête de cette édition.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE N° 5.

ESSAI POLITIQUE

SUR LE ROYAUME

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE,

PAR ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6.

M DCCC XXVII.

ESSAI POLITIQUE
SUR LE ROYAUME
DE LA
NOUVELLE-ESPAGNE.

LIVRE V.

ÉTAT DES MANUFACTURES ET DU COMMERCE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE.

CHAPITRE XII.

INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE. — TOILES DE COTON. — LAINAGES.—CIGARES.—SOUDE ET SAVON.— POUDRE.— MONNAIE. — ÉCHANGE DES PRODUCTIONS. — COMMERCE INTÉRIEUR. — CHEMINS. — COMMERCE EXTÉRIEUR PAR VERA-CRUZ ET ACAPULCO. — ENTRAVES DE CE COMMERCE. — FIÈVRE JAUNE.

Si l'on considère le peu de progrès que les manufactures ont faits en Espagne, malgré les encouragemens nombreux qu'elles ont reçus depuis le ministère du marquis de la Ensenada, on ne sera pas surpris que tout ce qui tient à la fabrication et à l'industrie manufacturière soit encore moins avancé au Mexique.

La politique inquiète et soupçonneuse des peuples de l'Europe, la législation et le système colonial des modernes, qui ne ressemble guère à ceux des Phéniciens et des Grecs, ont mis des entraves insurmontables aux établissemens qui pourraient assurer à ces possessions lointaines une grande prospérité, une existence indépendante de la métropole. Des principes d'après lesquels on arrache la vigne et l'olivier, ne sont pas propres à favoriser les manufactures. Une colonie, pendant des siècles, n'a été regardée comme utile à la métropole qu'autant qu'elle fournissait un grand nombre de matières premières, et qu'elle consommait beaucoup de denrées et de marchandises qui lui étaient portées par les vaisseaux de la mère-patrie.

Il a été facile aux différentes nations commerçantes d'adapter leur système colonial à des îles d'une petite étendue, ou à des factoreries établies sur les côtes d'un continent. Les habitans de la Barbade, de Saint-Thomas ou de la Jamaïque, ne sont pas assez nombreux pour offrir un grand nombre de bras à la fabrication des toiles de coton : de plus, la position de ces îles facilite en tout temps l'échange des produits de leur agriculture contre des objets de l'industrie manufacturière de l'Europe.

Il n'en est point ainsi des possessions continentales de l'Espagne dans les deux Amériques. Le Mexique, au-delà des 28° de latitude boréale, présente une largeur de 350 lieues. Le plateau de la Nouvelle-Grenade communique avec le port de Carthagène, par le

moyen d'une grande rivière difficile à remonter. L'industrie se réveille, lorsque des villes de cinquante à soixante mille habitans se trouvent situées sur le dos des montagnes et à de grandes distances des côtes; lorsqu'une population de plusieurs millions ne peut recevoir les marchandises de l'Europe, qu'en les transportant à dos de mulets, pendant l'espace de cinq à six mois, à travers des forêts et des déserts. Les nouvelles colonies ne furent pas établies chez des peuples entièrement barbares. Déjà, avant l'arrivée des Espagnols, les indigènes étaient vêtus dans les Cordillères du Mexique, dans celles du Pérou et de Quito. Des hommes qui savaient tisser des toiles de coton ou filer le poil des llamas et des vigognes, apprirent facilement à fabriquer des draps : aussi cette fabrication fut-elle établie au Pérou à Cuzco, et au Mexique à Tezcuco, peu d'années après la conquête de ces pays, dès qu'on eut introduit des brebis d'Europe en Amérique.

Les rois d'Espagne, en prenant le titre de rois des Indes, ont considéré ces possessions lointaines plutôt comme des parties intégrantes de leur monarchie, comme des provinces dépendantes de la couronne de Castille, que comme des colonies, dans le sens attaché à ce mot, depuis le seizième siècle, par les peuples commerçans de l'Europe. On a senti de bonne heure que ces vastes contrées, dont le littoral est généralement moins habité que l'intérieur, ne peuvent pas être gouvernées comme des îlots épars dans la mer des Antilles. Ces circonstances ont forcé la cour de

Madrid d'adopter un système moins prohibitif, et de tolérer ce qu'elle s'est vue dans l'impossibilité d'empêcher par la force. Il en est résulté une législation plus équitable que celle qui gouverne la plupart des autres colonies du Nouveau Continent. Dans ces dernières, par exemple, il n'est pas permis de raffiner le sucre brut : le propriétaire d'une plantation est obligé de racheter les productions de son propre sol au fabricant de la métropole. Aucune loi ne défend l'établissement des raffineries de sucre dans les possessions de l'Amérique espagnole. Si le gouvernement n'y encourage pas les manufactures, s'il emploie même des moyens indirects pour empêcher l'établissement de celles de soie, de papier et de cristal, d'un autre côté, aucun arrêté de l'*audience*, aucune *cédule* du roi ne déclarent que ces manufactures ne doivent pas exister au-delà des mers. Dans ces colonies, comme partout ailleurs, il ne faut pas confondre l'esprit des lois avec la politique de ceux qui les exercent.

Il n'y a qu'un demi-siècle que deux citoyens, animés du zèle patriotique le plus pur, le comte de Gijon et le marquis de Maenza, conçurent le projet de conduire à Quito une colonie d'ouvriers et d'artisans de l'Europe : le ministère espagnol feignant d'applaudir à leur zèle, ne crut pas devoir leur refuser la permission de monter des ateliers; mais il sut tellement entraver les démarches de ces deux hommes entreprenans, que s'étant aperçus à la fin que des ordres secrets avaient été donnés au vice-roi et à l'*audience*, pour

faire échouer leur entreprise, ils y renoncèrent volontairement. J'aime à croire qu'un évènement semblable n'aurait pu avoir lieu à l'époque où j'ai résidé dans ces contrées; car on ne saurait nier que depuis vingt ans les colonies espagnoles n'aient été administrées d'après des principes plus équitables. De temps en temps des hommes vertueux ont élevé leur voix pour éclairer le gouvernement sur ses véritables intérêts : ils ont fait sentir qu'il serait plus utile à la métropole de faire fleurir l'industrie manufacturière des colonies, que de laisser écouler les trésors du Pérou et du Mexique pour l'achat de marchandises étrangères. Ces conseils auraient été écoutés, si le ministère n'eût trop souvent sacrifié les intérêts des peuples d'un grand continent aux intérêts de quelques villes maritimes de l'Espagne; car ce ne sont pas les fabricans de la Péninsule, hommes laborieux et peu remuans, qui ont empêché les progrès des manufactures dans les colonies, ce sont plutôt les négocians monopolistes, dont l'influence politique est favorisée par une grande richesse, et soutenue par une connaissance intime de l'intrigue et des besoins momentanés de la cour.

Malgré toutes les entraves, ces manufactures n'ont pas laissé de prendre quelque essor depuis trois siècles, pendant lesquels les Biscayens, les Catalans, les Asturiens et les Valenciens se sont établis dans le Nouveau-Monde, et y ont porté l'industrie de leurs provinces. Les fabriques d'ouvrages grossiers ont pu travailler à un prix très bas partout où les matières premières se



trouvent en abondance, et où le transport renchérit les marchandises de l'Europe et de l'Asie orientale. En temps de guerre, le manque de communication avec la métropole, et les réglemens prohibitifs du commerce avec les neutres, ont favorisé l'établissement des manufactures de toiles peintes, de draps fins, et de tout ce qui tient à un luxe plus raffiné.

On estime la valeur du produit de l'industrie manufacturière de la Nouvelle-Espagne à sept ou huit millions de piastres par an. Dans l'intendance de Guadalaxara, le coton et la laine ont été exportés jusqu'en 1765, pour entretenir l'activité des fabriques de Puebla, de Queretaro et de San Miguel el Grande : depuis cette époque, on en a établi à Guadalaxara, à Lagos et dans les villes voisines. L'intendance entière, qui a plus de 630,000 habitans, et dont les côtes sont baignées par les eaux de la mer du Sud, a fourni * en 1802, en toiles de coton et tissus de laine, pour la valeur de 1,601,200 piastres; en cuirs tannés, pour 418,900 piastres; et en savon, pour 268,400 piastres.

Nous avons prouvé plus haut, en parlant des différentes variétés de *gossypium* cultivées dans les régions chaudes et tempérées, de quelle importance les manufactures indigènes de coton pourraient être pour le Mexique. Celles de l'intendance de la Puebla fournissent annuellement, en temps de paix, au commerce

* *Estado de la Intendencia de Guadalaxara, comunicado en* 1802, *por el Señor Intendente al Consulado de Vera-Cruz* (Pièce officielle manuscrite).

intérieur, un produit dont la valeur s'élève à 1,500,000 piastres : ce produit n'est cependant pas dû à des manufactures réunies, mais au grand nombre de métiers (*telares de algodon*) dispersés dans les villes de Puebla de los Angeles, de Cholula, de Huexocingo et de Tlascala. A Queretaro, ville considérable située sur la route de Mexico à Guanaxuato, on consomme par an 200,000 livres de coton, dans la fabrication des *mantas* et *rebozos* : la fabrication des *mantas* ou toiles de coton s'élève par an, à 20,000 pièces de 32 vares chacune. A la Puebla, on comptait, en 1802, plus de 1200 tisserands * en toiles de coton et en cotonnades rayées. C'est dans cette même ville, ainsi qu'à Mexico, que depuis peu d'années, l'impression des toiles peintes, tant de celles que l'on importe de Manille que de celles que l'on fabrique dans la Nouvelle-Espagne, a fait quelques progrès. Au port de Tehuantepec, dans la province d'Oaxaca, les indigènes teignent en pourpre le coton en laine, en le frottant contre le manteau d'un *murex* qui se trouve attaché à des rochers granitiques. D'après une coutume antique, pour aviver la couleur du coton, on le lave dans l'eau de mer, qui, dans ces parages, est très riche en muriate de soude.

Les manufactures de draps les plus anciennes du Mexique, sont celles de Tezcuco : elles furent établies

* *Informe del Intendente Don Manuel de Flon, Conde de la Cadena.* (Manuscrit.)

en grande partie en 1592, par le vice-roi Don Louis de Velasco II, fils du célèbre connétable de Castille, le second vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Peu à peu cette branche de l'industrie nationale a entièrement passé entre les mains des Indiens et des métis de Queretaro et de Puebla. J'ai visité les manufactures de Queretaro au mois d'août de l'année 1803 : on y distingue les grandes manufactures, que l'on appelle *obrajes*, des petites, désignées par le nom de *trapiches* : on comptait alors 20 *obrajes* et plus de 300 *trapiches*, qui ensemble employaient par an 63,900 arrobes de laine de brebis mexicaines. D'après des états exacts dressés en 1793, il y avait à cette époque, à Queretaro, dans les *obrajes* seuls, 215 métiers et 1500 ouvriers, qui avaient fabriqué 6042 pièces ou 226,522 vares de draps (*paños*); 287 pièces ou 39,718 vares de lainages ordinaires (*xerguetillas*); 207 pièces ou 15,369 vares de bayettes (*bayetas*), et 161 pièces ou 17,960 vares de serges (*xergas*). Dans cette fabrication, on avait consommé 46,270 arrobes de laine, dont le prix ne s'élevait qu'à 161,945 piastres. On compte communément 7 arrobes de laine pour une pièce de drap et de *bayeta;* 6 arrobes pour une pièce de *xerguetilla*, et 5 arrobes pour une pièce de *xerga*. La valeur des draperies et lainages des *obrajes* et *trapiches* de Queretaro s'élève aujourd'hui à plus de 600,000 piastres ou trois millions de francs par an.

En visitant ces ateliers, un voyageur est désagréablement frappé, non-seulement de l'extrême imperfec-

tion des procédés techniques dans l'apprêt de la teinture, mais surtout de l'insalubrité du local et du mauvais traitement auquel les ouvriers y sont exposés. Des hommes libres, Indiens et gens de couleur, y sont confondus avec des forçats que la justice distribue dans les fabriques pour les faire travailler à la journée. Les uns et les autres sont à demi nus, couverts de haillons, maigres et défaits. Chaque atelier ressemble à une prison obscure: les portes qui sont doubles, restent constamment fermées, et l'on ne permet pas aux ouvriers de quitter la maison; ceux qui sont mariés ne peuvent voir leur famille que les dimanches. Tous sont fouettés impitoyablement, s'ils commettent le moindre délit contre l'ordre établi dans la manufacture.

On a de la peine à concevoir comment les propriétaires des *obrajes* peuvent en agir ainsi avec des hommes libres; comment l'ouvrier indien peut endurer le même traitement que le forçat : aussi ces prétendus droits ne s'acquièrent que par la ruse. Les fabricans de Queretaro emploient le même stratagème dont on se sert dans plusieurs manufactures de draperies de Quito et dans les fermes où, par manque d'esclaves, la main-d'œuvre est excessivement rare. On choisit parmi les indigènes ceux qui sont les plus misérables, mais qui annoncent de l'aptitude au travail; on leur avance une petite somme d'argent : l'Indien, qui aime à s'enivrer, la dépense en peu de jours; devenu le débiteur du maître, il est enfermé dans l'atelier, sous prétexte de solder la dette par le travail de ses mains. On ne lui

compte la journée qu'à un réal et demi, ou à vingt sous tournois; au lieu de le payer argent comptant, on a soin de lui fournir la nourriture, de l'eau-de-vie et des hardes, sur le prix desquelles le manufacturier gagne cinquante à soixante pour cent : de cette manière, l'ouvrier le plus laborieux reste toujours endetté, et l'on exerce sur lui les mêmes droits que l'on croit acquérir sur un esclave qu'on achète. J'ai connu beaucoup de personnes à Queretaro qui gémissaient avec moi sur ces énormes abus. Espérons qu'un gouvernement protecteur du peuple fixera les yeux sur des vexations aussi contraires à l'humanité, aux lois du pays, et aux progrès de l'industrie mexicaine.

A l'exception de quelques étoffes de coton mêlées de soie, la fabrication des soieries est aujourd'hui presque nulle au Mexique. Du temps du voyage d'Acosta, vers la fin du seizième siècle, on cultivait près de Panuco, et dans la Misteca, les vers à soie apportés d'Europe; on fabriquait même alors d'excellens taffetas* avec la soie mexicaine. Nous avons déjà observé plus haut que ce n'est pas le *bombyx mori*, mais une chenille indigène, qui fournit la matière première pour les mouchoirs de soie qui sont l'ouvrage des Indiens de la Misteca et de ceux du village de Tistla, près de Chilpansingo.

La Nouvelle-Espagne n'a pas de manufactures de

* *Acosta*, lib. IV, c. 32, pag. 179. Voyez aussi ci-dessus, chap. X, pag. 66.

lin et de chanvre : on n'y connaît pas non plus la fabrication du papier. Celle du tabac est un droit régalien : les frais de la fabrication des cigares et du tabac en poudre s'élèvent, année commune, à plus de 6,200,000 livres tournois. Les fabriques de Mexico et de Queretaro sont les plus considérables. Voici l'état de la fabrication totale pendant les années 1801 et 1802 :

TABAC FABRIQUÉ DANS LA NOUVELLE-ESPAGNE.	EN 1801. PIASTRES.	EN 1802. PIASTRES.
Valeur du tabac fabriqué, d'après le prix de la vente.	7,825,913	7,686,834
Dépenses pour la fabrication. . .	1,299,411	1,285,199
Pensions des employés.	798,452	794,586
Prix du tabac acheté aux laboureurs du Mexique.	626,319	594,229
Revenu net (*liquido*) de la couronne, sur la vente du tabac.	3,993,834	4,092,629

A mon passage par Queretaro, j'ai visité la grande manufacture de cigares (*fabrica de puros y cigarros*), qui emploie trois mille ouvriers, parmi lesquels on compte dix-neuf cents femmes : les salles sont propres, mais mal aérées, très petites, et par conséquent excessivement chaudes. On consomme par jour, dans cette manufacture, 130 rames (*resmas*) de papier, et 2770 livres pesant de tabac en feuilles. Dans le courant du mois de juillet 1803, on fabriqua pour 185,288 piastres ; savoir : 2,654,820 petites caisses (*caxillas*) de cigares, dont le prix de vente est de 165,926 piastres, et 289,799 caisses de *puros* ou

cigares qui ne sont pas enveloppées dans du papier. Les frais de fabrication de ce seul mois de juillet s'élevaient à 31,789 piastres. Il paraît que la manufacture royale de Queretaro produit par an pour plus de 2,200,000 piastres en *puros* et *cigarros*.

La fabrication du savon solide est un objet de commerce considérable à Puebla, à Mexico et à Guadalaxara : la première de ces villes en produit près de 200,000 arrobes par an ; dans l'intendance de Guadalaxara, on en compte pour la valeur de 1,300,000 livres tournois. L'abondance de soude, qu'à deux mille ou deux mille cinq cents mètres de hauteur, on trouve presque partout sur le plateau intérieur du Mexique, favorise beaucoup cette fabrication. Le *tequesquite*, dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois *, couvre la surface du sol, surtout au mois d'octobre, dans la vallée de Mexico, aux bords des lacs de Tezcuco, de Zumpango et de San Christobal ; dans les plaines qui environnent la ville de la Puebla ; dans celles qui s'étendent de Zelaya à Guadalaxara ; dans la vallée de San Francisco, près de San Luis Potosi, entre Durango et Chihuagua, et dans les neuf lacs qui sont épars dans l'intendance de Zacatecas. Nous ignorons s'il doit son origine à la décomposition des roches volcaniques qui en contiennent, ou à l'action lente de la

* Voyez ci-dessus, tom. II, pag. 183; et Del Rio, *Elementos de Oryctognosia*, pag. 154.

chaux sur le muriate de soude. A Mexico, on achète 1500 arrobes de *tierra tequesquitosa*, c'est-à-dire d'une terre argileuse imprégnée de beaucoup de carbonate et d'un peu de muriate de soude, pour 62 piastres. Ces 1500 arrobes, purifiées dans les fabriques de savon, fournissent 500 arrobes de carbonate de soude pur : il en résulte que le quintal, dans l'état actuel des manufactures, revient à 50 sous tournois. M. Garcès, qui emploie avec succès le carbonate de soude dans la fonte des muriates d'argent, a prouvé, dans un mémoire particulier, qu'en perfectionnant les procédés techniques, on pourrait fournir, dans les raffineries de soude de Mexico, appelées *tequesquiteras*, le carbonate de soude à moins de 30 sous tournois le quintal. Le prix des carbonates de soude de l'Espagne étant communément, en France, pendant la paix, de 20 à 25 livres le quintal, on conçoit que, malgré les difficultés du transport, l'Europe pourra un jour tirer de la soude du Mexique, comme elle tire depuis long-temps de la potasse des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale.

La ville de la Puebla était jadis célèbre par ses belles fabriques de faïence (*loza*) et de chapeaux. Nous avons observé plus haut que, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, ces deux branches d'industrie vivifiaient le commerce entre Acapulco et le Pérou. Aujourd'hui les communications entre la Puebla et Lima sont presque nulles, et les fabriques

de faïence ont diminué tellement, à cause du bas prix de la poterie et de la porcelaine d'Europe, introduites par le port de Vera-Cruz, que de quarante-six fabriques que l'on comptait encore en 1793, il n'y en avait plus, en 1802, que seize en faïence et deux en verre.

A la Nouvelle-Espagne, comme dans la plupart des pays d'Europe, la fabrication de la poudre est un droit régalien. Pour se former une idée de l'énorme quantité de poudre fabriquée et vendue en contrebande, on n'a qu'à se rappeler que, malgré l'état florissant des mines, le roi n'a jamais vendu aux mineurs plus de trois à quatre mille quintaux de poudre par an *, tandis qu'une seule mine, celle de Valenciana, en exige quinze à seize cents. Il paraît, d'après les recherches que j'ai faites, que la quantité de poudre fabriquée aux frais du roi, est, à celle vendue par fraude, en raison de 1 à 4. Comme dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, le nitrate de potasse et le soufre se trouvent presque partout en abondance, et que le fabricant contrebandier peut vendre la poudre au mineur à 18 sous tournois la livre, le gouvernement devrait ou diminuer les prix du produit de la fabrique, ou laisser le commerce de la poudre entièrement libre. Comment empêcher la fraude dans un pays d'une étendue immense, dans

* En 1801, seulement pour 255,455 livres ; en 1802, pour 339,921 livres. Voyez ci-dessus, pag. 204 et 238.

des mines éloignées des villes, et dispersées sur le dos des Cordillères, au milieu des sites les plus sauvages et les plus solitaires?

La manufacture royale des poudres, la seule qui existe au Mexique, se trouve près de Santa-Fe, dans la vallée de Mexico, à trois lieues de la capitale, entourée de collines de brèches argileuses qui enchâssent des fragmens de porphyre trapéen. Les édifices sont très beaux : ils ont été construits en 1780, d'après les plans de M. Constanzo, chef du corps des ingénieurs, dans une vallée étroite, qui fournit abondamment l'eau nécessaire pour le mouvement des roues hydrauliques, et à travers laquelle passe l'aqueduc de Santa-Fe: toutes les parties des machines, principalement les roues, dont les axes reposent sur des poulies à frottement, ainsi que les épicycloïdes en bronze qui servent au jeu des *batteries à pilon*, sont disposées avec beaucoup d'intelligence. On desirerait que les cribles destinés à faire le *grain*, fussent aussi mus par l'eau ou par la force des chevaux: quatre-vingts garçons métis, dont la journée se paie à raison de 26 sous tournois, sont employés à cette manœuvre. Les édifices de l'ancienne fabrique de poudre, établie près du château de Chapultepec, ne servent aujourd'hui qu'au raffinage du nitrate de potasse. Le soufre, qui abonde dans les volcans d'Orizaba et de la Puebla, dans la province de San Luis, près de Colima, et surtout dans l'intendance de Guadalaxara, où les rivières en charrient des masses considérables, mêlées

de fragmens de pierre ponce, vient tout purifié de la ville de San Luis Potosi. On a fabriqué dans la manufacture royale de poudre de Santa-Fe, en 1801, plus de 786,000 livres pesant; en 1802, plus de 750,000 livres, dont une partie est exportée pour la Havane. Il est à regretter que ce bel édifice, où l'on conserve généralement plus d'un demi-million de livres de poudre, ne soit pas garni d'un conducteur électrique. Pendant mon séjour à la Nouvelle-Espagne, il n'existait dans ce vaste pays que deux conducteurs, qu'un administrateur éclairé, le comte de la Cadena, avait fait construire à la Puebla, malgré les imprécations des Indiens et de quelques moines ignorans.

En parlant de la manufacture de poudre de Santa-Fe, je ne dois pas passer sous silence un fait historique que l'on trouve répété dans beaucoup d'ouvrages, quoiqu'il ne repose pas sur des fondemens très solides. On rapporte que le valeureux Diego Ordaz était parvenu à pénétrer dans le cratère du volcan de Popocatepetl, pour en retirer du soufre, et que par là il avait mis les Espagnols en état de fabriquer la poudre nécessaire pour le siège de la ville de Mexico. La fausseté de cette assertion est prouvée par les lettres mêmes que le général en chef adressait à l'empereur Charles-Quint. Lorsqu'au mois d'octobre de l'année 1519, le corps d'armée des Espagnols et des Tlascaltèques marchait de Cholula à Ténochtitlan, il traversa la Cordillère d'Ahualco, qui réunit la Sierra Nevada ou l'Iztaccihuatl à la cime volcanique de Popocatepetl.

Les Espagnols suivirent à-peu-près le même chemin que prend le courrier de Mexico pour aller à la Puebla par Mecameca, et qui se trouve tracé sur la carte de la vallée de Tenochtitlan. L'armée souffrit à-la-fois du froid et de l'extrême impétuosité des vents qui règnent constamment sur ce plateau. Voici comment s'exprime Cortez * en parlant de cette marche à l'empereur : « Voyant sortir la fumée d'une montagne très élevée, « et desirant pouvoir faire à votre excellence royale un « rapport détaillé de tout ce que ce pays renferme de « merveilleux, je choisis entre mes compagnons d'ar- « mes dix des plus courageux, et je leur ordonnai de « monter à cette cime, et de découvrir le secret de la « fumée (*el secreto de aquel humo*), pour me dire « comment et d'où elle sortait. »

Bernal Diaz affirme que Diego Ordaz fut de cette expédition, et que ce capitaine parvint jusqu'au bord du cratère. Il se peut qu'il s'en soit vanté dans la suite, car d'autres historiens rapportent que l'empereur lui permit de placer un volcan dans ses armes. Lopez de Gomara **, qui a composé son ouvrage d'après les récits des conquistadores et des religieux missionnaires, ne nomme pas Ordaz comme chef de l'expédition; mais il assure vaguement que deux Espagnols mesurèrent, à vue d'œil, la grandeur du cratère. Cependant Cortez dit expressément, « que les siens mon-

* *Lorenzana*, pag. 70; *Clavigero*, tom. III, pag. 68.

** *Gomara*, *Conquista de Mexico* (Medina del Campo, 1553), fol. 38.

« tèrent très haut; qu'ils virent sortir beaucoup de « fumée; mais qu'aucun d'eux ne put parvenir au « sommet du volcan, à cause de l'énorme quantité de « neige qui le couvrait, de la rigueur du froid, et des « tourbillons de cendres qui enveloppaient les voya-« geurs ». Un fracas épouvantable qu'ils entendirent en s'approchant de la cime, les engagea surtout à rebrousser chemin. On voit par le récit de Cortez, que l'expédition d'Ordaz n'eut aucunement pour but de retirer du soufre du volcan, et que ni lui ni ses compagnons n'ont vu le cratère en 1519. « Ils ne rappor-« tèrent, » dit Cortez, « que de la neige et des mor-« ceaux de glace, dont l'aspect nous étonna beaucoup, « parce que ce pays est sous les 20° de latitude, dans « le parallèle de l'île *Española* (Saint-Domingue), « et que par conséquent, selon l'opinion des pilotes, « il devrait y faire très chaud. »

On voit, par la troisième et la quatrième lettre de Cortez à l'empereur, que ce général, après la prise de Mexico, fit faire d'autres tentatives pour reconnaître la cime du volcan, qui paraissait fixer d'autant plus son attention, que les indigènes lui assuraient qu'il *n'était permis à aucun mortel de s'approcher de ce site des mauvais esprits*. Après deux essais infructueux, les Espagnols réussirent enfin, l'année 1522, à voir le cratère du Popocatepetl : il leur parut avoir trois quarts de lieues de circonférence, et ils trouvèrent sur les bords du précipice un peu de soufre qui avait été déposé par les vapeurs. En parlant de

l'étain de Tasco, dont ou se servit pour fondre les premiers canons, Cortez * rapporte « qu'il ne manque « point de soufre pour fabriquer de la poudre, parce « qu'un Espagnol en a tiré d'une montagne, de laquelle « sort perpétuellement de la fumée, en descendant, lié « à une corde, à la profondeur de 70 à 80 brasses. » Il ajoute que cette manière de se procurer du soufre est très dangereuse, et que par cette raison il sera plus prudent de le faire venir de Séville.

Un document conservé dans la famille des Montaños, et que le cardinal Lorenzana assure avoir eu entre ses mains, prouve que l'Espagnol dont parle Cortez, s'appelait Francisco Montaño. Cette homme intrépide est-il effectivement entré dans le cratère même du Popocatepetl, ou a-t-il retiré le soufre, comme le supposent quelques personnes à Mexico, d'une crevasse latérale du volcan? Voilà ce que nous aurons occasion de discuter dans un autre ouvrage, en donnant la description géologique de la Nouvelle-Espagne. M. Alzate ** affirme, avec peu de fondement, que Diego Ordaz a retiré le soufre du cratère de l'ancien volcan de Tuctli, à l'est du lac de Chalco, près du village indien de Tuliahualco. Il est vrai que les contrebandiers y cherchent du soufre, employé pour la fabrication de la poudre; mais Cortez désigne

* *De alli (de la Sierra que da humo) entrando un Español setenta y ochenta brazas, atado á la bocca abajo se ha sacado (el azufre) que hasta ahora nos hemos sustenido.* (*Lorenzana*, pag. 380.)

** *Gazeta de Literatura de Mexico*, 1789, pag. 52.

clairement le Popocatepetl par le mot de « la montagne « qui fume constamment. » Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après la reconstruction de la ville de Ténochtitlan, et non pendant le siège, comme l'affirme Solis *, des soldats de l'armée de Cortez sont montés au sommet du Popocatepetl **, où personne n'a été après eux. Si La Condamine *** avait connu l'élévation absolue de ce volcan, que j'ai trouvée de 5400 mètres, il n'aurait pas cru être le premier qui, sur le dos des Cordillères de l'Amérique, fût parvenu jusqu'à 4800 mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan. D'ailleurs, les expéditions d'Ordaz et de Montaño rappellent le trait d'intrépidité d'un religieux dominicain, Blas de Iñena, qui, renfermé dans un panier d'osier, et armé d'une cuillère et d'un seau de fer, se fit descendre par une chaîne, à 140 brasses de profondeur, dans le cratère du volcan de Granada, appelé le Cerro de Masaya, et situé près du lac de Nicaragua, pour en retirer la lave, qu'il croyait être de l'or : il perdit son seau de fer, qui fut fondu par l'excès de la chaleur, et il eut bien de la peine à se sauver; mais en 1551, le doyen du chapitre de la ville de Léon, Juan Alvarez, obtint formellement la permission **** de la cour de Madrid « d'ouvrir le volcan, et de recueillir « l'or qu'il renferme. » Il faut convenir que de nos

* *Solis, Conquista de Mexico*, pag. 142.

** *Lorenzana*, pag. 318.

*** *Bouguer, Mesure de la Terre*, p. 167. *La Condamine, Voyage*, p. 58.

**** *Gomara, Historia de las Indias*, fol. 112.

jours aucun naturaliste voyageur ne s'est engagé, par zèle pour les sciences, dans des entreprises aussi hasardeuses que celles que l'on tenta au commencement du seizième siècle, pour retirer du soufre ou de l'or de la bouche des volcans enflammés.

Nous terminerons l'article des manufactures de la Nouvelle-Espagne, en parlant de l'orfévrerie et de la fabrication des monnaies, qui, considérées seulement sous le rapport de l'industrie et de la perfection de la main-d'œuvre, sont des objets très dignes d'attention. Il y a peu de pays dans lesquels on exécute annuellement un nombre plus considérable de grandes pièces d'orfévrerie, de vases et d'ornemens d'églises, qu'au Mexique : les villes les plus petites ont des orfèvres, dont les ateliers occupent des ouvriers de toutes les castes, blancs, métis et Indiens. L'Académie des beaux-arts, et les Écoles de dessin de Mexico et de Xalapa, ont beaucoup contribué à répandre le goût des belles formes antiques. On a fabriqué dans ces derniers temps, à Mexico, des services d'argent du prix de cent cinquante à deux cent mille francs, qui, pour l'élégance et le fini de l'exécution, peuvent rivaliser avec tout ce qu'on a fait de plus beau en ce genre dans les parties les plus civilisées de l'Europe. La quantité de métaux précieux qui, depuis 1798 jusqu'en 1802, a été convertie en vaisselle à Mexico, s'est élevée, année moyenne, à 385 marcs en or, et à 26,803 marcs*

* Poids de Castille. Il sera utile d'observer que chaque fois que

en argent. On a déclaré à l'hôtel des monnaies, en objets d'orfévrerie, dont on exige le quint :

ANNÉES.	OR. MARCS	ARGENT. MARCS.
1798	402	19,823
1799	484	26,762
1800	412	30,887
1801	379	30,860
1802	249	25,692
TOTAL. . .	1926	134,024

L'hôtel des monnaies de Mexico, le plus grand et le plus riche du monde entier, est un édifice d'une architecture très simple, attenant au palais des vice-rois. Cet établissement dirigé par un administrateur éclairé et ami des arts, le marquis de San Roman *, n'offre presque rien de remarquable sous le rapport de la perfection des machines ou des procédés chimiques; mais il est très digne de fixer l'attention des voyageurs, par l'ordre, l'activité et l'économie qui règnent dans toutes les opérations du monnayage. Cet intérêt est rehaussé par d'autres considérations qui se présentent même à ceux qui ne se livrent aucunement à des spéculations d'administration politique. En effet,

contraire n'est pas expressément indiqué, le mot de *marc* désigne dans cet ouvrage le *marc de Castille.*

* *Juez Superintendente de la Real Casa de Moneda.*

il est impossible de parcourir cet édifice peu spacieux, sans se rappeler que plus de dix milliards de livres tournois en sont sortis, dans l'espace de moins de trois cents ans, et sans réfléchir sur l'influeuce puissante que ces trésors ont excercée sur les destinées des peuples de l'Europe.

L'hôtel des monnaies de Mexico a été établi quatorze ans après la destruction de l'ancien Ténochtitlan, sous le premier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Antonio de Mendoza, par une *cédule* royale du 11 mai 1535. Le monnayage se fit d'abord à l'entreprise, aux frais de quelques particuliers auxquels le gouvernement l'avait affermé. Leur bail ne fut point renouvelé en 1733. Depuis cette époque, tous les travaux sont dirigés par des officiers royaux, et pour le compte du roi. Le nombre des ouvriers qui sont employés dans cet hôtel des monnaies, s'élève à 350 ou 400 : celui des machines est si grand, qu'on peut y frapper, dans l'espace d'une année, et sans déployer une activité extraordinaire, plus de trente millions de piastres, c'est-à-dire environ trois fois autant qu'on en fabrique généralement dans les seize hôtels des monnaies qui existent en France. A Mexico, on a monnayé, dans le seul mois d'avril de l'année 1796, la somme de 2,922,185 piastres; dans le mois de décembre 1792, plus de 3,065,000 piastres. A Paris, dans l'année 1810, le plus fort mois de fabrication a été le mois de mars, où l'on a frappé, en pièces de cinq francs, pour la valeur de 1,271,000 piastres. Depuis l'année 1726 jus-

qu'en 1780, la fabrication s'est montée, en pièces d'or et d'argent :

DANS LES SEIZE HOTELS DES MONNAIES DE LA FRANCE *.	A L'HOTEL DES MONNAIES DE MEXICO.
2,446,000,700 liv.	3,364,138,060 liv.

Pour donner une idée de l'activité de l'hôtel des monnaies de Mexico, nous présenterons ici un des tableaux que le gouvernement fait imprimer tous les ans pour instruire le public de l'état des mines, que l'on regarde comme le régulateur de la prospérité publique. Je choisirai l'année 1796, où le monnayage fut de 25,644,000 piastres, quoiqu'il eût été de 24,593,000 piastres en 1795, et de 25,080,000 piastres en 1797.

* *Necker, de l'Administration des Finances*, tom. III, pag. 59.

MOIS DE L'ANNÉE 1796.	OR.	ARGENT.		OR ET ARGENT.	
	PIASTRES.	PIASTRES.	RÉAUX.	PIASTRES.	RÉAUX.
Janvier. . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . .	. . . . . .	. . .
Février. . . .	. . . . . .	2,078,958	7	2,078,958	7
Mars.	246,578	2,071,001	0 $\frac{1}{2}$	2,317,579	0 $\frac{1}{2}$
Avril.	. . . . . .	2,922,185	1	2,922,185	1
Mai.	252,240	2,538,847	4 $\frac{1}{2}$	2,791,087	4 $\frac{1}{2}$
Juin.	. . . . . .	1,907,980	3	1,907,980	3
Juillet.	117,008	2,028,327	6	2,145,335	6
Août.	. . . . . .	1,551,143	2	1,551,143	2
Septembre. . .	161,312	2,257,900	3 $\frac{1}{2}$	2,419,212	3 $\frac{1}{2}$
Octobre. . . .	. . . . . .	2,455,057	3	2,455,057	3
Novembre. . .	110,112	2,685,903	1 $\frac{1}{4}$	2,796,015	1 $\frac{1}{4}$
Décembre. . .	410,544	1,849,467	0 $\frac{3}{4}$	2,260,011	0 $\frac{3}{4}$
TOTAL. . .	1,297,794	24,346,772	0 $\frac{1}{2}$	25,644,566	0 $\frac{1}{2}$

Les ateliers de la monnaie de Mexico renferment dix laminoirs, mus par soixante mulets, cinquante-deux coupoirs, neuf bancs d'ajustage, vingt machines à créneler, vingt balanciers et cinq moulins pour amalgamer les *lavures* et *limailles* appelées *mermas*. Comme un balancier peut frapper en dix heures plus de 15,000 piastres, il ne faut pas s'étonner qu'avec un si grand nombre de machines on parvienne à fabriquer par jour quatorze ou quinze mille marcs d'argent : le travail ordinaire ne s'élève cependant pas au-delà de onze à douze mille marcs. Il résulte de ces données, qui se fondent sur des pièces

officielles, que l'argent que produisent toutes les mines de l'Europe ensemble, ne suffirait pas à donner de l'occupation à l'hôtel des monnaies de Mexico pour plus de quinze jours.

Les frais de monnayage, y compris les pensions des employés et la perte causée par les *lavures*, montent à un réal de plata, ou 13 sous tournois par marc. Cette perte des *mermas*, que l'on comptait jadis d'un tiers pour cent, est aujourd'hui réduite à la moitié; car, au lieu de trois marcs, on ne perd plus qu'un marc et trois onces pour chaque millier de marcs réduits en monnaie. Quant au profit que le roi tire de la fabrication, on l'évalue de la manière suivante : si le monnayage ne dépasse pas quinze millions de piastres par an, le bénéfice n'est que de six pour cent de la quantité d'or et d'argent monnayé : on l'estime, au contraire, à six et demi pour cent, lorsque la fabrication s'élève à dix-huit millions de piastres; et à sept pour cent, lorsque le produit des mines est encore plus grand, comme c'est le cas des derniers vingt ans. Nous verrons, en effet, plus bas, que l'hôtel des monnaies de Mexico, réuni à la *maison du départ*, travaille avec un profit annuel de près de huit millions de francs.

La maison du départ (*casa del apartado*), dans laquelle s'opère la séparation de l'or et de l'argent provenant des lingots d'argent aurifère, appartenait jadis à la famille du marquis de Fagoaga. Cet établissement important n'a été réuni à la couronne qu'en

1779. L'édifice est très petit et très ancien : dans ces derniers temps, on l'a reconstruit par partie, ce qui a causé plus de frais au gouvernement que si on l'avait remplacé par une maison nouvelle qui ne serait point située au milieu de la ville, et dans laquelle les vapeurs acides seraient mieux dirigées. Plusieurs personnes intéressées à ce que les ateliers du départ restent dans leur emplacement actuel, avancent que les vapeurs d'acide nitreux qui se répandent dans un des quartiers les plus peuplés de la ville, servent à décomposer les miasmes qui s'élèvent des lacs et des marais environnans. Ces idées ont trouvé faveur depuis que les fumigations acides ont été pratiquées dans les hôpitaux de la Havane et de Vera-Cruz.

La *casa del apartado* renferme trois espèces d'ateliers, qui sont destinés, 1° à la fabrication du verre; 2° à la préparation de l'acide nitrique; et 3° au départ de l'or et de l'argent. Les procédés que l'on suit dans ces différens ateliers sont aussi imparfaits que la construction des fours de verrerie et des *galères* que l'on emploie pour la fabrication des cornues et pour la distillation des eaux-fortes. La *fritte* du verre (*pasteladura*) se compose de 0,46 de quartz retiré des filons de Tlapujahua, et de 0,54 de soude, que les Indiens de Xaltocan et du Peñol retirent de l'incinération du Sesuvium portulacastrum, de plusieurs nouvelles espèces de Chenopodium, d'Atriplex et de Gratiola, qui seront décrites dans la *Flora mexicana*

de MM. Sesse et Cervantes, et du Salsola soda d'Europe, que l'on cultive dans la vallée de Mexico, soit pour le manger comme légume, soit pour le réduire en cendre. Cette soude de Xaltocan est mêlée de beaucoup de sulfate de potasse et de chaux; de sorte que le carbonate de soude qui se trouve presque partout en efflorescence dans les terrains argileux, serait bien plus propre à la fabrication du verre. On ne fond pas la fritte dans des pots d'argile, comme en Europe, mais dans des creusets d'une roche porphyritique très réfractaire, tirée d'une carrière voisine de Pachuca. On consomme dans les fours de verrerie pour plus de 15,000 francs de bois par an : une cornue coûte à la fabrique près de 14 sous, et l'on en brise annuellement plus de cinquante mille.

L'acide nitrique dont on se sert pour le départ, se fabrique en décomposant du salpêtre brut au moyen d'une terre vitriolique (*colpa*) qui contient un mélange d'alumine, de sulfate de fer et d'oxide de fer rouge. Cette *colpa* vient des environs de Tula, où une mine est travaillée aux frais de la *ferme des couleurs* *. Le salpêtre de première cuite est fourni à la *maison du départ* par la manufacture royale des poudres. On charge chaque cornue de huit livres de *colpa* et d'autant de livres de nitrate de potasse impure : la distillation dure trente-six à quarante heures. Les fours sont ronds et dépourvus de grilles. L'acide nitrique

* *Estanco real de tintes y colores.*

qui résulte de la décomposition d'un salpêtre surchargé de muriate, contient nécessairement beaucoup d'acide muriatique, que l'on enlève en ajoutant du nitrate d'argent. On peut juger de l'énorme quantité de muriate d'argent que l'on obtient dans cet établissement, si l'on se rappelle qu'on y purifie une quantité d'acide nitrique suffisante pour faire le départ de sept mille marcs d'or par an. On décompose le muriate d'argent par le feu, en le fondant avec de la grenaille de plomb. Il serait sans doute plus profitable d'employer pour la distillation des eaux-fortes, au lieu de salpêtre de première cuite, le salpêtre raffiné. On a suivi jusqu'ici la méthode lente et pénible de la purification de l'acide par le nitrate d'argent, parce que l'*établissement royal de l'apartado* se voit forcé d'acheter le salpêtre à la *fabrique royale des poudres et salpêtres*, qui ne veut livrer le salpêtre raffiné qu'à raison de 126 francs le quintal.

Le départ de l'or et de l'argent réduits en grenaille pour multiplier les points de contact, se fait dans des cornues de verre, placées en longues files sur des cerceaux de *galères* de cinq à six mètres de longueur. Ces galères ne sont pas chauffées par un même feu, mais deux à trois matras forment, pour ainsi dire, un four séparé. L'or qui reste au fond des matras est fondu en lingots d'un poids de cinquante marcs, tandis que le nitrate d'argent est décomposé par le feu pendant la distillation dans des cornues. Cette distillation, par laquelle on regagne l'acide nitrique,

se pratique aussi dans une galère, et dure 84 à 90 heures. On est obligé de casser lés cornues pour obtenir l'argent réduit et cristallisé : on les conserverait, sans doute, en précipitant l'argent par le cuivre, mais il faudrait une autre opération pour décomposer le nitrate de cuivre qui remplacerait le nitrate d'argent. On compte à Mexico, en frais de départ, deux à trois réaux *de plata* (26 à 39 sous tournois) par marc d'or.

On est surpris de ne pas voir employés jusqu'ici, ni dans l'hôtel des monnaies, ni dans la maison du départ, des élèves de l'École des mines; cependant ces deux grands établissemens doivent s'attendre à des réformes utiles, en profitant des lumières de la mécanique et de la chimie. En outre, la monnaie se trouve dans un quartier de la ville où il serait facile de se servir des eaux courantes pour mouvoir les laminoirs par des roues hydrauliques. Toutes les machines sont bien éloignées de la perfection qu'on leur a donnée récemment en Angleterre et en France. Les améliorations seront d'autant plus avantageuses que la fabrication embrasse une énorme quantité d'or et d'argent; car les piastres frappées à Mexico peuvent être considérées comme les matières premières qui entretiennent l'activité de la plupart des hôtels des monnaies de l'Europe.

Non-seulement on a perfectionné au Mexique les ouvrages d'orfévrerie dont nous avons parlé plus haut; on y a fait aussi des progrès sensibles dans d'autres

branches d'industrie qui dépendent du luxe et de la richesse. On a exécuté récemment, en bronze doré, des candélabres et d'autres ornemens d'un grand prix, pour la nouvelle cathédrale de la Puebla, dont l'évêque a plus de 550,000 livres de rentes. Quoique les voitures les plus élégantes qui roulent dans les rues de Mexico et de Santa-Fe de Bogota, à 2300 et 2700 mètres de hauteur au-dessus de la surface des mers, soient venues de Londres, on en fait aussi d'assez belles à la Nouvelle-Espagne. Les ébénistes y exécutent des meubles remarquables par leur forme et par la couleur et le poli des bois que l'on tire de la région équinoxiale voisine des côtes, surtout des forêts d'Orizaba, de San Blas et de Colima. On ne lit pas sans intérêt, dans la gazette de Mexico*, que jusque dans les *provincias internas*, par exemple à Durango, à deux cents lieues au nord de la capitale, on fabrique des clavecins et des pianos. Les indigènes montrent une patience infatigable dans la fabrication de petits ouvrages de bimbeloterie en bois, en os et en cire. Dans un pays où la végétation offre les productions les plus précieuses ** et où l'ouvrier peut choisir à son gré les accidens de couleur et de forme parmi les racines, les prolongemens médullaires du bois et les noyaux des fruits, ces petits ouvrages des Indiens pourraient

* *Gazeta de Mexico*, tom. v, pag. 369.

** Des bois de Swietenia, de Cedrela et de Cæsalpinia; des troncs de Desmanthus et de Mimosa, dont le cœur est d'un rouge tirant sur le noir.

devenir un article important d'exportation pour l'Europe. On sait quelles sommes considérables ce genre d'industrie rapporte aux habitans de Nuremberg, et aux peuples montagnards de Berchtolsgaden et du Tyrol, qui cependant ne peuvent employer, pour la fabrication des boîtes, des cuillères et des jouets d'enfans, que des bois de pin, de cerisier et de noyer. Les Américains des États-unis envoient à l'île de Cuba, et à d'autres îles Antilles, de fortes cargaisons de meubles, dont le bois est tiré, en grande partie, des colonies espagnoles. Cette branche d'industrie passera entre les mains des Mexicains, dès que, excités par une noble émulation, ils commenceront à mettre à profit les productions de leur propre sol.

Nous avons parlé jusqu'ici de l'agriculture, des mines et des manufactures, comme des trois sources principales du commerce de la Nouvelle-Espagne : il nous reste à présenter le tableau des échanges qui se font, soit dans l'intérieur, soit avec la métropole, et avec d'autres parties du Nouveau-Continent. Ainsi nous traiterons successivement du commerce intérieur, qui transmet le produit superflu d'une province mexicaine à l'autre; du commerce extérieur avec l'Amérique, l'Europe et l'Asie, et de l'influence de ces trois branches de commerce sur la prospérité publique et sur l'augmentation de la richesse nationale. Nous ne renouvellerons pas les justes plaintes sur la gêne du commerce et le système prohibitif qui servent de base à la législation coloniale des Européens :

il serait difficile d'ajouter à ce qui a été dit sur cet objet, dans un temps où les grands problèmes de l'économie politique occupaient tous les esprits. Au lieu d'attaquer des principes dont la fausseté et l'injustice ont été également reconnues, nous nous bornerons à recueillir des faits, et à prouver combien les relations commerciales du Mexique avec l'Europe pourront devenir importantes, lorsqu'elles seront délivrées des entraves d'un monopole odieux et désavantageux pour la métropole même.

Le *commerce intérieur* comprend à-la-fois le transport des productions et des marchandises dans l'intérieur des terres, et le cabotage le long des côtes de la mer des Antilles et de l'Océan Pacifique. Ce commerce n'est pas vivifié par une navigation intérieure sur des fleuves ou sur des canaux artificiels : semblable à la Perse, la majeure partie de la Nouvelle-Espagne manque de rivières navigables. Le Rio del Norte, qui, par sa largeur, ne le cède presque pas au Mississipi, arrose des terrains susceptibles d'une belle culture, mais qui n'offrent, dans leur état actuel, qu'un vaste désert. Cette grande rivière n'entretient pas plus l'activité du commerce intérieur que le font le Missouri, le Cassiquiare et l'Ucayale, qui parcourent les savanes et les forêts inhabitées de l'Amérique méridionale. Au Mexique, entre les 16 et les 23 degrés de latitude, dans la partie du pays où la population est le plus concentrée, il n'y a que le Rio de Santiago qui, à peu de frais, pourrait être rendu navigable,

La longueur de son cours * égale celle de l'Elbe et du Rhône: il fertilise les plateaux de Lerma, de Salamanca et de Celaya, et il pourrait servir pour le transport des farines des intendances de Mexico et de Guanaxuato vers les côtes occidentales. Nous avons prouvé plus haut ** que, si d'un côté il faut renoncer au projet d'établir une navigation intérieure entre la capitale et le port de Tampico, de l'autre il serait très facile de creuser des canaux dans la vallée de Mexico, depuis le point le plus septentrional, le village de Huehuetoca, jusqu'à son extrémité méridionale, la petite ville de Chalco.

Les communications avec l'Europe et l'Asie ne se faisant que par les deux ports de Vera-Cruz et d'Acapulco, tous les objets d'importation et d'exportation passent nécessairement par la capitale, et cette dernière est devenue par là le point central du commerce intérieur. Mexico, situé sur le dos des Cordillères, dominant pour ainsi dire les deux mers, est éloigné, en ligne droite, de 69 lieues de Vera-Cruz, de 66 lieues d'Acapulco, de 79 lieues d'Oaxaca, et de 440 lieues de Santa-Fe du Nouveau-Mexique. Il résulte de cette position de la capitale, que les routes les plus fréquentées et les plus importantes pour le commerce sont, 1° celle de Mexico à Vera-Cruz, par la Puebla et Xalapa; 2° celle de Mexico à Acapulco, par Chilpanzingo; 3° celle de Mexico à Guatimala, par Oaxaca;

* Le Rio Santiago, l'ancien Rio Tololotlan, a une longueur de plus de 170 lieues.

** Voyez chap III, t. I, pag. 277; chap. VIII, t. II, pag. 136-145.

4° celle de Mexico à Durango et à Santa-Fe du Nouveau-Mexique, appelée vulgairement *el camino de tierra dentro*. On peut regarder les chemins qui conduisent de Mexico, soit à San Luis Potosi et à Monterey, soit à Valladolid et à Guadalaxara, comme des ramifications du grand chemin des *provincias internas*. En jetant les yeux sur la constitution physique du pays, on voit que, quels que soient un jour les progrès de la civilisation, ces routes ne pourront jamais être remplacées par des navigations naturelles ou artificielles, telles qu'en présente la Russie, depuis Saint-Pétersbourg jusqu'au fond de la Sibérie.

Les chemins du Mexique sont ou tracés sur le plateau central même, depuis Oaxaca jusqu'à Santa-Fe, ou ils conduisent de ce plateau vers les côtes. Les premiers entretiennent la communication entre les villes placées sur le dos des montagnes, dans la région la plus froide et la plus peuplée du royaume; les seconds sont destinés au commerce avec l'étranger, aux relations qui subsistent entre l'intérieur et les ports de Vera-Cruz et d'Acapulco; ils facilitent en outre l'échange des productions entre le plateau et les plaines brûlantes du littoral. Les routes du plateau, dirigées du S. S. E. au N. N. O., et que, d'après la configuration totale du pays, on pourrait nommer *longitudinales*, sont d'un entretien très facile. Nous ne répéterons point ici ce que nous avons rapporté *

* *Introduction*, t. I, pag. 155; chap III, t. I, pag. 250; chap. VIII, tom. II, pag. 183, 233, 248 et 255.

dans les chapitres précédens, sur l'étendue et la continuité des hautes plaines d'Anahuac, où l'on ne trouve ni crevasses ni ravins, et sur l'abaissement progressif du plateau, depuis 2300 jusqu'à 800 mètres de hauteur absolue. Des voitures peuvent rouler de Mexico à Santa-Fe, dans une étendue qui excède la longueur qu'aurait la chaîne des Alpes, si elle était prolongée sans discontinuité depuis Genève jusqu'aux côtes de la mer Noire. On voyage, en effet, en voitures à quatre roues sur le plateau central, dans toutes les directions, de la capitale à Guanaxuato, à Durango, à Chihuahua, à Valladolid, à Guadalaxara et à Perote; mais dans le mauvais état actuel des routes, le roulage n'est pas établi pour le transport des marchandises : on préfère l'emploi des bêtes de somme; et des milliers de chevaux et de mulets couvrent, en longues files (*requas*), les chemins du Mexique*. Un nombre considérable de métis et d'Indiens sont employés à conduire ces caravanes : préférant la vie vagabonde à toute occupation sédentaire, ils passent la nuit en plein air ou sous des hangars (*tambos*, ou *casas de comunidad*) qui sont construits au milieu des villages pour la commodité des voyageurs. Les mulets paissent librement dans les savanes; mais quand les grandes sécheresses ont fait disparaître les graminées, on leur donne du maïs, soit en herbe (*zacate*), soit en grains.

* Voyez chap. VII, tom. I, pag. 459; chap X, tom. III, pag. 59.

Les routes qui conduisent du plateau intérieur vers les côtes, et que j'appelle *transversales*, sont les plus pénibles, et méritent surtout l'attention du gouvernement. C'est à cette classe de routes qu'appartiennent celles de Mexico à Vera-Cruz et à Acapulco, de Zacatecas au Nouveau-Santander, de Guadalaxara à San Blas, de Valladolid au port de Colima, et de Durango à Mazatlan, en passant par la branche occidentale de la Sierra Madre. Les chemins par lesquels la capitale communique avec les ports de Vera-Cruz et d'Acapulco, sont naturellement les plus fréquentés. La valeur des métaux précieux, des productions de l'agriculture et des marchandises d'Europe et d'Asie, qui refluent par ces deux voies, s'élève à la somme totale de 320 millions de francs par an. Ces trésors passent par une route qui ressemble à celle qui conduit d'Airolo à l'hospice du Saint-Gothard. Depuis le village des Vigas jusqu'à l'Encero, le chemin de Vera-Cruz n'est souvent qu'un sentier étroit et tortueux, et dans toute l'Amérique on en trouve à peine de plus pénible, si l'on excepte celui par lequel les marchandises d'Europe parviennent d'Honda à Santa-Fe de Bogota, et de Guayaquil à Quito.

C'est par la route de Mexico à Acapulco, qu'arrivent les productions des Philippines et du Pérou : elle est tracée sur une pente des Cordillères moins rapide que le chemin qui conduit de la capitale au port de Vera-Cruz. Le plus léger coup-d'œil jeté sur les *coupes* que renferme l'Atlas mexicain, suffit pour

prouver la justesse de cette assertion. Dans la route d'Europe, comme nous l'avons observé plus haut *, on reste, depuis la vallée de Mexico jusqu'au-delà de Perote, sur le plateau central, à 2300 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan; depuis ce dernier village, on descend avec une rapidité extrême jusqu'au ravin du *Plan del Rio*, à l'ouest de la Rinconada. Dans le chemin d'Acapulco, au contraire, que nous désignons sous le nom de chemin d'Asie, la descente commence déjà à huit lieues de Mexico sur la pente méridionale de la montagne basaltique du Guarda. A l'exception de la partie qui passe par la forêt de Guchilaque, il serait facile de rendre cette route propre au charriage, même sans beaucoup de travail : elle est large et assez bien entretenue depuis Acapulco jusqu'au plateau de Chilpanzingo; elle devient étroite et extrêmement mauvaise en avançant vers la capitale, surtout de Cuernavaca à Guchilaque, et de là au sommet de la haute montagne appelée *la Cruz del Marquès*. Les difficultés qui entravent le plus les communications entre la capitale et le port d'Acapulco, naissent de la crue subite des eaux de deux rivières, le Papagallo et le Rio de Mescala. Ces torrens qui, dans des temps de sécheresse, n'ont pas 60 mètres de largeur, en ont 250 à 300 dans la saison des pluies. C'est à cette époque des grandes crues que les *charges* sont souvent arrêtées pendant sept à huit jours au

* Chap. III, tom. I, pag. 263.

bord du Papagallo, sans que les muletiers osent tenter le gué. J'ai encore vu les restes de plusieurs piliers construits avec d'énormes pierres de taille, et que le courant avait emportés avant que les arches fussent achevées. On avait le projet, en 1803, de faire une nouvelle tentative pour jeter un grand pont de pierre sur le Rio Papagallo, et le gouvernement avait destiné près d'un demi-million de francs à cette entreprise infiniment importante pour le commerce de Mexico avec les îles Philippines. Le Rio de Mescala qui, plus à l'ouest, prend le nom de Rio de Zacatula, est presque aussi dangereux que le Papagallo : je l'ai passé sur un radeau formé, d'après l'ancien usage mexicain, par des fruit secs de courge, sur lesquels sont liés des roseaux : deux Indiens dirigent le radeau en le soutenant d'une main, et en nageant de l'autre.

La construction et l'embellissement d'une nouvelle route qui conduit de Mexico au port de Vera-Cruz, sont devenus dans ces derniers temps l'objet de la sollicitude de l'administration. Une heureuse rivalité se manifeste entre le nouveau conseil de commerce établi à Vera-Cruz, sous le nom de *real tribunal del consulado*, et l'ancien *consulado* de la capitale; et ce dernier commence peu à peu à sortir de l'inactivité dont on l'a accusé pendant long-temps. Les négocians de Mexico, après avoir construit à leur frais une belle chaussée sur les hauteurs de Tiangillo et de *las Cruzes*, qui séparent le bassin de Toluca de celui de Mexico, ont voulu que la route de Vera-Cruz passât par Ori-

zaba : ceux de Vera-Cruz, au contraire, qui ont des maisons de campagne à Xalapa, et qui entretiennent de nombreuses relations commerciales avec cette ville, ont insisté pour que le nouveau chemin, propre au charriage (*camino carretero*), fût dirigé par Perote et Xalapa. Après des discussions qui ont duré plusieurs années *, le *consulado* de Vera-Cruz a profité de l'arrivée du vice-roi Don Josef de Yturigarray, qui a reconnu l'utilité du chemin de Xalapa, et qui en a donné la direction à un ingénieur actif et instruit, M. Garcia Conde.

L'ancienne route de Mexico à Xalapa et à Vera-Cruz, passait par les plaines élevées d'Apa, sans toucher la grande ville de la Puebla de los Angeles : c'est le chemin décrit par l'abbé Chappe, dans son voyage en Californie, et dont ce savant a déterminé plusieurs points par des mesures barométriques **. Les marchandises et les productions indigènes étaient alors dirigées de Mexico à Perote et à Xalapa, par la digue qui sépare les lacs de Tezcuco et de San Christobal; par Totolcingo et Téotihuacan; par l'ancien champ de bataille d'Otumba, l'hôtellerie d'Irolo, Apa, Piedras Negras, S. Diego, Hongito, Vireyes et Tepeyacualco : on comptait, par ce chemin, 43 lieues de Mexico à Perote, et 74 de Mexico à Vera-Cruz. A cette époque, et jusqu'en 1795, on mettait deux jours pour venir

* Voyez chap. VIII, tom. II, pag. 216.

** *Voyage de Chappe, publié par M. de Cassini*, pag. 167.

de la capitale à Puebla, en faisant un grand détour vers le nord-est, par Otumba et Irolo, et en inclinant de là vers le sud-est, par Pozuelos, Tumbacaretas et San Martin. Enfin, sous l'administration du vice-roi marquis de Branciforte, on a ouvert une route nouvelle, très courte, par la Venta de Chalco, la petite chaîne de montagnes porphyritiques de Cordova, Tesmelucos et Ocotlan. Il sera facile de reconnaître les avantages de ces communications plus directes entre la capitale, la ville de la Puebla et la forteresse de Perote, si l'on examine la troisième et la neuvième carte de mon Atlas de la Nouvelle-Espagne.

Le nouveau chemin de Mexico à la Puebla offre encore la petite difficulté du passage des montagnes qui séparent le bassin de Ténochtitlan de celui de Cholula : au contraire, le plateau qui se prolonge depuis le pied des volcans de Mexico jusqu'aux montagnes d'Orizaba et du Coffre, est une plaine unie, aride et couverte de sables, de fragmens de pierre perlée, et d'efflorescences salines. La route qui conduit de Puebla à Vera-Cruz, par Xalapa, passe par Cocosingo, Acaxete et Perote. On croit voyager sur un sol nivelé par un long séjour des eaux. Lorsque ces plaines sont échauffées par les rayons solaires, elles offrent, à la hauteur du passage du Saint-Bernard, ces mêmes phénomènes de suspension et de réfraction extraordinaire que l'on n'observe généralement que près des côtes de l'Océan.

La route superbe que le *consulado* de Vera-Cruz fait construire depuis Perote jusqu'à Vera-Cruz, pourra

rivaliser avec celles du Simplon et du Mont-Cenis : elle est large, solide, et d'une pente très douce. On n'a pas suivi la trace de l'ancien chemin, qui était étroit et pavé en porphyre basaltique, et qui paraît avoir été construit vers le milieu du dix-huitième siècle : on a évité avec soin les montées rapides; et le reproche que l'on fait à l'ingénieur d'allonger trop le chemin, cessera dès que le charriage sera substitué au transport des marchandises à dos de mulets. La construction de ce chemin coûtera probablement plus de quinze millions de francs, mais il faut espérer qu'un travail aussi beau et aussi utile ne sera pas interrompu : c'est un objet d'une haute importance pour les parties du Mexique les plus éloignées de la capitale et du port de Vera-Cruz; car dès que la route sera achevée, le prix du fer, du mercure, des eaux-de-vie, du papier et de toutes les autres marchandises d'Europe, diminuera sensiblement; les farines mexicaines, qui étaient jusqu'à présent plus chères à la Havane que les farines de Philadelphie, seront préférées à ces dernières; l'exportation du sucre et des cuirs du pays sera plus considérable, et le transport des productions sur des chariots, exigera un moindre nombre de mulets et de chevaux qu'on n'en emploie aujourd'hui. Ces changemens produiront un double effet sur les subsistances; et les disettes qui jusqu'ici ont désolé presque périodiquement le Mexique, seront plus rares, non-seulement parce que la consommation du maïs sera moins grande, mais surtout parce que l'agriculteur, stimulé

par l'espoir de vendre ses farines à Vera-Cruz, destinera plus de terrain à la culture du froment.

Pendant mon séjour à Xalapa, au mois de février de l'année 1804, la nouvelle route, construite sous la direction de M. Garcia Conde, avait été commencée sur les points qui présentent les plus grandes difficultés, savoir, au ravin appelé *le Plan del Rio*, et à la *Cuesta del Soldado*. On a le projet de placer, le long du chemin, des colonnes de porphyre, pour indiquer, outre les distances, la hauteur du sol au-dessus du niveau de l'Océan. Ces inscriptions, que l'on ne trouve nulle part en Europe, offriront un intérêt particulier au voyageur qui gravit la pente orientale de la Cordillère; elles serviront à le rassurer, en lui annonçant qu'il approche de cette région heureuse et élevée à laquelle il n'a plus à craindre les fléaux du *vomissement noir* et de la fièvre jaune.

Le chemin ancien de Xalapa se dirige de la Rinconada, à l'est, sur l'ancienne Vera-Cruz, appelée vulgairement *la Antigua*. Après avoir passé, au-dessous de ce village, la rivière du même nom, qui a près de 200 mètres de largeur, on suit la plage, par Punta Gorda et Vergara, ou, si la marée est haute, on prend le chemin de la Manga de Clavo, qui ne rejoint la côte qu'au port même de Vera-Cruz. Il serait avantageux de construire un pont sur le Rio de la Antigua, près de la Ventilla, où le lit du fleuve n'a que 107 mètres de largeur : alors la route de Xalapa serait raccourcie de plus de six lieues, et, sans toucher

l'ancienne Vera-Cruz, elle se dirigerait immédiatement, du Plan del Rio, par le pont de la Ventilla, Passo de Ovejas, Cienega de Olocuatla et Loma de San Juan, sur Vera-Cruz. Ce changement est d'autant plus à desirer, que c'est le trajet de l'Encero à la côte qui est le plus dangereux pour la santé des habitans de l'intérieur du Mexique, lorsqu'ils descendent du plateau de Perote et des hauteurs de Xalapa. La chaleur étouffante qui règne dans cette plaine aride et dénuée de végétation, agit puissamment sur des individus dont le système nerveux n'est pas accoutumé à une irritation si violente. Cette chaleur, jointe aux fatigues du voyage, dispose les organes à recevoir plus facilement les miasmes délétères de la fièvre jaune, et ce serait diminuer les ravages de cette maladie pestilentielle, que de raccourcir la partie du chemin qui traverse les plaines arides du littoral.

La route de Mexico à Vera-Cruz, dirigée par Orizaba, est la moins fréquentée : elle passe par Nopaluca, San Andres, Orizaba, Cordova et Cotastla. Le groupe de montagnes porphyritiques qui réunit les sommets du pic d'Orizaba et du Coffre de Perote, empêche l'ingénieur de tracer en ligne droite un chemin de la capitale au port de Vera-Cruz. Sur celui de Xalapa, on tourne la grande montagne du Coffre par son revers septentrional; sur celui d'Orizaba et de Cordova, on tourne le pic d'Orizaba par sa pente méridionale : l'une de ces routes dévie au nord, l'autre au sud; le détour le plus grand est celui qu'on fait par Ori-

zaba. Cette dernière route serait abrégée considérablement, si, au lieu d'aller à Vera-Cruz par Cotastla et la Venta de Xamapa, on passait par le pays montueux connu sous le nom de la *Sierra de Atoyaque*. D'après un devis fait par les *regidores* de la Villa de Cordova, la construction de ce nouveau chemin coûterait 1,416,800 piastres.

Les objets principaux du commerce intérieur de la Nouvelle-Espagne sont, 1° les productions et les marchandises importées ou exportées par les deux ports de Vera-Cruz et d'Acapulco, et dont nous parlerons dans la suite; 2° les échanges qui se font entre les différentes provinces, surtout entre le Mexique proprement dit, et les *provincias internas*; 3° quelques productions du Pérou, de Quito et de Guatimala, qui traversent le pays pour être exportées, par Vera-Cruz, en Europe. Sans une grande consommation de denrées qui se fait dans les mines, le commerce intérieur ne pourrait être que très peu actif entre des provinces qui jouissent en grande partie du même climat, et qui ont par conséquent les mêmes productions. L'élévation du sol donne aux régions méridionales du Mexique cette température moyenne qui est nécessaire pour la culture des plantes de l'Europe. Aussi avons-nous vu plus haut que la même latitude produit le bananier et le pommier, la canne à sucre et le froment, le manioc et la pomme de terre. Les graminées nourrissantes qui végètent dans les frimats de la Norwège et de la Sibérie, couvrent les champs mexicains

de la zone torride : il en résulte que les provinces situées sous les 17 et 20 degrés de latitude, ont rarement besoin des farines de la Nouvelle-Biscaye. Heureusement la culture du maïs anime le commerce intérieur bien plus que celle des céréales de l'Europe. Comme il arrive rarement que la récolte du maïs soit également bonne sur un grand espace de terrain, une partie du Mexique en manque, tandis qu'une autre en abonde, et le prix de la *fanègue* diffère dans deux intendances voisines, souvent de neuf à vingt-deux livres tournois * : en effet, le commerce du maïs est un objet de grande importance pour les provinces de Guadalaxara, Valladolid, Guanaxuato, Mexico, San Luis Potosi, Vera-Cruz, Puebla et Oaxaca.

Des milliers de mulets qui arrivent toutes les semaines de Chihuahua et de Durango à Mexico, portent, outre des barres d'argent, du cuir, du suif, un peu de vin de Passo del Norte, et des farines : ils prennent en retour des lainages des manufactures de Puebla et de Queretaro, des marchandises d'Europe et des îles Philippines, du fer, de l'acier et du mercure. Nous avons observé, en parlant des communications entre les côtes de la mer du Sud et celles de l'Océan Atlantique**, combien l'introduction des chameaux serait utile au Mexique. Les plateaux sur lesquels passent les grandes routes ne sont pas assez élevés pour que le froid puisse être nuisible à ces animaux : ils souf-

* Voyez chap. IX, tom. II, pag. 413.

** Chap. II, tom. I, pag. 230.

friraient moins que les chevaux et les mulets, de l'aridité du sol, du manque d'eau et de pâturages, auquel les bêtes de somme sont exposées au nord de Guanaxuato, surtout dans le désert qui sépare la Nouvelle-Biscaye du Nouveau-Mexique. Les chameaux, dont l'usage était encore commun en Espagne, même quelque temps après la destruction de l'empire des Maures, avaient été introduits * au Pérou, vers la fin du seizième siècle, par un Biscayen, Juan de Reinaga : il paraît qu'ils ne s'y sont pas propagés. En outre, le gouvernement, dans des temps de barbarie, n'a pas favorisé l'introduction de ces animaux utiles : il a cédé aux instances des conquérans (*encomenderos*), qui prétendaient que la multiplication des bêtes de somme les empêcherait de louer les indigènes aux voyageurs et aux négocians, pour servir dans l'intérieur du pays au transport des provisions et des marchandises.

En temps de guerre, lorsque la navigation autour du cap de Horn est dangereuse, une grande partie des 80,000 charges ** (*cargas*) de cacao exportées annuellement du port de Guayaquil, passe par l'isthme de Panama et par le Mexique. Les frais de transport d'Acapulco à Vera-Cruz s'élèvent ordinairement à deux piastres par *carga*, et cette route est préférée chaque fois que le cacao de Guayaquil coûte à la

* *Garcilasso*, tom. II, pag. 326.

** Une de ces *cargas* a 81 livres; une *fanega* pèse 110 livres poids de Castille.

Havane au-delà de 20 piastres la fanègue. Le prix d'achat sur les côtes de Quito est généralement de quatre à cinq piastres ; le prix de vente, à Cadix, varie de 25 à 35 piastres, et, malgré l'extrême longueur de la navigation autour du cap de Horn, le frêt de Guayaquil, en Espagne, ne monte pas au-delà de 7 à 8 piastres la fanègue.

Souvent le cuivre de Guasco, connu sous le nom de cuivre de Coquimbo, prend la même route que le cacao de Guayaquil: ce cuivre ne coûte, au Chili, que 6 ou 7 piastres le quintal; à Cadix, son prix ordinaire est de 20 piastres; mais comme, en temps de guerre, il s'élève à 35 ou 40, les négocians de Lima qui font le commerce des productions du Chili, trouvent de l'avantage à envoyer les cuivres en Espagne, par Guayaquil, Acapulco, Vera-Cruz et la Havane. On verra cesser ces communications, qui sont peu naturelles, dès qu'un gouvernement actif et protecteur du commerce fera construire une belle route de Panama à Portobello, et dès que l'isthme pourra fournir le nombre de bêtes de somme nécessaire au transport des productions de Quito, du Pérou et du Chili.

Les mêmes raisons qui forcent les habitans de Guayaquil à faire passer leur cacao, en temps de guerre, par le royaume du Mexique, engagent aussi les négocians de Guatimala à envoyer les indigos de leur pays, qui surpassent en richesse de couleur tous les indigos connus, par la voie de Tehuantepec et du Rio Huasacualco, à Vera-Cruz. C'est ici le lieu de

parler plus amplement que nous ne l'avons fait plus haut *, du projet d'un canal qui doit réunir les deux mers dans l'intendance d'Oaxaca, et qui mérite de fixer l'attention du gouvernement.

Déjà Cortez, lors de son premier séjour à Ténochtitlan, avait reconnu la haute importance de la rivière de Huasacualco **, comme le prouve sa troisième lettre à l'empereur Charles-Quint, datée de la *Villa Segura de la Frontera*, le 30 octobre 1520. Vivement intéressé à découvrir un port plus sûr que celui de Vera-Cruz, ou le passage d'un Océan à l'autre, qu'il appelle le *secret d'un détroit*, le général espagnol demanda à Montezuma « des renseignemens sur l'état et la « configuration des côtes orientales de l'empire d'Anahuac. Le monarque répondit qu'il ne connaissait « pas ces côtes lui-même, mais qu'il ferait peindre « tout le littoral, avec ses baies et ses rivières, et « qu'il fournirait des guides nécessaires pour accompagner les Espagnols destinés à l'examen de ces « contrées. Le lendemain on porta à Cortez le dessin « de toute la côte, figurée sur une toile. Les pilotes « reconnurent, dans cette carte, l'embouchure d'une « grande rivière, qu'ils supposaient être identique avec « l'ouverture qu'ils avaient aperçue dans la côte (lors de leur arrivée à Vera-Cruz), près des montagnes

* Chap. II, tom. I, pag. 203 et 210; chap. VIII, tom. II, pag. 192.

** On écrit indistinctement, au Mexique, Huasacualco, Guasacualco et Goazacoalcos. Cortez, qui corrompt tous les noms mexicains, nomme la rivière Quacalco.

« de Sanmyn *, dans la province de Mazamalco ». Guidé par ces renseignemens, Cortez envoya, en 1520, sous les ordres de Diego Ordaz, un petit détachement de dix hommes, pour reconnaître cette rivière. Les pilotes ne trouvèrent à l'embouchure que deux brasses et demie de fond; mais, en remontant douze lieues contre le courant, ils virent que le fleuve avait partout cinq à six brasses de profondeur. Les rives du Huasacualco étaient alors beaucoup plus peuplées qu'aujourd'hui.

Après la prise de Mexico, Gonzalo de Sandoval fit la conquête de la province de Tehuantepec, en 1521; et, quoique le pilote Andre Niño ** eût constaté qu'il n'existait aucun détroit depuis les côtes de Nicaragua jusqu'à l'isthme de Tehuantepec, cet isthme n'en était pas moins regardé comme très important, parce que la proximité des deux mers et la rivière de Huasacualco offraient aux premiers conquérans espagnols

* Peut-être ces montagnes sont-elles la chaîne de San Martin et du volcan de Tustla. Voyez chap. VIII, tom. II, pag. 205, et *Cartas de Hernan Cortez*, pag. 92 et 351. J'ai déjà indiqué ailleurs, qu'il existe à Mexico, dans la collection des manuscrits hyéroglyphiques conservés au palais des vice-rois, des cartes de la vallée et des lacs de Ténochtitlan, peintes sur des toiles de coton par les Aztèques. On m'a assuré aussi que les habitans du village de Tetlama, près de Cuernavaca, de même que ceux de Tlascala, possèdent des plans topographiques faits avant la conquête. Gomara cite une carte de route de Xicalanco à Nicaragua, dressée par les habitans de Tabasco, et présentée à Cortez. *Conquista de Mexico*, fol. 100.

** Gomara, *Historia*, fol. 113; et *Conquista*, fol. 87.

la facilité de faire passer, de Vera-Crûz aux côtes de l'Océan Pacifique, les matériaux nécessaires pour la construction des vaisseaux. L'expédition de Hernando de Grixalva, qui fit voile pour la Californie, en 1534, sortit de Tehuantepec: de même les navires sur lesquels Cortez s'embarqua à Chametla *, avaient été construits à l'embouchure du Rio Chimalapa, avec des matériaux conduits par le Rio Huasacualco. Un de ces navires se perdit en traversant la barre de Saint-François, au sortir de la *Laguna de Santa Teresa*.

Depuis la fin du seizième siècle, le port de Tehuantepec, qui mérite à peine le nom de rade, a été peu fréquenté; le commerce de la mer du Sud s'est concentré à Acapulco, et les embarcations dont on se sert pour les communications avec les îles Philippines, ont toutes été construites ou à Manille ou au port de San Blas: avec cela, la mer se retire journellement des côtes de Tehuantepec; l'ancrage devient, d'année en année, plus mauvais, et les sables que charrie la rivière de Chimalapa augmentent la hauteur et l'étendue de la barre. Il y a aujourd'hui quatre lieues de la Villa de Tehuantepec à la mer, en allant par la Hacienda de la Zoleta: le meilleur ancrage est au Morro del Carbon, aux salines et dans la Laguna de Santa Teresa.

Un heureux hasard a fait que, vers la fin du der-

* Voyez chap. VIII, tom. II, pag. 258.

nier siècle, les deux vice-rois Bucareli et Revillagigedo ont fixé de nouveau l'intérêt du gouvernement sur l'isthme de Tehuantepec et sur le Rio de Huasacualco. On découvrit, en 1771, à Vera-Cruz, parmi l'artillerie du château de Saint-Jean d'Ulua, quelques canons fondus à Manille. Comme on savait qu'avant l'année 1767, les Espagnols ne remontaient ni le cap de Bonne-Espérance, ni celui de Horn, pour aller aux îles Philippines, et que, depuis les premières expéditions de Magellan et de Loysa, qui étaient partis d'Espagne, tout le commerce avec l'Asie se faisait par le galion d'Acapulco, on ne pouvait concevoir comment ces canons avaient traversé le continent du Mexique, pour être conduits de Manille au château d'Ulua. L'extrême difficulté du chemin d'Acapulco à Mexico, et de là à Xalapa et à Vera-Cruz, ne rendait guère probable qu'ils fussent venus par cette voie. A force de recherches, on apprit, tant par la Chronique* de Tehuantepec, écrite par le père Burgoa, que par les traditions conservées parmi les habitans de l'isthme de Huasacualco, que ces canons, fondus à l'île de Luzon, et débarqués à la barre de San Francisco, avaient remonté la baie de Santa-Teresa et le Rio Chimalapa; que, par la ferme de Chivela et la forêt de Tarifa, on les avait transportés au Rio del Malpasso; et qu'après les avoir embarqués de nouveau, on les avait fait descendre le Rio Huasacualco,

* *Burgoa, Palestra historial ó Cronica de la Villa de Tehuantepec.* Mexico, 1674.

jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique.

On observa dès-lors, avec raison, que ce même chemin, fréquenté au commencement de la conquête, pouvait encore devenir très utile pour ouvrir une communication directe entre les deux mers. Le vice-roi Don Antonio Bucareli donna ordre à deux ingénieurs habiles, Don Augustin Cramer et Don Miguel del Corral, d'examiner, dans le plus grand détail, le terrain contenu entre la barre de Huasacualco et la rade de Tehuantepec : il les chargea de vérifier en même temps si, comme on le supposait vaguement, parmi les petites rivières d'Ostuta, de Chicapa ou de Chimalapa, il y en avait une qui, par ses embranchemens, communiquât avec les deux mers. C'est sur les journaux de route de ces deux ingénieurs, dont le premier était lieutenant de roi au château d'Ulua, que j'ai dressé ma carte de l'isthme de Tehuantepec. Ils avaient trouvé qu'aucun fleuve ne donnait à-la-fois des eaux au Grand Océan et à l'Océan Atlantique ; que le Rio Huasacualco ne prenait pas naissance, comme on l'avait assuré au vice-roi, tout près de la ville de Tehuantepec; mais qu'en le remontant au-delà de la cataracte, même jusqu'à l'ancien *desembarcadéro* de Malpasso, on restait encore éloigné des côtes de la mer du Sud de plus de 26 lieues. Ils observèrent qu'une chaîne de montagnes, d'une hauteur peu considérable, partage les eaux entre la mer des Antilles et le golfe de Tehuantepec. Cette petite Cordillère se prolonge, de l'est à l'ouest, des Cerros de

los Mixes, habités jadis par un peuple sauvage et guerrier *, vers le plateau élevé du Portillo de Petapa. L'ingénieur Cramer affirme cependant qu'au sud du village de Santa Maria de Chimalapa, les montagnes forment plutôt un groupe qu'une chaîne non interrompue, et « qu'il y existe une vallée transversale dans « laquelle on pourrait creuser un canal de communication entre les deux mers. » Ce canal, qui réunirait les eaux du Rio de Chimalapa à celles du Rio del Passo (ou Malpasso), n'aurait que six lieues de long: les bâteaux remonteraient le Rio Chimalapa, qui offre une navigation très facile, depuis Tehuantepec jusqu'au village de San Miguel; de là ils passeraient par le canal projeté, du temps du comte Revillagigedo, au Rio del Passo. Cette dernière rivière se jette dans le Rio de Huasacualco, près des *Bodegas de la fabrica;* sa navigation est extrêmement pénible, à cause de sept *rapides* (*raudales*) que l'on compte entre ses sources et l'embouchure du Rio de Saravia.

Il serait très important de faire examiner de nouveau ce terrain par des ingénieurs instruits, pour décider si, comme l'a cru M. Cramer, le *canal des deux mers* peut s'exécuter sans écluses ou sans *plans inclinés*, et si, en faisant sauter les roches avec de la poudre, on peut approfondir le lit des rivières du Passo et de Chimalapa. L'isthme, riche en bétail, pourrait, par son extrême fertilité, offrir des productions précieuses

* *Cartas de Cortez*, pag. 372.

au commerce de Vera-Cruz. Les belles plaines de Tehuantepec seraient susceptibles d'être arrosées par des saignées faites au Rio de Chimalapa : ces plaines, dans leur état actuel, produisent déjà un peu d'indigo et de la cochenille d'une qualité supérieure.

Avant qu'on eût établi, dans l'île de Cuba et dans celle de Pinos, les coupes de bois de cèdre et d'acajou (Cedrela odorata et Swietenia mahagoni), les chantiers de la Havane tiraient les bois de construction de la forêt épaisse qui couvre la pente septentrionale des Cerros de Petapa et de Tarifa. C'est alors que l'isthme de Tehuantepec était très fréquenté, et les ruines de plusieurs maisons que l'on voit encore sur les deux rives du fleuve Huasacualco, datent de la même époque. Les bois de cèdre et d'acajou furent embarqués aux Bodegas de Malpasso.

Pour éviter les sept *rapides* du Rio del Passo, on a établi, en 1798, un nouveau port (*desembarcadero*) à l'embouchure du Rio Saravia : les viandes salées (*tasajo*) de Tehuantepec, l'indigo de Guatimala, et la cochenille d'Oaxaca, ont été conduits par cette voie à Vera-Cruz et à la Havane. On a ouvert une route depuis Tehuantepec, par Chihuitan, Llano Grande, Santa Maria Petapa et Guchicovi, au nouveau port de la Cruz. On compte, par ce chemin, trente-quatre lieues. Les productions destinées pour la Havane ne descendent pas jusqu'à l'embouchure du Rio Huasacualco ou jusqu'au petit fort de ce nom, parce que l'on craint d'exposer les canots aux vents du nord

pendant la traversée assez longue de la barre de Huasacualco au port de Vera-Cruz: on débarque les marchandises au Passo de la Fabrica; de là on les conduit, à dos de mulets, par le village d'Acayucan, aux rives du fleuve San Juan, où, embarquées de nouveau dans de très grandes pirogues, elles sont transportées, par la barre de Tlacotalpan, au port de Vera-Cruz.

Depuis quelques années, les chemins de Tarifa et de Petapa sont encombrés de troncs de Cedrela, qui ont été coupés inutilement par ordre de quelques commissaires de la marine royale. Ces troncs, les plus beaux de la forêt, pourrissent sans qu'on pense à les transporter à la Havane. Les habitans des colonies espagnoles sont accoutumés à ces mesures, qui n'ont point de résultat: ils les attribuent à la légèreté avec laquelle les projets sont accueillis et abandonnés par le ministère. Peu de temps avant mon séjour sur les rives de l'Orénoque, des *comisionados del Rey* remontèrent le fleuve jusqu'à l'embouchure du Rio Carony, pour compter tous les arbres qui pouvaient être utiles dans les constructions navales. On en mesura le diamètre et la hauteur, et on marqua un si grand nombre de troncs de Cedrela, de Laurus et de Cæsalpinia, que tous les chantiers réunis de l'Europe n'auraient pas pu les employer en dix ans. Aucun arbre ne fut coupé; et ce travail, long et pénible, n'eut d'autre effet que celui de causer des frais au gouvernement.

Si de nouvelles recherches prouvaient que la con-

struction d'un canal dans l'isthme de Tehuantepec ne fût pas avantageux, le gouvernement devrait, du moins, encourager les habitans de cette province à améliorer la route par le Portillo de Petapa au nouveau port de la Cruz. Une partie des productions du royaume de Guatimala, celles de l'intendance d'Oaxaca et de Tehuantepec, pourraient venir en tout temps, par cette voie, à Vera-Cruz. En 1804, à mon départ de la Nouvelle-Espagne, le transport des marchandises à dos de mulets, de Tehuantepec à Vera-Cruz, par Oaxaca, s'élevait à 30 piastres par charge: les muletiers employaient trois mois à faire un chemin qui, en ligne droite, n'est pas de 75 lieues. En conduisant les productions par la voie de l'isthme et par la rivière de Huasacualco, la charge ne coûte que 16 piastres de transport; et comme on n'emploie que dix jours depuis le Passo de la Fabrica jusqu'à Vera-Cruz, on gagne environ soixante-dix jours sur le trajet entier. Le consulado de Vera-Cruz, qui a déployé le zèle le plus louable pour ouvrir cette nouvelle route au commerce intérieur, a aboli, en 1803, le droit de cinq pour cent auquel étaient sujettes les marchandises embarquées sur le Rio Huasacualco. Ce droit était connu sous la dénomination absurde de *droit de pays chaud (derecho de tierra caliente)*. J'ai pensé qu'il serait important de publier, dans le plus grand détail, tout ce qui a rapport aux communications projetées entre les deux mers. La topographie de l'isthme de Tehuantepec est tout-à-fait incon-

nue en Europe; et, d'après les renseignemens que je viens de donner, on ne saurait douter que ce point du globe ne mérite pas moins l'attention du gouvernement que le Rio Chamaluzon, le lac de Nicaragua, l'isthme de Panama, la baie de Cupica, et le ravin de la Raspadura, au Choco.

Le *commerce extérieur* de la Nouvelle-Espagne se compose naturellement, d'après la position des côtes, du commerce de la mer du Sud, et de celui qui se fait par l'Océan Atlantique. Les ports des côtes orientales sont : Campêche, Huasacualco, Vera-Cruz, Tampico et Nuevo-Santander, si toutefois l'on peut nommer ports des rades environnées de bas-fonds, ou des embouchures de rivières fermées par des barres, et offrant un faible abri contre la fureur des vents du nord. Nous avons développé plus haut *, dans le troisième chapitre, les causes physiques qui donnent un caractère particulier aux côtes mexicaines opposées à l'Europe. Nous avons de même déjà parlé des tentatives inutiles faites, depuis 1524, pour découvrir un port plus sûr que celui de Vera-Cruz. Le vaste littoral qui se prolonge depuis Nuevo-Santander, au nord et au nord-ouest, est encore très peu connu, et l'on pourrait répéter de nos jours ce que Cortez écrivit à l'empereur Charles-Quint, trois ans après la prise de Ténochtitlan : « qu'il « reste à découvrir le secret de la côte qui s'étend de« puis le Rio de Panuco jusqu'à la Floride. » **

* Voyez chap. III, tom. I, pag. 286-291.

** *Cartas de Cortez*, pag. 340 et 382.

Depuis des siècles, presque tout le commerce maritime de la Nouvelle-Espagne est concentré à Vera-Cruz. En jetant les yeux sur la onzième planche de notre Atlas mexicain, on voit que les pilotes de l'escadre de Cortez ont eu raison de comparer le port de Vera-Cruz à une poche percée. L'île des Sacrifices, auprès de laquelle les vaisseaux sont mis en quarantaine, et les bas-fonds d'*Arecife del Medio*, *Isla Verde*, *Anegada de Dentro*, *Blanquilla*, *Galleguilla* et *Gallega*, forment avec la terre-ferme, entre la *Punta Gorda* et le petit *cap Mocambo*, une sorte d'anse qui est ouverte au nord-ouest. Il arrive que, lorsque les vents du nord (*los nortes*) soufflent dans toute leur force, les bâtimens mouillés au pied du château de San Juan d'Ulua perdent leurs ancres, et dérivent à l'est : sortis par le canal qui sépare l'île des Sacrifices de l'Isla Verde, ils sont, en vingt-quatre heures, poussés par les vents au port de Campêche. Il y a dix-huit ans que le vaisseau de ligne *la Castilla*, amarré par neuf cables au bastion du château d'Ulua, arracha, dans une tempête, les anneaux de bronze fixés au mur du bastion : il échoua sur la côte, dans le port même, près du bas-fond de *los Hornos*, à l'ouest de la Punta Mocambo. C'est dans ce vaisseau que, par une fatalité extraordinaire, se perdit le grand quart de cercle qui avait servi aux observations de l'infortuné Chappe, et que l'Académie des sciences de Paris avait redemandé, pour en faire vérifier les divisions. Le bon mouillage dans le port de Vera-

Cruz est, entre le château d'Ulua, la ville et les bas-fonds de la Lavandera. Près du château, on trouve jusqu'à six brasses de fond; mais le canal par lequel on entre dans le port, offre à peine quatre brasses de profondeur et 380 mètres de large.

Les objets principaux * de l'*exportation de Vera-Cruz* sont, d'après les déclarations faites à la douane, et en prenant la moyenne de plusieurs années de paix.

Or et argent en lingots, ou convertis en monnaies et objets d'orfévrerie, *dix-sept millions de piastres.*

Cochenille (*grana, granilla et polvos de grana*), à peu près quatre mille *zurrones*, ou quatre cent mille kilogrammes, pour la valeur de *deux millions quatre cent mille piastres.*

Sucre, cinq millions et demi de kilogrammes, *un million et trois cent mille piastres.*

Farines, pour la valeur de *trois cent mille piastres.*

Indigo mexicain, quatre-vingt mille kilogrammes, pour la valeur de *deux cent quatre-vingt mille piastres.*

Viandes salées, légumes secs et autres comestibles, *cent mille piastres.*

Cuirs tannés, *quatre-vingt mille piastres.*

Salsepareille, pour la valeur de *quatre-vingt-dix mille piastres.*

* Comparez, tom. II, pag. 201, 437, 475; tom. III, p. 16, 46, 48, 52, 59, 72, 394; tom. IV, p. 11.

Vanille, *soixante mille piastres.*

Jalap, cent vingt mille kilogrammes, *soixante mille piastres.*

Savon, *cinquante mille piastres.*

Bois de Campêche, *quarante mille piastres.*

Piment de Tabasco, *trente mille piastres.*

L'indigo de Guatimala et le cacao de Guayaquil sont, en temps de guerre, des objets très importans du Commerce de Vera-Cruz. Nous ne les nommons cependant pas dans ce tableau, parce que nous avons voulu le restreindre aux productions indigènes de la Nouvelle-Espagne.

L'*importation de Vera-Cruz* embrasse les articles suivans :

Tissus (*ropas*), toiles de lin et de coton, draps et soieries, pour la valeur de *neuf millions deux cent mille piastres.*

Papier, trois cent mille rames, *un million de piastres.*

Eau-de-vie, trente mille barriques, *un million de piastres.*

Cacao, vingt-quatre mille fanègues, *un million de piastres.*

Mercure, huit cent mille kilogrammes, *six cent cinquante mille piastres.*

Fer, deux millions et demi de kilogrammes, *six cent mille piastres.*

Acier, six cent mille kilogrammes, *deux cent mille piastres.*

Vin, quarante mille barriques, *sept cent mille piastres.*
Cire, deux cent cinquante mille kilogrammes, *trois cent mille piastres.*

Nous évaluerons en général, année moyenne,

L'exportation par Vera-Cruz, à. . 22 millions de piast.
L'importation par Vera-Cruz, à. . 15

Mouvement du commerce. . 37

Nous présenterons d'abord ici, les *états* du commerce de Vera-Cruz, publiés par le *consulado*, à la fin des années 1802 et 1803.

TABLEAU I.

BALANCE DU COMMERCE DE VERA-CRUZ EN 1802.

A. *Importation d'Espagne au Mexique, en produits d'agriculture et d'industrie nationale.*

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.		VALEUR en PIASTRES FORTES.
Eau-de-vie.	29,695	*barriques.*	1,283,914
Vin blanc.	40,335	*Id.*	683,079
Vin rouge.	21,657	*Id.*	331,882
Id. en bouteilles.	13,159	*bouteilles.*	8,642
Vinaigre.	3,374	*barriques.*	48,149
Raisins secs.	2,501	*quintaux.*	27,417
Amandes.	2,590	*Id.*	81,545
Olives.	9,519	*jarres.*	22,205
Huile.	32,099	*arrobes.*	96,297
Safran.	5,187	*livres.*	99,765
Plantes aromatiques.	185	*quintaux.*	2,009
	A reporter.		2,684,904

Suite du tableau A.

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.		VALEUR en PIASTRES FORTES.
		Report.	2,684,904
Capres	203	*barils.*	2,714
Noisettes	227	*quintaux.*	3,240
Figues	320	*Id.*	2,491
Origan	2,450	*livres.*	306
Cumin	242	*arrobes.*	1,992
Raisins frais	1,170	*cruches.*	3,510
Sardines	93	*barils.*	1,347
Anchois	10	*arrobes.*	50
Papier blanc	274,211	*rames.*	885,884
Papier brouillard	7,906	*Id.*	4,577
Fil	376	*quintaux.*	11,451
Bouchons de liége	699	*milliers.*	5,177
Cantines (*frasqueras*)	492	. . . .	20,983
Jambons	142	*arrobes.*	1,380
Liqueurs fines	852	*Id.*	11,766
Savon	119	*quintaux.*	1,785
Faïence	3,041	*douzaines.*	4,651
Bière	71,876	*bouteilles.*	45,779
Cidre	1,920	*Id.*	968
Saucissons	3,368	*livres.*	1,684
Vermicelle	233	*quintaux.*	4,623
Pierres à aiguiser	513	. . . .	1,282
Fer blanc	289	*caisses.*	10,115
Fer en barres	42,440	*quintaux.*	382,480
Fer manufacturé	4,792	*Id.*	78,882
Acier	7,020	*Id.*	132,392
Cordages	459	*Id.*	6,442
Toiles, lainages, cotonnades, soieries, gazes, en *tercios*	5,651	. . . .	2,210,552
Toiles, lainages, cotonnades, soieries, gazes, en *caxones*	3,293	. . . .	3,889,891
Toiles, lainages, cotonnades, soieries, gazes, en *baules*	899	. . . .	606,130
Toiles, lainages, cotonnades, soieries, gazes, en *caxones toscos*	3,415	. . . .	520,182
Valeur totale, en piastres			11,539,210

B. *Importation d'Espagne au Mexique, en produits d'agriculture et d'industrie étrangère.*

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.		QUANTITÉS.		VALEUR en PIASTRES FORTES.
Beurre.		15,884	*livres.*	4,678
Fromages.		259	*quintaux.*	10,344
Vin.		16,920	*bouteilles.*	12,690
Papier blanc.		87,665	*rames.*	328,714
Acier.		7,050	*quintaux.*	126,605
Faïence.		9,234	*douzaines.*	23,065
Fer blanc.		996	*caisses.*	32,400
Cantines.		12	. . . .	390
Toile grossière.		50	*pièces.*	2,000
Bougies.		337	*livres.*	270
Morue.		340	*quintaux.*	6,500
Clous de girofle.		14,737	*livres.*	47,204
Poivre.		37,465	*Id.*	22,657
Canelle.		199,965	*Id.*	661,569
Tissus divers, lainages, toiles, cotonnades et soieries, en. . .	*tercios.*	18,529	. . . .	6,572,108
	caxones.	501	. . . .	394,435
	baules.	24	. . . .	8,533
	caxones toscos.	5,200	. . . .	595,458
Valeur totale, en piastres.				8,851,640

C. *Importation d'Amérique (des colonies espagnoles) au Mexique.*

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.		VALEUR en PIASTRES FORTES.
Cire.	20,571	*arrobes.*	322,359
Café.	344	*quintaux.*	6,060
Cacao de Caracas.	1,964	*fanègues.*	106,234
		A reporter.	434,653

Suite du Tableau C.

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.		VALEUR en PIASTRES FORTES.
		Report.	434,673
Cacao de Maracaybo.	18,709	*fanègues.*	687,928
Id. de Tabasco.	6,952	*Id.*	315,902
Amidon.	1,746	*arrobes.*	2,550
Bois de Campêche.	28,019	*quintaux.*	38,958
Indigo.	4,910	*livres.*	4,910
Poisson salé.	6,586	*arrobes.*	15,185
Écaille de tortue.	570	*livres.*	2,954
Sel.	18,699	*fanègues.*	33,316
Sacs (*costales*).	130,800	. . . .	42,388
Chapeaux de paille.	5,084	*douzaines.*	7,948
Ficelle (*heniquen*).	1,964	*arrobes.*	6,065
Cordages.	259	*pièces.*	2,842
Harpons (*tiburoneras*).	1,057	*arrobes.*	2,379
Couvertures.	716	. . . .	2,229
Hamacs.	325	. . . .	846
Quinquina.	1,030	*livres.*	5,150
Souliers.	62 ½	*douzaines.*	302
Articles divers.		. . . .	1,224
Valeur totale, en piastres.			1,607,729

D. *Exportation du Mexique pour l'Espagne.*

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.		QUANTITÉS.		VALEUR en PIASTRES FORTES.
Cochenille.	*Grana fina.*	43,277	*arrobes.*	3,303,470
	Granilla.	2,355	*Id.*	50,472
	Polvos de grana.	1,322	*Id.*	14,615
Indigo.		1,480,570	*livres.*	3,229,796
Vanille.		1,793	*milliers.*	65,076
Sucre.		431,867	*arrobes.*	1,454,240
			A reporter.	8,117,669

Suite du Tableau D.

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.		VALEUR en PIASTRES FORTES.
		Report.	8,117,669
Roucou.	195	*arrobes.*	1,419
Coton.	8,228	*Id.*	28,644
Poivre de Tabasco.	2,920	*quintaux.*	15,622
Bois de Campêche.	17,389	*Id.*	23,116
Cacao de Soconuzco.	1,724	*livres.*	1,078
Café.	272	*quintaux.*	4,360
Salsepareille	461	*Id.*	2,988
Jalap.	2,921	*Id.*	68,760
Baumes.	48	*arrobes.*	1,200
Quinquina.	700	*livres.*	612
Pelleteries.			14,626
Écaille de tortue.	439	*Id.*	2,290
Articles divers.			3,516
Planches de cuivre.	670	*quintaux.*	15,745
Or monnayé et ouvragé.			62,663
Argent ouvragé.			52,622
Argent monnayé.			25,449,289
Valeur totale, en piastres.			33,866,219

E. *Exportation du Mexique, pour d'autres parties de l'Amérique espagnole.*

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.		VALEUR en PIASTRES FORTES.
Farines.	22,858	*tercios.*	404,051
Sucre.	7,265	*arrobes.*	22,195
Cacao de Guayaquil.	631	*fanègues.*	15,821
Cire.	368	*arrobes.*	6,426
		Report.	448,493

Suite du Tableau E.

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.		VALEUR en PIASTRES FORTES.
		Report.	448,493
Bois de Campêche.	6,219	*quintaux.*	7,773
Cuirs en poils.	2,300	. . . .	2,403
Suif.	1,675	*arrobes.*	6,711
Comestibles.	. . . .		100,461
Lainages.	. . . .		9,062
Goudron.	403	*barils.*	1,012
Sacs.	7,690	. . . .	2,419
Faïence ordinaire.	239	*caisses.*	2,019
Or en feuilles.	. . . .		7,041
Savon.	1,946	*Id.*	55,832
Pite.	1,235	*arrobes.*	9,504
Cuirs tannés.	. . . .		82,353
Articles divers.	. . . .		66,912
Planches de cuivre.	895	*quintaux.*	20,542
Cuivre ouvragé.	13,947	*livres.*	5,844
Plomb.	330	*quintaux.*	2,779
Argent ouvragé.	. . . .		15,417
Argent monnayé.	. . . .		3,730,171
Or monnayé.	. . . .		4,400
		Valeur totale, en piastres.	4,581,148

RÉSULTATS.

BALANCE DU COMMERCE DE VERA-CRUZ EN 1802.

		piastres.	piastres.
Importat. de l'Esp.	en product. nat.	11,539,219	20,390,859
	en product. étr.	8,851,640	
Exportation pour l'Espagne.			33,866,219
Différence en faveur de l'exportation.			13,475,360
Commerce de la métropole avec Vera-Cruz. .			54,257,078

	piastres.
Importation d'Amérique.	1,607,729
Exportation pour l'Amérique.	4,581,148
Différence en faveur de l'exportation.	2,973,419
Commerce de l'Amérique avec Vera-Cruz. . .	6,188,877

	piastres.
Importation totale.	21,998,588
Exportation totale.	38,447,367
Mouvement total du commerce de Vera-Cruz. .	60,445,955

Le commerce de Vera-Cruz a employé, en 1802, 558 bâtimens, dont

Venus	d'Espagne. . . .	148	Destinés	pour l'Espagne.	112
	d'Amérique. . .	143		pour l'Amériq.	155
Arrivés au port de Vera-Cruz.		291	Partis de Vera-Cruz. . .		267

OBSERVATIONS.

1. « Le *Consulado de Vera-Cruz* fait publier annuellement ces « états du commerce, pour éclairer les négocians sur la consomma- « tion de la Nouvelle-Espagne, et pour les guider dans leurs spécu- « lations : il regrette de ne pas pouvoir indiquer dans le plus grand « détail la valeur des toiles, des lainages, des indiennes et des soie- « ries contenues dans des caisses (*caxones* et *baules*) qui ne sont pas « ouvertes à la douane. On peut observer, en général, que les *caxones* « *arpillados* renferment des soieries ; les *caxones toscos* de la quincail- « lerie, des drogues, des cristaux, des verres, de la faïence, des « chapeaux, des souliers ou des bottes ; les *tercios arpillados*, des toiles « de lin et de coton, des draps et bayettes ; enfin, les *baules*, des « bas de soie et de coton, des blondes, dentelles, mouchoirs, robes « et autres objets de luxe. »

2. « On n'a pas compris dans cette balance les marchandises et « productions importées pour le compte du gouvernement (*para la* « *Real Hacienda*), et qui auraient augmenté la somme totale des « importations de *vingt-un millions et demi de piastres ;* car le gouver- « nement a reçu 150,000 rames de papier pour les fabriques de ci- « gares, 34,000 quintaux de mercure ; et d'autres articles dont la « valeur s'élève à deux millions de piastres. L'exportation en or et « argent monnayés pour le compte du roi a été de *dix-neuf millions* « *et demi de piastres*, dont douze et demi ont été expédiés pour « l'Espagne, et sept pour d'autres colonies espagnoles de l'Amé- « rique »

3. « Les produits des manufactures indigènes ont été très recher- « chés : on n'a pu faire face à toutes les demandes ; ce qui doit « exciter les fabricans à donner plus d'activité à leurs ateliers. »

4. « L'importation des eaux-de-vie d'Europe aurait été bien plus « considérable sans la consommation croissante des eaux-de-vie de « canne à sucre fabriquées au Mexique. Les vins de Xerez et de « Rioxa sont les plus recherchés. »

5. « On a toujours encore à se plaindre des avaries causées par le « mauvais emballage des marchandises expédiées pour l'Amérique :

« l'exemple de Cadix n'est pas imité par les autres ports de la « Péninsule. »

6. « La majeure partie de l'indigo exporté par Vera-Cruz est « due au royaume de Guatimala : cette production précieuse arrive, « en temps de guerre, par la route d'Oaxaca ; il faut espérer qu'elle « continuera à être exportée par Vera-Cruz, en temps de paix, si « le gouvernement rend libre le commerce du Rio Huasacualco. »

7. « Malgré le grand nombre de bâtimens arrivés cette année à « Vera-Cruz, sur deux cent soixante voyages d'Europe en Amé- « rique et d'Amérique en Europe, *il n'y a pas eu un seul naufrage*, « ni aucun autre évènement funeste sur mer. La cruelle maladie du « vomissement noir, qui a sévi depuis le mois d'avril jusqu'au mois « d'octobre, a moissonné quinze cents individus, tant Européens « qu'habitans des régions froides du Mexique. Cette maladie a mis « de grandes entraves au commerce de l'intérieur, les muletiers « craignant de s'approcher du port de Vera-Cruz. »

8. « On ne doit pas regarder comme des bâtimens employés dans « le commerce avec les colonies d'Amérique, tous ceux qui sont « indiqués dans le tableau sons la rubrique de bâtimens venant « d'Amérique; souvent des navires espagnols prennent de l'argent « au Mexique, et font voile pour la Havane et pour Caracas, où ils « chargent du sucre et du cacao. »

9. « Pendant le courant de l'année 1802, cent quatre-vingt-seize « causes litigieuses ont été jugées par le tribunal du consulado ; il ne « reste qu'un seul procès à terminer. »

Vera-Cruz, le 19 février 1803.

TABLEAU II.

BALANCE DU COMMERCE DE VERA-CRUZ EN 1803.

A. *Importation d'Espagne au Mexique, en produits d'agriculture nationale.*

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.		VALEUR EN PIASTRES FORTES.
Vin blanc.	7,597	*barriques.*	142,367
Vin rouge.	17,520	*Id.*	267,870
Vin en bouteilles.	23,455	. . . .	8,974
Vinaigre.	705	*Id.*	8,583
Eau-de-vie.	31,721	*Id.*	1,105,859
Huile d'olive.	12,479 $\frac{1}{2}$	*arrobes.*	37,722
Safran.	17,174 $\frac{2}{3}$	*livres.*	344,087
Amandes.	1,298	*quintaux.*	34,825
Noisettes.	255 $\frac{1}{2}$	*Id.*	4,201
Olives.	21,611	*jarrès.*	30,609
Capres.	193	*barils.*	5,609
Herbes aromatiques.	68	*quintaux.*	659
Huile de lin.	125	*Id.*	250
Raisins secs.	1,107	*Id.*	12,749
Figues.	631	*Id.*	1,604
Prunes.	36 $\frac{1}{4}$	*Id.*	797
Fruits confits.	259	*arrobes.*	380
Jambons.	147	*Id.*	1,341
Saucissons.	175	*douzaines.*	350
Épiceries.	. . . .	. . . .	1,287
Fruits conservés dans de l'eau-de-vie.	600	*cantines.*	300
Valeur totale, en piastres.			2,010,423

B. *Importation d'Espagne au Mexique, en produits d'industrie nationale.*

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.	VALEUR en PIASTRES FORTES.
Papier blanc.	137,958 *rames.*	502,812
Papier brouillard.	6,644 *Id.*	3,171
Fil.	111 ¾ *quintaux.*	3,029
Bouchons de liége.	1,192 *milliers.*	5,912
Faïence ordinaire.	11,482 *douzaines.*	11,126
Bougie.	233 *arrobes.*	4,916
Cantines.	77	2,626
Liqueurs fines.	373 *arrobes.*	4,409
Bière.	14,134 *bouteilles.*	12,035
Vermicelle.	746 *quintaux.*	12,532
Poisson salé.		5,006
Dalles.	6,307	4,857
Chaises.	400	1,100
Acier.	4,052 ½ *quintaux.*	75,769
Fer en barres.	45,640 *Id.*	564,816
Fer manufacturé.	3,064 *Id.*	53,995
Clous.	142 ½ *Id.*	1,183
Toiles, lainages, soieries, mousselines et bas en. — *tercios arpillados.*	4,405	2,513,868
— *caxones arpillados.*	2,570	3,685,524
— *caxones toscos.*	1,513	352,116
— *baules.*	937	783,578
	Valeur totale, en piastres.	8,604,380

C. *Importation d'Espagne au Mexique, en produits d'agriculture et d'industrie étrangères.*

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.	VALEUR en PIASTRES FORTES.
Beurre.	3,660 *livres.*	2,747
Fromage.	52 ½ *quintaux.*	1,840
Saucissons.	884 *livres.*	1,295
	A reporter.	5,882

Suite du Tableau C.

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.	VALEUR en PIASTRES FORTES.
	Report.	5,882
Morue.	200 *quintaux.*	5,000
Bière.	1,455 *bouteilles.*	850
Grosse toile.	48 *pièces.*	1,536
Cantines (*frasqueras*). . . .	273	13,250
Faïence.	. . . .	66,256
Fer.	100 *quintaux.*	700
Canelle.	20,512 *livres.*	68,713
Clous de girofle.	6,176 *Id.*	18,419
Piment.	380 *Id.*	380
Papier blanc.	18,182 *rames.*	64,163
Papier grand-aigle.	24 *Id.*	528
Acier.	5,966 $\frac{1}{2}$ *quintaux.*	108,561
Fer blanc.	553 *caisses.*	14,742
Dalles de Gênes.	1,500	1,125
Toiles, lainages, soieries, mousselines et bas, en. . . { *tercios arpillados.* .	13,348	5,884,467
caxones arpillados.	470	570,461
caxones toscos. .	5,260	971,908
baules.	101	81,545
	Valeur totale, en piastres. . .	7,878,486

D. *Importation d'Amérique (des colonies espagnoles) au Mexique.*

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.	VALEUR en PIASTRES FORTES.
Cacao de Maracaybo.	7,965 *fanègues.*	235,040
Id. de Tabasco.	12,551 $\frac{1}{2}$ *Id.*	470,229
Café.	474 *quintaux.*	10,720
Cire de la Havane.	26,470 *arrobes.*	455,760
	A reporter. . .	1,171,749

Suite du tableau D.

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.	VALEUR en PIASTRES FORTES.
	Report.	1,171,749
Cire de Campêche	582 ½ *arrobes.*	6,281
Bois de Campêche	38,444 *quintaux.*	57,045
Amidon	1,711 *arrobes.*	4,079
Riz	619 ½ *Id.*	466
Brai	338 *barriques.*	2,028
Goudron	548 *Id.*	2,760
Sacs (*sacas*)	21,697	5,421
Id. (*costales*)	132,811	35,450
Chapeaux de paille	3,082 *douzaines.*	2,413
Ficelle	3,329 ½ *arrobes.*	7,685
Mèche	442 ½ *Id.*	2,187
Couvertures et hamacs	883	1,490
Sel	31,783 *fanègues.*	47,037
Poisson salé	4,000 *arrobes.*	14,050
Cables		4,250
Écaille de tortue	826 *livres.*	3,150
Articles divers		5,887
	Valeur totale, en piastres.	1,373,428

E. *Exportation du Mexique pour l'Espagne.*

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.		QUANTITÉS.	VALEUR en PIASTRES FORTES.
Cochenille.	*Grana.*	27,251 *arrobes.*	2,191,399
	Granilla.	1,573 *Id.*	40,226
	Polvo de Grana.	786 *Id.*	7,048
Indigo		149,069 *livres.*	263,729
Vanille		968 ½ *milliers.*	31,625
Sucre		483,944 *arrobes.*	1,495,056
		A reporter.	4,029,083

Suite du tableau E.

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.	VALEUR en PIASTRES FORTES.
	Report.	4,029,083
Cacao de Guayaquil.	3,995 ½ *fanègues.*	98,794
Id. de Caracas.	480 ½ *Id.*	17,298
Id. de Maracaybo.	1,739 ½ *Id.*	53,936
Id. de Soconuzco.	3,959 *livres.*	2,599
Bois de Campêche.	26,635 ½ *quintaux.*	49,019
Pelleteries.		22,549
Piment de Tabasco.	5,755 ½ *Id.*	36,981
Coton en graine.	17,327 *Id.*	35,910
Roucou.	374 *arrobes.*	3,838
Bois de meubles.		14,345
Salsepareille.	4,912 ½ *quintaux.*	86,980
Jalap.	2,281 ½ *Id.*	61,971
Baumes.		5,000
Argent.		7,356,530
Or.		142,229
Valeur totale, en piastres.		12,017,072

F. *Exportation du Mexique pour d'autres parties de l'Amérique espagnole.*

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.	VALEUR en PIASTRES FORTES.
Farines.	19,496 *tercios.*	275,905
Sucre.	6,348 *Id.*	19,826
Cacao de Guyaquil.	495 ½ *fanègues.*	12,429
	A reporter.	308,160

Suite du tableau F.

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES ET DES DENRÉES.	QUANTITÉS.	VALEUR en PIASTRES FORTES.
	Report.	308,160
Bois de Campêche.	6,871 *quintaux.*	11,792
Cuirs en poils.	3,000	3,161
Cochenille.	152 *arrobes.*	12,160
Peaux.		71,905
Coton.	5,974 *Id.*	11,397
Savon.	1,766 *caisses.*	44,350
Feuilles d'or.		1,650
Serge.	14,732 *vares.*	4,705
Anis.	1,022 ½ *arrobes.*	1,802
Faïence.	692 *caisses.*	2,220
Bayettes.	1,300 *vares.*	1,673
Articles divers.		40,496
Comestibles.		83,267
Cuivre ouvragé.	14,444 *livres.*	8,849
Étain.	58 ½ *quintaux.*	1,483
Plomb.	100 *Id.*	900
Argent.		1,834,146
Or.		21,730
Valeur totale, en piastres.		2,465,846

RÉSULTATS.

BALANCE DU COMMERCE DE VERA-CRUZ EN 1803.

		piastres.	piastres.
Importat. d'Esp.	en product. nat.	10,614,803	18,493,289
	en product. étr.	7,878,486	
Exportation pour l'Espagne.			12,017,072
Différence en faveur de l'importation.			6,476,217
Commerce total de la métropole avec Vera-Cruz.			30,510,361
			piastres.
Importation d'Amérique.			1,373,428
Exportation pour l'Amérique.			2,465,846
Différence en faveur de l'exportation.			1,092,418
Commerce total de l'Amérique avec Vera-Cruz.			3,839,274
			piastres.
Importation totale.			19,866,717
Exportation totale.			14,482,917
Mouvement total du commerce de Vera-Cruz.			34,349,634

Le commerce de Vera-Cruz a été fait, en 1803, par 419 bâtimens, dont

Venant	d'Espagne.	103	Destinés pour	l'Espag.	82
	d'Amérique.	111		l'Amériq.	123
		214			205

OBSERVATIONS.

1. « Le tableau de la balance dressé par le Consulado de « Vera-Cruz ayant obtenu l'approbation de la cour et de tous les « corps de l'État, on continue à donner la plus grande publicité à « tout ce qui a rapport au commerce de la Nouvelle-Espagne. On « n'a pas compris parmi les objets d'importation et d'exportation « 50,000 quintaux de mercure, 280,000 rames de papier destinées

« pour la fabrique de tabac, 4,000 quintaux de fer embarqués dans « des vaisseaux de guerre, 12,300 quintaux de planches de cuivre, « et cinq millions de piastres euvoyées en Espagne; de même que « 1,200,000 piastres qui ont passé aux Antilles, pour l'entretien des « places fortes, parce que tous ces articles ont été exportés et « importés pour le compte du gouvernement. »

2. « Il y a eu trois naufrages cette année dans l'île de Cancun et « le bas-fond de l'Alacran : la compagnie d'assurances, fondée le 17 « juillet, a assuré, en six mois, pour la valeur de 746,000 piastres. « Les circonstances politiques de l'Europe et la crainte d'une guerre « maritime ont entravé le commerce de Vera-Cruz; de sorte que « son activité a été beancoup moindre que l'année précédente. »

Vera Cruz, le 28 janvier 1804.

Il résulte de ces tableaux du commerce de Vera-Cruz, publiés par le *consulado*, qu'en réunissant les marchandises importées pour le compte du gouvernement à celles qui font l'objet des spéculations des négocians, on trouve :

COMMERCE DE VERA-CRUZ.	EN 1802. VALEUR		EN 1803. VALEUR	
	EN PIASTRES.	EN LIVRES TOURN.	EN PIASTRES.	EN LIVRES TOURN.
Exportation. . . .	57,947,000	304,221,750	20,922,000	109,840,500
[illegible] et argent. . . .	48,800,000	256,200,000	15,554,000	81,658,500
Produits de l'agricult. .	9,147,000	48,021,750	5,368,000	28,182,000
Importation. . . .	24,100,000	126,525,000	22,975,000	120,618,750
Mouvement total. . .	82,047,000	430,746,750	43,897,000	230,459,250

L'une de ces années offre une activité de commerce extraordinaire, parce qu'après une longue guerre maritime, l'Europe commençait à jouir des bienfaits

de la paix : l'autre année présente un tableau de commerce moins brillant, parce que, dès le mois de juin, la crainte d'une guerre prochaine avait fait cesser l'exportation des métaux précieux et des produits de l'agriculture de la Nouvelle-Espagne.

[L'impression de la première édition de cet ouvrage était entièrement terminée, lorsque j'ai reçu, par la voie de l'Espagne, les états du commerce, imprimés à Vera-Cruz dans les années 1804, 1805 et 1806. Le Mexique a continué de jouir de la paix jusqu'en 1805 : depuis cette époque, la guerre maritime et d'autres circonstances politiques, ont puissamment entravé les relations commerciales. Quoiqu'il soit résulté de cette position un état de choses si extraordinaire que la *balance du commerce* ne saurait nous instruire sur l'augmentation ou la diminution de la richesse nationale, il m'a paru intéressant de consigner ici les notions statistiques les plus récentes que j'ai pu me procurer sur cette partie des colonies espagnoles en Amérique.

Commerce de Vera-Cruz en 1804 :

		Piastres.	Piastres.
Import. de l'Espag.	en product. nationales..	10,412,324	14,906,060
	en product. étrangères.	4,493,736	
Importation de l'Amérique.			1,019,682
Export. de Vera-Cr.	pour l'Espagne. . .	18,033,371	21,457,882
	pour l'Amérique. . .	3,424,511	
Mouvement total du commerce.			37,983,624

Parmi les productions nationales importées d'Espagne à Vera-Cruz, il y avait 48,735 barriques d'eau-de-vie, dont la valeur est de 1,235,130 piastres; 43,162 barriques (valeur : 837,776 piastres) de vin rouge et blanc; 20,946 arrobes (valeur : 78,456 piastres) d'huile; 19,721 livres (valeur : 287,057

piastres) de safran; 79,200 bouteilles (valeur : 78,456 piastres) de bière; 136,381 rames (valeur : 486,583 piastres) de papier; 73,827 quintaux (valeur : 812,707 piastres) de fer; 3,108 quintaux (valeur : 53,052 piastres) d'acier, et pour plus de six millions de piastres de soieries, lainages, toiles de lin, mousselines et chapeaux, contenus dans des caisses que les négocians ne sont point tenus d'ouvrir à la douane.

Parmi les productions étrangères importées d'Espagne, il y avait pour quatre millions de piastres de soieries, toiles, draps et autres étoffes; 47,236 livres (valeur : 163,171 piastres) de canelle; 28,167 livres (valeur : 85,952 piastres) de clous de gérofle, et 2,997 quintaux (valeur : 51,477 piastres) d'acier.

Parmi les productions américaines importées des autres colonies espagnoles à Vera-Cruz, il y avait : 27,814 arrobes (valeur : 576,836 piastres) de cire de la Havane; 1,928 arrobes (valeur : 26,068 piastres) de cire de Campêche; 13,432 fanègues (valeur : 461,845 piastres) de cacao de Tabasco; 8,141 fanègues (valeur : 2,055 piastres) de cacao de Caracas; 49,535 quintaux (valeur : 100,219 piastres) de bois de Campêche, et 18,496 fanègues (valeur : 37,845 piastres) de sel.

Parmi les productions indigènes exportées du Mexique pour la métropole, il y avait 381,509 arrobes (valeur : 1,097,505 piastres) de sucre; 11,737 arrobes (valeur : 1,220,193 piast.) de cochenille fine, résultat d'une récolte très modique; 867 arrobes (valeur : 24,414 piastres) de *granilla*; 464 arrobes (valeur : 5,816 piastres) de cochenille en poudre; 189,397 livres (valeur : 367,302 piastres) d'indigo; 37,797 quintaux (valeur : 77,485 piastres) de bois de Campêche; 1,818 quintaux (valeur : 62,411 piastres) de jalap; 7,169 quintaux (valeur : 96,734 piastres) de salsepareille; 1,014 milliers (valeur : 111,195 piastres) de vanille, et 3,786 fanègues (valeur : 124,819 piastres) de cacao de Tabasco. On a, en outre, exporté 18,801 fanègues (valeur : 460,585 piastres) de cacao de Guayaquil. L'exportation de l'argent monnayé s'est élevé



à 16,847,843 piastres. La Havane a reçu de Vera-Cruz 26,371 *trosos* (valeur : 417,709 piastres) de farines mexicaines.

Il est entré à Vera-Cruz, en 1804, d'Espagne, 107 bâtimens; des colonies espagnoles en Amérique, 123. On n'a porté sur cet état, ni 13,500,000 piastres exportées pour le compte du roi d'Espagne, ni 20,000 quintaux de mercure importés pour le compte du gouvernement.

Commerce de Vera-Cruz en 1805 : Importation d'Espagne, en productions indigènes, 1,514,473 piastres (dont, en papier seul, 60,617 rames, ou pour 582,769 piastres); en productions et marchandises étrangères, 574,963 piastres. Importation d'Amérique, 1,262,907 piastres (dont, en cire de la Havane seule, 19,964 arrobes, ou pour 547,304 piast.). Exportation pour l'Espagne, 10,200 piastres; pour l'Amérique, 330,546 piastres. Exportation faite par des vaisseaux neutres, 562,048 piastres. Mouvement total du commerce, 4,355,137 piastres. Nombre des bâtimens entrés à Vera-Cruz : d'Espagne, 27; d'Amérique, 77.

Commerce de Vera-Cruz en 1806 : Importation d'Espagne, en productions espagnoles, 1,815,579 piastres; en productions étrangères, 327,295 piastres. Importation d'Amérique, 1,499,244 piastres. Importation faite par des vaisseaux neutres, 3,485,655 piastres. Exportation pour l'Espagne, 803,037 piastres; pour l'Amérique, 574,191 piastres; pour des ports neutres, 4,101,534 piastres; par conséquent : Importation totale, 7,137,773 piastres. Exportation totale, 5,478,762 piastres. Mouvement général du commerce, 12,616,535 piastres. Il est entré à Vera-Cruz, en 1806, d'Espagne, 8 embarcations; des autres colonies espagnoles d'Amérique, 90; et des ports neutres, 37.

Il résulte de cet état du commerce et de ceux qui précèdent, que, dans les trois années de paix, 1802, 1803 et 1804, l'importation totale de Vera-Cruz a été, année

moyenne (abstraction faite du commerce frauduleux), de 20,700,000 piastres; et l'exportation, non compris l'or et l'argent monnayés ou ouvragés, de 6,500,000 piastres.

	millions.		millions
1802. Importation . .	21 $\frac{1}{2}$	Exportation	9
1803.	23	. . . .	5 $\frac{1}{2}$
1804.	17 $\frac{1}{2}$	. . . .	5

Ces nombres nous démontrent que le vaste pays de la Nouvelle-Espagne, dans l'état actuel de sa civilisation et de ses manufactures, a besoin de productions et de marchandises étrangères pour la valeur de *cent* à *cent dix millions* de francs. En accordant une pleine liberté au commerce d'Acapulco et de San Blas avec la Chine et avec l'Inde, le Mexique pourra tirer des toiles de coton, des soieries, du papier, des épiceries, et peut-être même du mercure directement de l'Asie; cette circonstance diminuera les importations de l'Europe de plus de *vingt millions* de francs. Plus les rapports de l'Amérique avec l'Asie orientale seront multipliés, et moindre sera la somme d'or et d'argent que le nouveau continent verse annuellement dans le commerce de l'Europe. Les effets de cette révolution dans le commerce se feront sentir plus promptement parmi nous, que ceux que produiront l'établissement de nouvelles manufactures et le réveil tardif de l'industrie indigène.

Depuis des siècles, le commerce du Mexique avec la métropole n'avait jamais été aussi entravé qu'en 1805. Dans cette année, la valeur de l'exportation de Vera-Cruz ponr l'Espagne n'a été que de 10,200 piastres, tandis qn'année commune, elle est de 22 millions de piastres. Aussi, depuis l'année 1805, le prix du papier, du fer et de l'acier a presque triplé:

	1802.	1803.	1804.	1805.	1806.
	Piastres.	Piastres.	Piastres.	Piastres.	Piastres.
Prix du papier blanc, la rame.	$3\frac{3}{10}$	$3\frac{6}{10}$	$3\frac{5}{10}$	$9\frac{7}{10}$	$8\frac{2}{10}$
du fer, le quintal. .	9	11	10	19	24
de l'acier, le quintal.	$18\frac{6}{10}$	18	17	40	30

En 1806, époque à laquelle l'entrée du port de Vera-Cruz a été permise aux bâtimens neutres, le Mexique a reçu, par ces mêmes bâtimens, selon les registres des douanes, en toiles de lin (*bretañas*, *bramantas*, *caserillos*, *listados*, *ruanes*, *platillas*, *creas* et *estopillas*), pour la valeur de 1,079,714 piastres; en cotonades et mousselines (*acolchados*, *cambray*, *musolinas*, *mahones*, *zarazas* et *pañuelos de Bayaja y Madras*), pour la valeur de 1,554,647 piastres; et, en lainages, pour la valeur de 164,989 piastres.

Malgré le renchérissement du fer et de l'acier, l'exploitation des mines a continué avec la même activité qu'avant le commencement de la dernière guerre. On a frappé, à l'hôtel des monnaies de Mexico, en or et en argent: en 1804, 24,007,789 piastres; en 1805, 27,165,888 piastres; en 1806, 24,736,020 piastres. Des 24,007,789 piastres frappées en 1804, il y avait 23,513,079 piastres ou 2,756,657 marcs d'argent, et 494,710 piastres ou 3,633 marcs d'or.

Nous ajouterons ici la balance générale du commerce du Mexique, en 1824, d'après l'état qui en a été publié dans cette année 1826, par ordre du gouvernement.

Par le port d'Alvarado.

		piastres.	piastres.	piastres.
Importation des ports nationaux. . . .	Product. nationales.	206,096	284,087	11,058,291
	étrangères.	80,991		
Importation des ports américains. . . .	Product. nation. .	878,737	4,360,568	
	étrang. .	3,481,831		
Importation des ports étrangers. . . .	Productions étrangères. . .		6,413,636	
Exportation pour les ports nationaux. .	Product. nation. .	176,311	202,042	4,098,650
	étrang. .	25,731		
Exportation pour les ports américains. .	Productions nationales. . .		3,022,422	
Exportation pour les ports étrangers. .	Productions nationales. . .		874,186	
				15,158,941

Par le port de Vera-Cruz.

Importation d'Europe.	Productions étrangères. . .	1,023,739	1,617,646
Exportation pour l'Europe.	Productions nationales. . .	593,907	
	Total général. . .		16,776,587

On n'a pas compris dans cette balance les valeurs importées pour le compte de la République mexicaine et provenant des emprunts contractés avec l'Angleterre.

Le commerce du Mexique a employé, en 1824, 388 bâtimens dont

Venus	Des ports nationaux. . . .	39	Destinés	Pour les ports nation. .	80
	D'Amérique.	76		Pour l'Amérique. . . .	100
	D'Europe.	61		Pour l'Europe.	32
		176			212

Le tableau suivant présente les balances du commerce du Mexique par le port de Vera-Cruz, pendant les années 1796 à 1820. M. de Humboldt doit la communication de ce document important à l'amitié de M. Tomas Murphy. L'or et l'argent embarqués pour le compte des rois d'Espagne n'y sont pas compris.

Le *consulado* de Vera-Cruz compte, parmi ses

. . . .	21,
. . . .	51,
. . . .	197,
. . . .	32,
. . . .	49,
. . . .	

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARENCIÈRE, N° 5

Par le port d'Alvarado.



Le *consulado* de Vera-Cruz compte, parmi ses membres, des hommes aussi distingués par leurs lumières que par leur zèle patriotique : c'est à-la-fois une cour de justice (*tribunal*) qui prononce dans les affaires contentieuses de commerce, et un conseil administratif chargé de l'entretien du port et des chemins, des hôpitaux, de la police de la ville, et de tout ce qui a rapport aux progrès du commerce. Le conseil est composé d'un *prieur*, de deux *consuls*, d'un assesseur, d'un syndic et de neuf conseillers : les causes litigieuses y sont jugées *gratis*, d'après des déclarations verbales, et sans intervention d'avocats. C'est à l'activité du consulado de Vera-Cruz que l'on doit l'entreprise du chemin de Perote, qui, en 1803, coûtait par lieue plus de 480,000 francs; l'amélioration des hôpitaux, et la construction d'un beau phare giratoire, exécuté d'après le plan du célèbre astronome M. *Mendoza y Rios*, à Londres. Ce phare consiste dans une tour très élevée, placée à l'extrémité du château de San Juan d'Ulua, et qui a coûté, avec la lanterne, près d'un demi million de francs : les lampes à courant d'air, munies de réflecteurs, sont fixées sur un triangle qui tourne au moyen d'un mouvement d'horloge, de manière que les lumières disparaissent chaque fois que la machine présente un de ses angles aigus à l'entrée du port. A mon départ de Vera-Cruz, le *consulado* s'occupait de deux nouveaux projets également utiles, de l'approvisionnement de la ville avec de l'eau potable, et de la construction d'un

môle, qui, s'avançant en forme de jetée, pourra résister au choc des vagues. Nous avons eu occasion d'examiner le premier de ces projets, en parlant de la digue du Rio de Xamapa. *

Dans toutes les parties de l'Amérique espagnole, il existe une antipathie prononcée entre les habitans des plaines ou des régions chaudes, et ceux du plateau des Cordillères. Cette antipathie frappe le voyageur européen, soit qu'il remonte la rivière de la Magdeleine pour parvenir de Carthagène des Indes à Santa-Fe de Bogota, soit qu'il gravisse la chaîne des Andes pour aller de Guayaquil à Quito, de Piura et de Truxillo à Caxamarca, ou de Vera-Cruz à la capitale du Mexique. Les habitans des côtes accusent le peuple montagnard d'avoir de la froideur et de manquer de vivacité : les habitans du plateau reprochent à ceux du littoral de la légèreté et de l'inconstance dans les entreprises. On dirait que des peuples d'une origine différente se sont fixés dans la même province; car une petite étendue de terrain réunit, outre le climat et les productions, tous les préjugés nationaux du nord et du sud de l'Europe. Ce sont ces préjugés qui entretiennent la rivalité que l'on observe entre les négocians de Mexico et ceux de Vera-Cruz. Rapprochés du siége du gouvernement, les premiers savent profiter de leur position centrale. Un vice-roi qui arrive à la Nouvelle-Espagne, se trouve placé entre les

* Chap. VIII, tom. II, pag. 213.



divers partis des gens de robe, du clergé, des propriétaires de mines, des négocians de Mexico et de Vera-Cruz : chaque parti tend à rendre suspects ses adversaires, en les accusant d'un esprit inquiet et innovateur, d'un desir secret d'indépendance et de liberté politique. Malheureusement la métropole a cru trouver sa sûreté dans les dissensions internes des colonies : loin de calmer les haines individuelles, elle a vu naître avec satisfaction cette rivalité entre les indigènes et les Espagnols, entre les blancs qui habitent les côtes et ceux qui sont fixés sur le plateau de l'intérieur.

Si le port de Vera-Cruz, quoiqu'il n'offre qu'un mauvais mouillage entre des bas-fonds, reçoit par an quatre ou cinq cents bâtimens, celui d'Acapulco*, au contraire, qui est un des plus beaux du monde connu, en reçoit à peine une dixaine. L'activité commerciale d'Acapulco est restreinte au galion de Manille, connu sous le nom impropre du *navire (nao) de la Chine*, au cabotage avec les côtes de Guatimala, de Zacatula et de San Blas, et à quatre ou cinq bâtimens qui sont expédiés annuellement à Guayaquil et à Lima. Ce sont l'éloignement des côtes de la Chine, le monopole de la société des Philippines, et la difficulté extrême de remonter contre le courant et les vents vers les côtes du Pérou, qui gênent le commerce de la partie occidentale du Mexique.

Le port d'Acapulco forme un immense bassin taillé

* Voyez ci-dessus, chap. III, tom. I, pag. 286.

dans des rochers granitiques, ouvert vers le sud-sud-ouest, et ayant, de l'est à l'ouest, plus de six mille mètres de largeur. J'ai vu peu de sites dans les deux hémisphères qui offrent un aspect plus sauvage, j'oserais dire à-la-fois plus lugubre et plus romantique; les masses de rochers rappellent, par leur forme, la crête dentelée du Montserrat, en Catalogne: elles sont composées de granite à gros grains, semblable à celui du Fichtelberg et de Carlsbad, en Allemagne. Ce granite est stratifié, mais les bancs sont irrégulièrement inclinés, tantôt au sud, tantôt au sud-est. D'ailleurs ces côtes rocheuses sont si escarpées, qu'un vaisseau de ligne peut les raser sans courir aucun danger, parce qu'il y a presque partout dix à douze brasses de fond.

La petite île de la Roqueta ou du Grifo, est placée de manière que l'on peut entrer au port d'Acapulco par deux passes, dont la plus étroite, appelée *Boca Chica*, forme un canal dirigé de l'ouest à l'est, et n'ayant, entre la pointe du Pilar et celle du Grifo, que 240 mètres de largeur. La seconde passe ou la *Boca Grande*, comprise entre l'île de la Roqueta et la Punta de la Bruxa, a un mille et demi d'ouverture: dans l'intérieur de l'anse on trouve partout vingt-quatre à trente-trois brasses de fond. On distingue vulgairement le port proprement dit, et la grande anse appelée *Bahia*, où la mer du sud-ouest se fait sentir avec force, à cause de la largeur de la *Boca Grande*. Ce port comprend la partie la plus occiden-

tale de la *Bahia*, entre *Playa Grande* et l'*Ensenada de Santa Lucia* : c'est là que tout près de terre, les bâtimens trouvent un excellent ancrage, par six à dix brasses de fond. Nous y mouillâmes avec la frégate *Orue*, au mois de mars 1803, trente-trois jours après notre départ de Guayaquil.

En examinant l'isthme étroit qui sépare le port d'Acapulco de la *Baie de la Langosta* de la *Abra de San Nicolas*, on dirait que la nature a voulu former dans cet endroit une troisième passe semblable à celles de la Boca Grande et de la Boca Chica. Cet isthme, qui, au plus, a quatre cents mètres de largeur, est très intéressant sous le point de vue géologique. Nous y avons gravi des rochers nus et d'une forme bizarre : ils ont à peine soixante mètres d'élévation, et paraissent déchirés par l'action prolongée des tremblemens de terre, qui sont fréquens sur cette côte. On observe à Acapulco que les secousses se propagent en trois directions différentes : elles viennent tantôt de l'ouest, par l'isthme dont nous venons de parler; tantôt du nord-ouest, comme si elles partaient du volcan de Colima; tantôt du sud. Depuis quelques années les dernières secousses sont les plus fortes, et précédées d'un bruit sourd, d'autant plus effrayant qu'il est extrêmement prolongé. On attribue les tremblemens de terre, que l'on ressent dans la direction du sud, à des volcans soumarins; car l'on voit ici ce que j'ai observé plusieurs fois de nuit au Callao de Lima, que la mer s'agite subitement et d'une manière épouvantable, par

un temps calme et serein, sans qu'il souffle le moindre vent.

La baie d'Acapulco, dans sa vaste étendue, ne présente qu'un seul bas-fond qui n'a pas quarante mètres de largeur, et qui porte le nom de Sainte-Anne, parce qu'on apprit à le connaître, en 1781, par la perte inopinée du navire la *Santa Ana*, appartenant au commerce de Lima. *Las Baxas*, qui sont des pierres que nous avons rasées à notre entrée par la Boca Grande, le *Farallon del Obispo* et la petite île de San Lorenzo, près de la Punta de Icacos, n'offrent aucun danger, parce que ce sont des écueils visibles : ces masses de roches dont on s'approche sans craindre de toucher, peuvent être considérées comme des débris de l'ancienne côte. Au sud-est de la Punta de la Bruxa se trouve le petit port du *Marquès* : il forme une anse d'un mille de largeur, qui, à son entrée, a de dix-huit à vingt brasses, dans l'intérieur huit à dix brasses de fond. Cette anse n'est pas fréquentée à cause de sa proximité du port d'Acapulco : c'est un endroit sauvage et solitaire, dans lequel on verrait bientôt s'élever une ville populeuse, s'il était situé sur les côtes orientales de la Nouvelle-Espagne.

L'atterrage des ports de Rialexo, Sonzonate, Acapulco et San Blas, est très dangereux en hiver, c'est-à-dire pendant la saison des pluies, qui durent, sur toutes les côtes occidentales de l'Amérique *, entre l'île

* A l'exception de Guayaquil, où les pluies durent depuis le mois de décembre jusqu'en avril et en mai. Il pleut à verse à Guayaquil,

de Chiloé et la Californie, depuis le mois de mai jusqu'en décembre. L'entrée et la fin de l'hiver sont le plus à craindre. De grands ouragans se font sentir * aux mois de juin et de septembre, et l'on trouve alors sur les côtes d'Acapulco et de San Blas une mer aussi houleuse et courroucée qu'elle l'est en hiver près de l'île de Chiloé et sur les côtes de la Galice et des Asturies. Le Grand Océan ne mérite la dénomination d'Océan Pacifique que du parallèle de Coquimbo à celui du cap Corientes, entre les 30° de latitude australe et les 5° de latitude boréale : c'est dans cette région que règne une sérénité constante; c'est là que soufflent pendant toute l'année, et sans que les saisons y influent sensiblement, de faibles vents de sud-sud-ouest et de sud-est. Entre les 5° de latitude boréale et le détroit de Bering, il règne, dans la partie orientale du Grand Océan, en hiver, c'est-à-dire depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre, des vents sud-sud-ouest **, et même sud-sud-est, que l'on désigne tous sous le nom général de *bendavales;* en été, c'est-à-dire depuis le mois de novembre jusqu'à la fin d'avril, soufflent les

tandis qu'il règne une grande sécheresse non-seulement à Panamá, mais déjà au nord du cap Saint-François, à Atacamez. J'aurai occasion de traiter, dans un autre endroit, de ces constrastes de saisons qu'offrent les Cordillères et les côtes, et souvent les différens points d'une même côte. Il suffit d'avancer ici, en général, que l'on admet à tort que, sous les tropiques, la sécheresse et les pluies alternent partout d'après les lois qui ont été observées aux îles Antilles.

* Voyez ci-dessus, chap. III, tom. I, pag. 291.

** *Vientos del tercer quadrante.*

brises ou vents nord et nord-est. Les *bendavales* sont orageux, durs, accompagnés de nuages épais, qui, près de terre, surtout en août, en septembre et en octobre, se déchargent par des averses de vingt à vingt-cinq jours de durée : ces pluies abondantes détruisent les récoltes, tandis que le vent de sud-ouest déracine les plus grands arbres. J'ai vu, près d'Acapulco, un fromager (Bombax ceiba) dont le tronc avait plus de sept mètres de circonférence, et qui avait été abattu par les *bendavales*. Les *brises* sont faibles, et souvent interrompues par des calmes plats; elles soufflent par un ciel beau et serein, comme généralement tous les vents qui ont la même dénomination que l'hémisphère dans lequel ils règnent.

Près d'Acapulco, et la connaissance de ce fait est très importante pour les pilotes qui fréquentent ces parages, les *moussons* du nord inclinent constamment au nord-ouest : le vent nord-est *, que l'on trouve au large et à des latitudes plus australes, y est très rare, et le vrai ouest s'y fait craindre par une violence extrême. Il est probable que la largeur du continent et le courant ascendant qui se forme sur une terre fortement échauffée, causent ces mouvemens de l'atmosphère vers l'est, et que cet effet devient insensible en

* Le vent de terre (*terral*) qui souffle pendant la nuit, et jusqu'à huit ou neuf heures du matin, à Sonzonate, Rialexo et Acapulco, est cependant est et nord-est; et c'est à la faveur de ce petit vent qu'en été on remonte, si l'on a le malheur d'atterrer à l'est d'Acapulco.

s'éloignant du continent. La régularité des moussons, les changemens dans la direction du vent, dépendant de l'influence des saisons, ne se font sentir qu'à une distance des côtes de quatre ou cinq degrés en longitude. Plus à l'ouest, le Grand Océan offre les mêmes phénomènes que l'Océan Atlantique; car on y trouve pendant toute l'année, entre les limites des tropiques, le vent alizé, que l'on pourrait nommer le *vent de la rotation de la terre*, et qui incline, selon la dénomination de l'hémisphère dans lequel il souffle, tantôt au nord, tantôt au sud. Il arrive quelquefois que des bâtimens venant du Chili ou de Lima, se placent dans des longitudes trop occidentales, de peur d'atterrer à l'est d'Acapulco: ils y attendent en vain le vent nord-ouest, qui ne souffle que près des côtes: le nord-est les force de s'élever jusqu'au parallèle de 20°, pour s'approcher du continent, qui se prolonge dans la direction du sud-est au nord-ouest: c'est là seulement qu'à quarante lieues de terre, ils trouvent le vent nord-ouest qui les conduit au port. Ces mêmes vents de l'ouest forcent le galion d'Acapulco, lorsqu'il retourne à Manille, de faire route au sud jusqu'aux 12° ou 14° de latitude. Sur ces parallèles, par les 103° de longitude, et par conséquent à plus de deux cents lieues à l'ouest des côtes de Guatimala, le galion trouve les vents alizés (est et est-nord-est), qui l'accompagnent jusqu'aux îles Marianes.

Le commerce d'Acapulco avec les ports de Guayaquil et de Lima est très peu actif: ses objets princi-

paux sont du cuivre, de l'huile et un peu de vin du Chili, une très petite quantité de sucre et de quinquina du Pérou; enfin du cacao de Guayaquil, qui est destiné soit pour la consommation intérieure de la Nouvelle-Espagne, soit pour l'approvisionnement de la Havane et des îles Philippines, soit enfin, en temps de guerre, à être envoyé en Europe. Le chargement des vaisseaux qui retournent à Guayaquil et à Lima est presque nul, et se borne à quelques lainages des manufactures de Querétaro, à un peu de cochenille, et à des marchandises des Grandes-Indes, exportées en contrebande. C'est la longueur et l'extrême difficulté de la navigation d'Acapulco à Lima, qui met les plus grands obstacles aux échanges entre les habitans du Mexique et ceux du Pérou. On navigue aisément, dans l'espace de six ou huit jours, du Callao de Lima à Guayaquil; on met trois, quatre ou cinq semaines pour aller de Guayaquil à Acapulco: au contraire, pour parvenir de l'hémisphère boréal à l'hémisphère austral, des côtes du Mexique à celles de Quito et du Pérou, il faut lutter à-la-fois contre les courans et les vents. Il n'y a, de Guayaquil au Callao, que 210 lieues marines, et très souvent il faut deux fois autant de temps pour faire cette traversée dans la direction du nord au sud, que pour aller d'Acapulco à Manille par une route de plus de 2800 lieues marines: il arrive souvent que l'on emploie autant de semaines pour aller de Guayaquil au Callao, qu'il faut de jours pour revenir du Callao à Guayaquil.

On a trois choses à craindre dans la traversée des côtes du Pérou à celles de la Nouvelle-Espagne : les calmes plats, qui règnent surtout aux environs de la ligne ; les vents furieux connus sous le nom de *papagallos*, dont nous avons parlé à la fin du troisième chapitre ; et le danger d'atterrer à l'est d'Acapulco. Les calmes sont d'autant plus redoutables, que, pendant leur durée, les courans exercent toute leur influence. D'ailleurs, les bâtimens espagnols employés pour le commerce de la mer du Sud sont si mal construits, que déjà, par des vents faibles, ils sont le jouet de ces courans. Les parages où ces derniers se font sentir avec la plus grande force, sont les îles Galapagos, que M. Collnet a examinées le premier avec quelque exactitude. Il y a des exemples que des bâtimens construits à Guayaquil, obéissant très mal au gouvernail, ont croisé entre ces îles pendant deux mois, sans pouvoir s'en éloigner, et risquant à chaque instant, au milieu d'un calme plat, d'être portés par les courans * sur le rivage, qui est entouré d'écueils. Les pilotes péruviens cherchent à couper la ligne à sept ou huit degrés à l'est du groupe des îles Galapagos. Les Anglais et les Anglo-Américains ** que la pêche du cachalot appelle en ces parages, redoutent cet archipel bien moins que les Espagnols : ils y relâchent assez souvent tant pour recueillir des tortues, qui offrent

* *Vancouver*, chap. III, pag. 402.

** Voyez chap. x, tom. III, pag. 95.

aux marins une nourriture agréable et salutaire, que pour mettre à terre des matelots malades. Comme les bâtimens pêcheurs (*whalers*) sont d'une construction très fine, ils éprouvent moins de dérive par des vents faibles et mous.

Après avoir échappé aux calmes qui règnent sous l'équateur, entre le cap de Saint-François et l'archipel des Galapagos, les bâtimens péruviens trouvent, par les 13°30′ et 15° de latitude boréale, et les 103° et 106° de longitude occidentale, une autre région également redoutable par les calmes qui sont fréquens aux mois de février et de mars. L'année qui précéda celle où nous visitâmes ces parages, un calme plat de vingt-huit jours, joint au manque d'eau qui en fut la suite, avait forcé l'équipage d'un navire nouvellement construit à Guayaquil, d'abandonner un riche chargement de cacao, et de se sauver dans la chaloupe, pour chercher la terre, qui était éloignée de 80 lieues. Des accidens semblables ne sont pas rares dans la mer du Sud, où les pilotes ont l'habitude blâmable d'embarquer un très petit nombre de barriques d'eau, pour gagner de l'espace pour les marchandises. Les calmes qui règnent dans le parallèle de 14° nord, et que l'on ne saurait comparer qu'à ceux du golfe de Guinée, sont d'autant plus à craindre qu'on les éprouve à la fin de la traversée.

Dans la navigation du Callao et de Guayaquil à Acapulco, on cherche à atterrer à l'ouest du port, à cause des vents et des courans, dont la direction est

très régulière près des côtes. On cherche généralement à mettre le cap sur les farallons de Siguantanejo, situés à plus de 40 lieues de distance, à l'ouest-nord-ouest d'Acapulco, un peu à l'occident du Morro de Petatlan. Ces farallons étant très blancs; on les voit en mer dans un éloignement de quatre lieues. Après les avoir relevés, on range la côte, en gouvernant au sud-est, vers la pointe de Satlan et les belles plages de Sitiala et de Coyuca, qui sont couvertes de palmiers. On n'a connaissance du port d'Acapulco que par les mamelons (*tetas*) de Coyuca et par le grand Cerro de la Brea ou Siclata. Cette montagne *, visible au large, à trente-huit milles de distance du port, est située à l'ouest de l'Alto del Peregrino, et sert de signal aux navigateurs, comme le pic d'Orizaba, la Campaña de Truxillo et la Silla de Payta. Depuis les côtes de la Californie et de Cinaloa jusqu'à Acapulco, et le plus souvent même jusqu'à Tehuantepec, le courant porte, du mois de décembre au mois d'avril, dans la saison que l'on est convenu d'appeler *été*, du nord-ouest au sud-est; en hiver, depuis le mois de mai jusqu'au mois de décembre, le courant porte au nord-ouest, le plus souvent ouest-nord-ouest. C'est à cause de ce mouvement des eaux de l'Océan, qui ne se fait sentir qu'à quarante lieues de distance des côtes, qu'en été une traversée d'Acapulco à San Blas

* Voyez ma carte de route d'Acapulco à Mexico (*Atlas du Mexique*, pl. v).

dure vingt à trente jours, tandis qu'au retour, en hiver, elle ne dure que cinq à six jours.

Sur les côtes occidentales du nouveau continent, entre les 16° et les 27° de latitude boréale, un navigateur dépourvu de moyens de trouver sa longitude, peut être assez sûr que, si l'observation de latitude le place plus au nord que le *loch*, son bâtiment a été entraîné par les courans vers l'ouest; au contraire, sa longitude sera plus orientale que celle qui résulte de l'*estime*, si la latitude observée est moindre que la latitude *estimée*. Mais, au sud du parallèle de 16° nord, et dans tout l'hémisphère austral, ces règles deviennent très incertaines, comme je m'en suis convaincu, en comparant soigneusement, dans la partie orientale du Grand Océan, jour par jour, le *point d'estime* avec la longitude chronométrique et les distances prises entre la lune et le soleil. D'énormes erreurs en longitude, causées par la force des courans, rendent les navigations, dans ces parages, aussi longues que dispendieuses: les erreurs s'accumulent dans des traversées de 2000 lieues, et nulle part l'usage des garde-temps et l'emploi de la méthode des distances lunaires ne deviennent plus indispensables que dans un bassin de mer d'une étendue si vaste: aussi, depuis quelques années, les pilotes les moins instruits commencent-ils à sentir l'utilité extrême des observations astronomiques. J'ai connu à Lima des négocians espagnols qui avaient acheté des garde-temps 6 ou 8000 fr., dans le dessein de les embarquer sur des bâtimens

nouvellement construits. J'ai même appris avec satisfaction que plusieurs bâtimens anglais et anglo-américains, qui doublent le cap de Horn pour faire la pêche de la baleine et pour visiter la côte du nord-ouest de l'Amérique, sont pourvus de chronomètres.

Souvent la traversée d'Acapulco à Lima est plus pénible et plus longue qu'une navigation de Lima en Europe: on l'exécute, en *hiver*, en remontant jusqu'aux 28° ou 30° de latitude australe, avant de s'approcher des côtes du Chili; quelquefois on est forcé de gouverner au sud-sud-ouest, au-delà de l'île de Juan Fernandez. Cette navigation *por altura*, dont le premier exemple a été donné, en 1540, par Diego de Ocampo, sous le vice-roi du Mexique, Antonio de Mendoza, dure communément trois à quatre mois; mais il y a peu d'années que le navire *le Neptune*, appartenant au commerce de Guayaquil, a mis sept mois pour aller des côtes du Mexique au port du Callao.

En été, depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai, on remonte de la pointe *Pariña** (lat. 4°35′ sud; longitude 83°45′) à Lima, à la faveur du terral. Cette dernière route est désignée par le nom de *navigacion por el meridiano*, parce qu'au lieu de s'éloigner de trois ou quatre cents lieues à l'ouest des côtes, on tâche de changer très peu de longitude. Au Pérou, entre Paita et le Callao; au Mexique, entre

* Voyez mon *Recueil d'Observations astronomiques*, *rédigé par M. Oltmanns*, vol. II, pag. 430.

Sonzonate et Acapulco, et en général sur la plupart des côtes sous la zone torride, le vent de terre est très frais pendant la nuit ; il varie du sud-est au sud-est ¼ à l'est : au contraire, entre le cap Blanc et Guayaquil, le vent souffle, de nuit, de la mer vers la terre. Les pilotes savent profiter de cette circonstance dès qu'ils ont atterré sur la Punta Pariña : ils rendent de jour, pendant dix-huit heures, des bordées au large vers le sud-sud-ouest ; de nuit, lorsque le vent de terre fraîchit, ils mettent le cap sur la côte pendant six autres heures, en louvoyant avec un bon corps de voiles, à cause des courans. Dans cette *navigation par le méridien*, on ne doit pas s'éloigner de plus de 60 à 70 lieues de terre. Un pilote portugais a prouvé récemment que la méthode des bordées peut s'exécuter même pendant l'hiver *, si toutefois le navire obéit bien au gouvernail. Cette méthode a, en outre, le grand avantage de raccourcir le chemin : en la suivant, on évite les tempêtes qui règnent aux mois d'août, de septembre et d'octobre, entre les 28° et 33° de latitude sud. J'ai cru devoir consigner ici ces notions détaillées sur la navigation dans la partie orientale du Grand-Océan, non-seulement parce qu'elles intéressent le commerce du Nouveau Continent, mais surtout parce qu'elles prouvent un principe qui devrait influer puissamment sur tous les calculs de la politique ; savoir, que la nature a mis

* *Moraleda Derotero de la mar del Sur.* (Manuscrit très précieux).

d'énormes obstacles aux communications maritimes entre les peuples du Pérou et ceux du Mexique. En effet, ces deux colonies, qui, d'après leur position, sont assez rapprochées, se regardent presque comme aussi étrangères entre elles qu'aux habitans des Etats-Unis et à ceux de l'Europe.

La branche de commerce la plus ancienne et la plus importante d'Acapulco est l'échange des marchandises des Grandes Indes et de la Chine contre les métaux précieux du Mexique. Ce commerce, limité à un seul galion, est d'une simplicité extrême; et, quoique j'aie été sur les lieux où se fait la *foire* la plus renommée du monde, j'aurai peu à ajouter aux notions qui en ont été données jusqu'à ce jour.*

Le galion, qui a généralement douze ou quinze cents tonneaux, et qui est commandé par un officier de la marine royale, met à la voile à Manille, à la mi-juillet ou au commencement d'août, lorsque la mousson du sud-ouest est déjà parfaitement établie. Son chargement consiste en mousselines, toiles peintes, chemises de cotonnades grossières, soies écrues, bas de soie de Chine, ouvrages d'orfévrerie faits à Canton ou à Manille, par des Chinois; épiceries et aromates. Le voyage se fait, ou par le détroit de Saint-Bernardin, ou par le cap Bojador, qui est la pointe la plus septentrionale de l'île de Luçon : il durait jadis cinq

* *Anson's Voyage*, B. II, chap. X, pag. 63-73. *Le Gentil*, II, pag. 216. *Raynal*, II, pag. 90. *De Guignes*, III, pag. 407. *Renouard de Ste.-Croix*, II, pag. 357.

à six mois ; mais, depuis que l'art de la navigation a été perfectionné, le trajet de Manille à Acapulco n'est que de trois ou quatre mois. Des vents du nord-ouest et du sud-ouest règnent dans le Grand Océan, comme généralement dans toutes les mers, au-delà des limites naturelles des vents alizés, au nord et au sud du parallèle des 28° et 30°. Opposés dans leur direction aux vents alizés, ils peuvent être regardés comme des *contre-courans* atmosphériques. C'est à la faveur des vents du sud-ouest que, pendant mon séjour au Pérou, des bâtimens anglais, à la vérité excellens voiliers, sont venus du cap de Bonne-Espérance à Valparaiso, au Chili, en quatre-vingt-dix jours, quoiqu'ils eussent eu à parcourir, de l'ouest à l'est, près de deux tiers de la circonférence du globe. Dans l'hémisphère boréal, le vent nord-ouest facilite la traversée des côtes du Canada en Europe, de même que celle de l'Asie orientale aux côtes occidentales du Mexique.

Jadis le galion s'élevait jusqu'au-delà des 35° de latitude nord pour atterrer dans la Nouvelle-Californie, sur les hautes montagnes de Santa Lucia, qui s'élèvent à l'est du canal de Santa-Barbara. Depuis une vingtaine d'années, l'atterrage se fait beaucoup plus au sud ; car, après avoir eu connaissance de l'île de la Guadalupe (lat. 28°53′) les pilotes gouvernent au sud-est, en évitant les dangers de l'écueil appelé *Abreojos*, et les deux *farallons de los Alisos*. C'est une circonstance fâcheuse que, dans cette longue traversée, le galion ne trouve pas, depuis Manille

jusqu'à l'île de la Guadalupe et aux côtes de Californie, un seul point de relâche. Il eût été à desirer qu'au nord des îles Sandwich, on eût découvert quelque autre archipel qui, situé entre l'ancien et le nouveau continent, pût offrir des raffraîchissemens et un bon mouillage.

La valeur des marchandises du galion ne devrait être, d'après la loi, que d'un demi-million de piastres; mais elle s'élève généralement à un million et demi ou à deux millions de piastres. Après les négocians de Manille, ce sont les corporations ecclésiastiques qui prennent la plus grande part à ce commerce lucratif: ces corporations y emploient près du tiers de leurs capitaux, et cet emploi de l'argent est désigné par la phrase impropre *dar á corresponder*. Dès que la nouvelle arrive à Mexico que le galion a été vu sur les côtes, les routes de Chilpansingo et d'Acapulco se couvrent de voyageurs: les négocians s'empressent à être les premiers à traiter avec les subrécargues qui arrivent de Manille. Généralement, quelques maisons puissantes de Mexico se réunissent pour acheter l'ensemble des marchandises, et il est arrivé que la cargaison a été vendue avant que la nouvelle de l'arrivée du galion fût connue à Vera-Cruz. Cet achat se fait presque sans ouvrir les balles; et, quoiqu'à Acapulco, on accuse les marchands de Manille de ce qu'on appelle *trampas de la China* ou *fraude chinoise*, il faut convenir que ce commerce entre deux pays éloignés l'un de l'autre de trois mille lieues, se fait avec assez de

bonne-foi, peut-être même avec plus de loyauté que le commerce entre quelques nations de l'Europe civilisée, qui n'ont jamais eu aucun rapport avec les négocians chinois.

Tandis que les marchandises des Grandes Indes sont transportées d'Acapulco à la capitale du Mexique, pour être distribuées dans tout le royaume de la Nouvelle-Espagne, on fait descendre, de l'intérieur vers la côte, les barres d'argent et les piastres qui doivent former la cargaison de retour. Le galion part généralement au mois de février ou de mars: il va alors presque sur son lest, car son chargement ne consiste, pour le voyage d'Acapulco à Manille, qu'en argent (*plata*), en une très petite quantité de cochenille d'Oaxaca, en cacao de Guayaquil et de Caracas, en vin, huile et lainages d'Espagne. La quantité de métaux précieux exportés aux îles Philippines, y compris ce qui n'est pas enregistré, s'élève, année moyenne, à un million, souvent à 1,300,000 piastres. Le nombre des passagers est généralement très considérable, et augmenté de temps en temps par des colonies de moines que l'Espagne et le Mexique font passer aux Philippines. Le galion de l'année 1804 en conduisit soixante-quinze, ce qui fait dire aux Mexicains que la *Nao de China*, à son retour, charge *plata y frayles*.

La navigation d'Acapulco à Manille s'exécute à la faveur des vents alizés : c'est la plus longue que l'on puisse faire dans la région équinoxiale des mers; elle est presque triple du trajet des côtes d'Afrique aux îles

Antilles. Le galion, comme il a été observé plus haut, fait d'abord route au sud, en profitant des vents de nord-ouest qui règnent sur les côtes septentrionales du Mexique. Parvenu au parallèle de Manille, il court à toutes voiles à l'ouest, trouvant constamment une mer tranquille et un joli frais de la partie qui est entre l'est et l'est-nord-est *. Rien n'interrompt la sérénité du ciel dans ces régions, si ce n'est quelquefois un petit grain qui se fait sentir lorsqu'il arrive au zénith. Aussi le pilote Don Francisco Maurelli a-t-il eu l'audace de traverser tout le Grand Océan, sur une longueur de près de trois mille lieues marines, dans une chaloupe pontée (*lancha de navio*): cette chaloupe, appelée la Sonora, fut expédiée de San Blas, pour porter à Manille la nouvelle de la dernière rupture entre l'Espagne et l'Angleterre: on l'a conservée au port de Cavite, comme on aurait dû conserver à Timor le bateau dans lequel le malheureux capitaine Bligh fit sa mémorable navigation des îles de la Société aux îles Moluques.

Autant la traversée de Manille aux côtes du Mexique est longue et pénible, autant celle d'Acapulco aux îles Philippines est courte et agréable: cette dernière ne dure généralement que cinquante à soixante jours. Il arrive de temps en temps, depuis quelques

* Plus au nord, surtout entre les 20° et le tropique du Cancer, les vents alizés sont moins constans dans le Grand Océan que dans l'Océan Atlantique.

années, que le galion touche aux îles Sandwich, pour y prendre des provisions et pour y faire de l'eau, si les prêtres du pays n'ont pas *taboué* l'aiguade. Comme la traversée n'est pas longue, et que les chefs de ces îles n'ont pas toujours des dispositions amicales envers les blancs, cette relâche, rarement nécessaire, est souvent dangereuse. A mesure que le galion avance vers l'ouest, les brises deviennent plus fraîches, mais aussi plus inconstantes : on commence à sentir de fortes rafales. Le galion touche à l'île de Guahan ou Guam, où réside, dans la ville d'Agana*, le gouverneur des îles Marianes. On a observé avec raison que cette île est le seul point qui, dans la vaste étendue de la mer du Sud, parsemée d'îles innombrables, présente une ville bâtie à l'européenne, une église et un ouvrage de fortification. D'ailleurs, ce pays délicieux, que la nature a enrichi des productions les plus variées, est une de ces nombreuses possessions dont la cour d'Espagne n'a jamais su tirer aucun parti. Le fanatisme des moines et l'avarice sordide des gouverneurs ont conspiré jadis pour dépeupler cet archipel. Le commandant du fort d'Agana est un des employés du roi d'Espagne qui peut le plus impunément exercer un pouvoir arbitraire : il n'a de rapports avec l'Europe et les îles Philippines qu'une seule fois par an ; si la *nao* est interceptée, ou si elle se perd dans une tempête, il reste plusieurs années dans un isole-

* *Surville, Nouveau Voyage à la mer du Sud*, pag. 176.

ment parfait. Quoiqu'il y ait, en ligne droite par l'est, 4000 lieues de Madrid à Agana, on assure qu'un gouverneur de Guahan, voyant arriver le galion deux années de suite, témoigna le desir de *résider dans une île moins rapprochée de l'Espagne*, pour être moins exposé à la surveillance des ministres.

Le galion porte à la colonie des îles Marianes (*islas de los Ladrones*), outre le *situado*, c'est-à-dire l'argent destiné à payer la solde des troupes et les appointemens des *officiers royaux*, des lainages, des toiles et des chapeaux, pour l'habillement du petit nombre de blancs qui habitent cet archipel. Le gouverneur fournit au galion des provisions fraîches, surtout du porc et de la viande de bœuf. Les bêtes à cornes se sont singulièrement multipliées dans ces îles, où existe une belle race de bœufs qui tous sont blancs avec des oreilles noires. Le commodore Byron * prétend avoir vu, à l'île de Saypan, située au nord de Tinian, et ayant des montagnes peu élevées, des *huanacos* semblables à ceux du Pérou : cette observation mériterait d'être vérifiée par des naturalistes. Les Espagnols n'ayant introduit au Mexique ou au royaume de la Nouvelle-Grenade ni *llamas*, ni *huanacos*, ni *alpacas*, il paraît probable qu'ils en ont transporté dans un groupe d'îles voisin de l'Asie. **

Outre le galion d'Acapulco, on expédie aussi, de temps en temps, un vaisseau de Manille à Lima. Cette

* *Hawkesworth's Compilation*, vol. 1, pag. 121.

** *Voyage de Marchand*, tom. 1, pag. 436.

navigation, une des plus longues et des plus difficiles, se fait ordinairement par la même route du nord que la traversée des îles Philippines aux côtes de Californie. Le galion destiné pour Lima, après avoir reconnu la côte du Mexique, fait route au sud jusqu'aux 28° et 30° de latitude australe, où règne le vent sud-ouest. Lorsque le Pérou, affranchi du joug que lui impose le monopole de la compagnie des Philippines, pourra faire librement commerce avec les Grandes Indes, on préférera peut-être, pour le retour de Canton à Lima, une route qui va au sud de la Nouvelle-Hollande, par des mers dans lesquelles on est sûr de trouver des vents favorables.

Peu d'années avant mon séjour à Lima, Don Josef Arosbide a conduit le galion *el Filippino*, en quatre-vingt-dix jours, *par une route directe de l'ouest à l'est*, de Manille au Callao. Favorisé par les petits vents variables qui soufflent, surtout de nuit, dans le voisinage des îles de la mer du Sud, il a remonté, entre les parallèles des 6° et 10° sud, contre le *courant de rotation*. La crainte de tomber entre les mains des corsaires anglais lui fit choisir une route si extraordinaire, et opposée à la direction des vents alizés. Oubliant que le hasard avait eu beaucoup de part au succès d'un voyage pendant lequel des calmes avaient été interrompus par des grains du sud et du sud-sud-ouest *, M. Arosbide voulut tenter une seconde fois

* Un savant navigateur, M. de Fleurieu, a déjà observé, avec



la route de l'ouest à l'est : après avoir lutté long-temps contre les vents alizés, il fut obligé de s'élever à de hautes latitudes, et de suivre l'ancienne méthode de navigation ; le manque de vivres le fit relâcher au port de San Blas, où il mourut excédé de fatigues et de chagrins.

On a demandé comment, depuis le seizième siècle, des vaisseaux espagnols ont pu traverser le Grand Océan, des côtes occidentales du nouveau continent aux îles Philippines, sans découvrir les îlots dont est parsemé ce vaste bassin de mer? Ce problème est facile à résoudre, si l'on considère que peu de navigations se sont faites de Lima à Manille, et que les archipels dont nous devons la connaissance aux travaux de Wallis, de Bougainville et de Cook, sont presque tous contenus entre l'équateur et le tropique du Capricorne. Depuis près de trois cents ans, les pilotes du galion d'Acapulco ont eu la prudence de courir constamment le même parallèle, pour venir des côtes du Mexique aux îles Philippines : il leur paraissait d'autant plus indispensable de suivre cette route, qu'ils se figuraient rencontrer des bas-fonds et des écueils dès qu'ils déviaient vers le nord ou vers le sud. A une époque où l'usage des distances lunaires

raison, qu'il n'est pas rare de voir régner, dans la région équinoxiale du Grand Océan, surtout par les 15° et 18° de latitude australe, et les 114° et 118° de longitude occidentale, pendant plusieurs jours, des vents sud-sud-ouest, et même nord-ouest. (*Voyage de Marchand*, tom. II, pag. 269).

et celui des garde-temps étaient inconnus aux navigateurs, on tâchait de corriger la longitude déduite de l'estime par l'observation de la déclinaison magnétique. On avait remarqué très anciennement que la variation était à peu près zéro au détroit de San Bernardino, et déjà en 1585, Juan Iayme avait navigué avec Francisco Gali, de Manille à Acapulco, pour éprouver un instrument de son invention, propre à trouver la déclinaison de l'aiguille aimantée *. Cette méthode de corriger l'estime pouvait avoir quelque intérêt à une époque où un pilote ne connaissait souvent pas sa longitude à 8° ou 10° près : des observations très précises ont prouvé de nos jours que le changement de déclinaison magnétique est extrêmement lent dans ces parages, même en approchant du détroit de San Bernardino.

D'ailleurs, on ne doit pas être surpris que des galions portant des cargaisons de six à sept millions de francs, n'aient pas été tentés d'abandonner la route qui leur était prescrite. De véritables expéditions de découvertes ne peuvent être faites qu'aux frais d'un gouvernement; et l'on ne saurait nier que, sous les règnes de Charles-Quint, de Philippe II et de Philippe III, les vice-rois du Mexique et du Pérou

* *Viage al estrecho de Fuca*, pag. 46. *Voyage de Lapérouse*, tom. II, pag. 306. J'ai trouvé, au mois de décembre 1803, la variation magnétique à Mexico (lat. 19°25'45" nord, long. occ. 101°25'), de 8°8' à l'est; et dans la mer du Sud, par les 13°50' de latitude nord et les 106°26' de longitude, de 6°54'.

n'aient encouragé un grand nombre d'entreprises propres à illustrer le nom espagnol. *Cabrillo* visita, en 1542, les côtes de la Nouvelle-Californie ou de la Nouvelle-Albion, jusqu'aux 37° de latitude. *Gali*, en s'égarant au nord, dans son retour de la Chine aux côtes du Mexique, découvrit, en 1582, les montagnes de la Nouvelle-Cornouaille, couvertes de glaces éternelles, et situées par les 57° 30' nord. L'expédition de *Sébastien Viscayno* reconnut les côtes entre le cap Saint-Sébastien et le cap Mendocino. Déjà en 1542, *Gaetano* avait trouvé quelques îles éparses rapprochées du groupe des îles Sandwich : on ne peut révoquer en doute que même ce dernier groupe n'ait été connu aux Espagnols plus d'un siècle avant les voyages de Cook; car l'île de la Mesa, indiquée sur une ancienne carte du gâlion d'Acapulco, est identique avec l'île Owhyhée, sur laquelle s'élève la haute montagne de *la Table* ou *Mowna-Roa* *. *Mendaña*, accompagné de *Quiros* **, découvrit, en 1595, le groupe d'îles connu sous le nom des Marquesas de Mendoça ou d'îles de Mendaña, qui com-

* *Voyage de Marchand*, tom. 1, pag. 416.

** Alvaro Mendaña de Neyra et Pedro Fernandez de Quiros. Voyez *Succesos de las islas Filippinas* (Mexico, 1699), chap. VI. *Hechos de Don Garcia Hurtado de Mendoza, marquès de Canete, virey del Perú, los escribió el doctor Don Christobal Suarez de Figueroa*, pag. 238. Après la mort de Mendaña, son épouse, Doña Isabella Baretos, célèbre par la force de son esprit et par un courage extraordinaire, prit le commandement de l'expédition, qui fut terminée en 1596.

prend San Pedro ou O-Nateya, Santa Christina ou Wahitaho, la Dominica ou O-Hivahoa, et la Madalena. Nous devons à ces mêmes navigateurs intrépides la connaissance des îles Santa-Cruz de Mendaña, que Carteret a nommées îles de la reine Charlotte; l'archipel del Espiritu-Santo de Quiros *, qui sont les Nouvelles-Cyclades de Bougainville et les Nouvelles-Hébrides de Cook; l'archipel des îles de Salomon de Mendaña, que Surville ** a appelées les Arsacides; les îles Dezena (Maitea), Pelegrino (Scylly-Island de Wallis), et probablement aussi O-Taïti (la Sagittaria de Quiros), qui toutes trois font partie du groupe des îles de la Société. Est-il juste de dire que les Espagnols ont traversé le Grand Océan sans reconnaître aucune terre, lorsqu'on se rappelle la masse des découvertes que nous venons de citer ***, et qui ont été faites à une époque où l'art de la navigation et l'astronomie nautique étaient bien loin du degré de perfection auquel ils se sont élevés de nos jours? Les

* *Fleurieu*, *Découverte des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, pag. 85.

** La Nouvelle-Georgie de Shortland. (*Voyage de Marchand*, tom. VI, pag. 63).

*** J'aurais pu ajouter au tableau des découvertes des Espagnols dans la mer du Sud, celle de Garcia Jofre de Loaisa (*Viage al estrecho de Magellanes*, pag. 206), de Grixalva, Gallego, Juan Fernandez, Luis Vaez de Torrès et de Sayavedra Cedron, qni reconnurent les premiers la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée. Voyez la belle carte de la partie mérionale de la mer du Sud, dressée d'après les savantes recherches de M. Dalrymple.

noms de Viscayno, de Mendaña, de Quiros et de Sarmiento, méritent sans doute d'être placés à côté des noms des plus illustres navigateurs du dix-huitième siècle.

Nous avons déjà observé plus haut que l'archipel des îles Sandwich offre un point de relâche aux bâtimens qui vont d'Acapulco, ou de la côte nord-ouest de l'Amérique, aux Philippines et en Chine; de même que les îles du marquis de Mendoza ou celles de la Société fournissent un excellent mouillage et une grande abondance de vivres aux bâtimens qui ont passé le cap de Horn pour chercher des fourrures à Noutka et dans la baie de Norfolk. Malgré ces avantages, les habitans du Mexique, intéressés dans le commerce avec l'Asie, desireraient que les îles Sandwich ne se trouvassent pas sur la route d'Acapulco à Manille : ils craignent que quelque puissance européenne n'y fasse des établissemens, ou que les insulaires, naturellement actifs et entreprenans, ne commencent à exercer la piraterie dans ces mers. Il est vrai que le *traité de Karakakooa*, dans lequel Tamaahmaah, roi d'Owhyhée, a fait, en 1794, une cession *libre* et *volontaire* de son empire au roi de la Grande-Bretagne, n'a pas eu des effets plus durables que tant d'autres traités conclus entre les peuples civilisés de l'Europe. Les chefs, constamment en guerre entre eux, donnent la préférence à la nation qui leur cède le plus d'armes à feu et de munitions. Ces armes, peu de temps après, sont dirigées contre ceux

même qui ont eu l'imprudence de les fournir. Beaucoup d'Européens, la plupart mauvais sujets et déserteurs des bâtimens anglais ou anglo-américains, se sont établis parmi les insulaires.

C'est par leur secours qu'une puissance entreprenante de l'Europe parviendra assez facilement à se rendre maîtresse des îles Sandwich, et à y former une colonie. Ces insulaires sont excellens marins : déjà plusieurs d'entre eux, embarqués sur des bâtimens européens, ont été aux Etats-Unis, à la côte nord-ouest de l'Amérique et en Chine; ils ont tenté de construire des goëlettes, et même des vaisseaux armés, avec lesquels ils projètent de faire des expéditions lointaines. Les courans du nord-ouest leur portent de grands troncs de pins de la côte septentrionale du continent de l'Amérique. Toutes ces circonstances faciliteront singulièrement l'établissement d'une colonie dans cet archipel. Les natifs des îles Sandwich, plus que tous les autres insulaires du Grand-Océan, ont profité de leurs communications avec les Européens. La sphère de leurs idées s'est étendue; on leur a fait naître des besoins qu'ils ne connaissaient pas; et, depuis vingt ans, ils ont fait des progrès sensibles vers cet état social que l'on désigne assez improprement par le mot de civilisation *. Ces progrès, qui seraient très lents si les in-

* C'est par les effets de cette prétendue civilisation, que les habitans d'O-Taïti, accoutumés aux outils et aux étoffes de fabrique européenne, oublient peu à peu de faire des outils en pierre et en os, et qu'ils négligent la culture du mûrier à papier. Voyez les réflexions

sulaires étaient abandonnés à eux-mêmes, deviendront très rapides sous la domination européenne, et peut-être ces peuples se feront-ils craindre un jour dans le Grand-Océan, comme les corsaires des îles Bermudes, ceux des îles Bahames et les Barbaresques sont craints dans l'Océan Atlantique et dans la Méditerranée. Une escadre stationnée dans la baie de Karakakooa, et dirigeant sa croisière vers le sud et vers l'est, se rendrait redoutable aux bâtimens qui font route pour les îles Philippines ou pour la Chine, soit d'Acapulco et de San Blas, soit de la côte nord-ouest de l'Amérique.

Le cabotage sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Espagne est moins considérable que celui qui a lieu entre Campêche, l'embouchure du Rio Huasacualco appelé nouvellement le port *Bourbon*, Vera-Cruz et Tampico. En suivant les côtes du sud-est au nord-ouest, on trouve les ports suivans : Tchuantepec, los Angeles, Acapulco, Siguantanejo, Zacatula, Colima *, Guatlan, Navidad, Puerto Escondido, Xalisco, Chiametla, Mazatlan, Santa Maria Aorné, Santa Cruz de Mayo, Guaimas, Puerto de la Paz (ou del Marques del Valle)**, Monterey, San Francisco, et Puerto de Bodega. Cette longue liste de ports, dont la majeure partie offre un excellent mouillage, justifie ce que nous avons dit plus

très sages de M. Vancouver, sur l'état de ces insulaires depuis leurs communications fréquentes avec les Européens. (*Voyage autour du Monde*, tom. I, pag. 179).

* *Cartas de Hernan Cortez*, pag. 348.

** Voyez chap. VIII, tom. II, pag. 259.

haut, sur le contraste que l'on remarque entre les côtes orientales et les côtes occidentales du Mexique. La force des courans, la constance des moussons et les tempêtes de l'hiver, rendent très difficile le cabotage. Des côtes de Guatimala à la mer de Cortez, les traversées sont si pénibles et si longues, que les corvettes commandées par Malaspina, deux bâtimens excellens voiliers, mirent, en 1791, cinquante-huit jours pour venir de Realexo à Acapulco : la même année, le navire de commerce *la Galga*, favorisé par les courans et les vents, eut connaissance des îles Açores soixante jours après avoir quitté le port de Lima : le premier trajet est de 300 lieues marines ; le second de 4500 lieues.

Les ports d'Acapulco, San Blas, Monterey et de San Francisco, offrent la position la plus heureuse pour la pêche du cachalot, et pour le commerce des fourrures de loutres, que l'on trouve partout entre les 28° et 60° de latitude boréale. Nous avons déjà traité de ces objets dans le dixième chapitre, en parlant des animaux marins des côtes du Grand Océan. Les Anglo-Américains, pour venir dans les parages habités par les saricovienues, sont obligés de faire tout le tour du Nouveau-Continent : dès 40° ou 43° de latitude nord, ils s'élèvent jusqu'aux 58° et 60° sud ; après avoir doublé le cap de Horn, ils remontent dans la mer du Sud jusqu'aux mêmes latitudes boréales dont ils sont partis. Pendant le court séjour que je fis aux Etats-Unis en 1804, il y avait, sur les côtes nord-

ouest, quinze à vingt bâtimens américains *, la plupart appartenant à des armateurs de Nantucket et de Boston : ces bâtimens, après avoir échangé leurs fourrures à Canton et à Macao, contre du thé, de la soie écrue et du nankin, font le tour du globe en revenant par le cap de Bonne-Espérance. Les Espagnols-Mexicains, dont les possessions s'étendent jusqu'aux 38° nord, peuvent se rendre dans l'espace de vingt jours sur ces mêmes côtes, sur lesquelles les Anglo-Américains et les nations de l'Europe ne peuvent atterrer qu'après une navigation de six ou sept mois. Le littoral de la Nouvelle-Californie, surtout les environs de Monterey, présentent cette superbe *oreille de mer* dont la nacre est du plus bel orient, et à laquelle les insulaires de l'île de Quadra et ceux de la Nouvelle-Cornouaille attachent autant de prix qu'à l'*Haliothis iris* et à l'*Haliothis australis* de la Nouvelle-Zélande**. D'un autre côté, le commerce du Chili fournit le cuivre de Coquimbo, recherché par les sauvages de la côte nord-ouest. Après les colons de l'Amérique russe, aucune autre nation n'est placée plus avantageusement pour la traite des fourrures de loutres, que les Espagnols-Mexicains.

Cette fourrure, qui varie de couleur et de finesse avec l'âge, la saison et le sexe, est d'un noir de jais :

* L'année 1792 on n'y en comptait que sept. *Vancouver*, III, pag. 519.

** *Viage al estrecho de Fuca*, P. CXLVIII, pag. 121, et 161. *Voyage de Lapérouse*, tom. II, pag. 276-282; tom. IV, 276.

elle est si estimée en Chine, qu'avant 1780, une peau de loutre était payée à raison de quarante, de soixante et même de cent à cent vingt piastres. Jusqu'en 1787, le prix se conserva jusqu'à soixante-dix piastres, pour les peaux de première qualité : mais depuis cette époque, les importations ont excédé de beaucoup les besoins du commerce, et la valeur de cette fourrure a tellement baissé, qu'en 1790, la plus belle peau de Noutka se vendait à Canton à raison de quinze piastres. Dans ces derniers temps, le gouvernement chinois a quelquefois prohibé l'importation des fourrures par les ports du sud : cette prohibition n'a cependant été que momentanée. On voit, par la liste des importations faites à Canton depuis 1804 jusqu'en 1806, qu'on a importé, dans l'espace de trois ans, 34,144 pièces * de peaux de loutres, dont près de cinq sixièmes sont venus sur des bâtimens anglo-américains. Pendant cette période, le prix moyen d'une peau a été de 18 à 25 piastres **. On voit par ces ren-

* Importation en	1804.	11,176 pièces.
	1805.	22,180
	1806.	788
		34,144

D'après les tableaux du commerce de la Russie, publiés par M. le comte de Romanzow, la Chine a reçu, par Kiachta, en toutes sortes de fourrures d'animaux marins et terrestres, année moyenne, de 1802 à 1805, pour la valeur de 1,450,000 roubles.

** Comparez *Coxe*, *Russian Discoveries*, pag. 13, et *Dixon's Voyage round the World*, pag. 316, avec *Renouard de Sainte-Croix*, *Voyage commercial*, vol. III, pag. 152.

seignemens, que le bénéfice du commerce de pelleterie a énormément diminué depuis le séjour du lieutenant King et du capitaine Hanna en Chine; on reconnaît aussi combien sont exagérés les calculs de quelques écrivains d'économie politique, qui ont pensé que quarante-quatre millions de livres de thé que consomment les Européens, pourraient se payer en grande partie avec les fourrures de la côte nord-ouest de l'Amérique. Il paraît que les marchés de Canton et de Macao sont abondamment fournis avec trente ou trente-cinq mille peaux de loutre par an, et la valeur totale de cette importation ne s'éleverait pas à six cent mille piastres. Le prix des fourrures en Chine baissera sans doute encore davantage, si les Américains des Etats-Unis profitent des lumières qu'ils ont acquises par l'expédition du capitaine Lewis, et s'ils ouvrent un commerce direct entre la baie de Hudson, le Canada et l'embouchure de la rivière Colombia.

Lorsque, par la relation du troisième voyage de Cook, l'Europe apprit à connaître les avantages qu'offre le commerce des peaux de loutres marines, les Espagnols firent aussi quelques faibles tentatives pour prendre part à ce commerce. Un commissaire fut envoyé à Monterey en 1786, pour rassembler toutes les peaux de loutres des *presidios* et des missions de la Nouvelle-Californie : on croyait alors pouvoir réunir jusqu'à vingt mille peaux. Le gouvernement se réserva d'abord exclusivement le commerce des fourrures ; mais voyant que cette mesure était trop odieuse, il donna

à quelques négocians du Mexique la permission d'envoyer des cargaisons de peaux aux Philippines. Le profit des armateurs a été presque nul, parce que le gouvernement espagnol a chargé d'impôts exorbitans cette branche naissante de l'industrie nationale; parce que les fourrures ont passé par les mains des négocians de Manille, et parce qu'on ne s'est livré à ces spéculations que lorsque le prix des fourrures avait déjà baissé considérablement. De quel immense profit ce commerce n'aurait-il pas été pour les Mexicains, si, lors des expéditions de Perez, de Heceta et de Quadra *, en 1774, en 1775 et en 1779, la cour de Madrid avait établi des factoreries à la rade de Noutka (*Puerto de San Lorenzo*), au port de Bucareli, ou à l'île Hinchinbrook, dans ces régions septentrionales où les loutres ont le pelage plus fin, plus lustré et plus touffu qu'au sud du parallèle de 48° ? A cette époque, les chasseurs du Kamtschatka étaient encore seuls maîtres du commerce de la pelleterie sur la côte nord-ouest du Nouveau-Continent. **

* Voyez chap. VIII, tom. II, pag. 301.

** Lorsque les Russes eurent conquis la Sibérie, le Kamtschatka fut long-temps le terme de leurs expéditions pour se procurer des fourrures. Du Kamtschatka ils passèrent aux îles Aléontiennes. On construisit, à Ochotsk, un grand nombre de petits bâtimens, qui, armés de gens dépravés, exercèrent long-temps des cruautés sur la population aléontienne. Bientôt il se forma à Irkoutsk, sous la direction de Schelekhoff., une compagnie de marchands qui agissait d'une manière plus humaine et plus régulière. L'empereur Paul se déclara le protecteur de cette compagnie des côtes nord-ouest. Il fut défendu

En présentant les tableaux du commerce d'Acapulco et de Vera-Cruz, j'ai dû m'astreindre aux objets

à quiconque n'était pas de la compagnie de faire le commerce aux îles Aléontiennes. L'empereur Alexandre étendit le privilège de la compagnie, qui réside à Pétersbourg, du détroit de Behring aux 54° de latitude nord. Les actions sont de 500 roubles; les directeurs sont nommés par le gouvernemeut. La capitale ou principale factorerie fut d'abord placée dans l'île de Kodiak, mais les loutres de mer devenant toujours plus rares dans les îles Aléontiennes, il fallut faire des expéditions plus au sud-est, et chasser ces animaux dans l'Archipel du roi George. Les indigènes se voyant privés du commerce avec les habitans des États-Unis, qui leur portaient des objets de plus de valeur en échange, tombèrent sur les Russes et en massacrèrent plusieurs. Alors la compagnie envisageant les dangers et les grands avantages de ces communications avec King George's Sound, résolut de transplanter la capitale de Kodiak à Norfolk Sound. M. Baranoff, qui était alors gouverneur, exécuta ce projet avec prudence et humanité; ne voulant pas s'emparer des villages des indigènes, il leur laissa même la hauteur sur laquelle est construite aujourd'hui la nouvelle forteresse. Les indigènes profitèrent de l'absence de M. Baranoff pour massacrer les Russes: ils construisirent eux-mêmes un fortin dans lequel ils placèrent les canons pris sur les Russes, et d'autres canons achetés de quelques embarcations étrangères. Baranoff, aidé d'un vaisseau russe, récemment arrivé de Cronstadt, reprit la position. La forteresse a 40 canons; elle renferme une belle maison de gouverneur, des magasins, des casernes. Les indigènes depuis ce temps se sont retirés, et ne sont restés ni en paix ni en guerre ouverte avec les Russes. La peau des indigènes est blanche à Sitka et dans tout l'Archipel du Prince de Galles. Le Nouvel Archangel, capitale de toutes les colonies russes sur les côtes de l'Amérique, est placé, lat. 57°3', et 224°22' long. est de Greenwich. Il faut espérer qu'un voyageur très instruit, M. de Schabelsky, embarqué sur le sloop l'Apollon, en octobre 1821, muni d'excellens instrumens de physique, répandra quelque jour sur ces régions si peu connues de l'Amérique russe.

d'exportation et d'importation qui ont été *enregistrés*, c'est-à-dire pour lesquels ont été payés les droits d'entrée et de sortie prescrits par les lois espagnoles : ces droits (*derechos reales*) se payent en Amérique, d'après les réglemens * de 1778 et 1782, dans lesquels on a fixé, d'une manière assez arbitraire, le prix de toutes les marchandises qui peuvent être introduites dans les colonies, depuis le cuir et les toiles peintes jusqu'aux appareils chimiques et aux instrumens d'astronomie. C'est en raison de cette valeur supposée que chaque article paie un impôt fixé à tant pour cent.

On distingue dans les colonies espagnoles les *droits royaux* et les *droits municipaux* : cette distinction a lieu dans tous les ports, depuis Coquimbo jusqu'à Monterey. Les *puertos mayores* payent les deux genres d'impositious à-la-fois; dans les *puertos minores* on n'exige que les droits municipaux seuls. D'ailleurs le système des douanes n'est rien moins qu'uniforme dans les différentes parties de l'Amérique. L'*aleavala* qui se paie à l'entrée et non à la sortie des marchandises, est ; à Carthagène des Indes, de 2 pour cent, à Guayaquil de 3, à Vera-Cruz et à Caracas de 4, à Lima de 6 pour cent. L'*almoxarifazgo* d'entrée est généralement, pour les productions espagnoles, de 3 pour cent ; on en exige 7 pour les marchandises étrangères : l'*almoxarifazgo* de sortie est de 2 à 3 pour

* *Arancel general de los derechos reales de aduanas de los años* 1778 *y* 1782. *Calendario mercantil de España y Indias*, 1804. *Espiritu de los mejores diarios*, 1789, n. 170, p. 953; n. 172, p. 987; n. 173, p. 1013.

cent. Parmi les *droits municipaux*, on distingue le *derecho del consulado*, de ½ à 1 pour cent; *le derecho del fiel executor* et le *derecho del cabildo.* A l'entrée des marchandises dans les colonies espagnoles, la douane exige, des *effets libres* ou produits de l'agriculture et des manufactures espagnoles, 9 ½ pour cent; des *effets contribuables* ou produits du sol étranger, manufacturés en Espagne, 12 ½ pour cent; des *effets étrangers*, 7 pour cent : il faut observer que ces derniers effets, avant d'entrer dans les ports d'Amérique, ont déjà payé 22 pour cent; savoir, 7 à la sortie d'Espagne, et 15 à leur première entrée en Espagne. Je puis renvoyer le lecteur, pour le détail du système des douanes, à l'ouvrage instructif que M. de Pons a donné sur la statistique de la province de Caracas *. Occupant la place d'agent commercial, cet écrivain a été dans les circonstances les plus favorables pour étudier tout ce qui a rapport aux impositions, aux tarifs et aux douanes de l'Espagne.

Le mauvais état des côtes orientales, le manque de ports, la difficulté d'atterrer et la crainte des *avaries*, rendent le commerce frauduleux plus difficile au Mexique que sur les côtes de la Terre-Ferme. La contrebande se fait presque uniquement par les ports de Vera-Cruz et de Campêche : on emploie de petits bâtimens expédiés de ces derniers ports, pour aller chercher des marchandises à la Jamaïque, et pour entretenir ce que,

* *Voyage à la Terre-Ferme*, t. II, p. 357, 360 et 441; t. III, p. 11.

à Vera-Cruz, on désigne sous le nom de *voies télégraphiques*. En temps de guerre, on a vu souvent les frégates qui bloquent la rade, débarquer la contrebande à la petite île des Sacrifices. En général, le commerce des colonies est extrêmement vivifié pendant les guerres maritimes; c'est le moment où ces contrées jouissent, jusqu'à un certain point, des avantages de l'indépendance. Aussi long-temps que les communications avec la métropole restent interrompues, le gouvernement se voit forcé de se relâcher de son système prohibitif, et de permettre de temps en temps le commerce avec les neutres. Comme les douaniers ne sont pas trop sévères dans l'examen des papiers, la contrebande se fait alors avec la plus grande facilité, et, s'il est probable qu'en temps de paix elle absorbe quatre à cinq millions de piastres par an, en temps de guerre elle s'élève sans doute à six ou sept millions. Pendant la dernière rupture avec l'Angleterre, la métropole n'a pu introduire, de 1796 à 1801, année commune, plus de 2,604,000 piastres * en marchandises nationales et étrangères. Cependant au Mexique les magasins étaient encombrés de mousselines des Indes et de produits des manufactures anglaises.

Depuis un demi-siècle, le ministère de Madrid demande régulièrement tous les ans, tantôt aux vice-

* *Reflexiones acerca del comercio de Vera-Cruz y de la influencia que ha tenido la guerra.* (Mémoire manuscrit très intéressant, de *Don Josef Donato de Austria*).

rois, tantôt à la junte suprême des finances, tantôt aux intendans de provinces, des rapports sur les moyens de diminuer la contrebande. En 1803, il a tenté une voie plus directe; il s'est adressé au *consulado* de Vera-Cruz, composé des principaux négocians de la ville. On conçoit facilement que tous ces rapports n'ont pas conduit à la solution d'un problème qui intéresse autant les mœurs publiques que le fisc. Malgré les *garde-côtes* et une multitude de douaniers dont l'entretien est très dispendieux; malgré la sévérité extrême du code pénal, le commerce frauduleux subsistera nécessairement aussi long-temps que l'appât du gain ne sera pas diminué par un changement total dans le système des douanes. Aujourd'hui les droits sont si énormes, qu'ils augmentent de 35 à 40 pour cent le prix des marchandises étrangères importées par les bâtimens espagnols.

Après avoir fait connaître, d'après des renseignemens pris sur les lieux, l'importance du commerce intérieur et extérieur du Mexique, l'état des routes et des ports, la possibilité des canaux, les difficultés qu'opposent les courans et les moussons à la navigation dans la mer du Sud, il nous reste à jeter un coup-d'œil général sur l'*augmentation annuelle de la richesse nationale*. Nous ne retracerons point ici l'histoire du commerce de l'Amérique, depuis le temps où il était restreint aux galions de Portobelo et à la flotte de Vera-Cruz, jusqu'à l'époque heureuse où le roi Charles III

l'a débarrassé, en grande partie, des entraves qui l'ont gêné pendant trois siècles. M. Bourgoing a traité cette matière avec la sagesse et la clarté qui caractérisent l'ouvrage dans lequel il a le premier fait connaître à l'Europe l'Espagne moderne *. Sans répéter ce qui a été suffisamment développé par plusieurs auteurs d'économie politique, nous poursuivrons la route que nous nous sommes tracée jusqu'ici, en recueillant des faits, et en conduisant le lecteur, à l'appui de ces faits, à des résultats généraux.

Lorsqu'on réfléchit sur l'état des colonies avant le règne du roi Charles III, et au monopole odieux que Séville et Cadix ont exercé, depuis des siècles, dans le commerce de l'Amérique, on ne saurait être surpris que le fameux réglement du 12 octobre 1778 ait été désigné par le nom de l'*édit du commerce libre*. En matière de commerce, comme en politique, le mot de liberté n'exprime qu'une idée relative; et de l'oppression sous laquelle gémissaient les colons du temps des *galions*, des *registres* et des *flottes*, à cet état de choses dans lequel quatorze ports sont ouverts presqu'à-la-fois aux productions de l'Amérique, le passage est le même que celui du despotisme le plus arbitraire à une liberté sanctionnée par la loi. Il est vrai que, sans adopter en entier la théorie des *économis-*

* *Bourgoing*, *Tableau de l'Espagne moderne*, 4e édition, tom. II, chap. VII, VIII et IX; pag. 188-296. *Laborde*, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, tom. IV, pag. 373-384. *Encyclop. méthod.*, *Économie politique*, tom. II, pag. 319-324.

tes, on pourrait être tenté de croire que la métropole et les colonies auraient gagné à-la-fois, si la loi du *commerce libre* avait été suivie de l'abolissement d'un *tarif de droits* contraire à l'agriculture et à l'industrie des Américains ; mais devait-on s'attendre à ce que l'Espagne se détachât la première d'un système colonial qui, malgré les plus cruelles expériences pour le bonheur individuel et pour la tranquillité publique, a été suivi si long-temps par les nations les plus éclairées de l'Europe ?

A l'époque où tout le commerce de la Nouvelle-Espagne se faisait par des *vaisseaux de registres* réunis dans une flotte qui arrivait tous les trois ou quatre ans de Cadix à Vera-Cruz, les achats et les ventes étaient entre les mains de huit ou dix maisons de commerce de Mexico, qui exerçaient un monopole exclusif. Il y avait alors une foire (*feria*) à Xalapa, et l'approvisionnement d'un vaste empire se traitait comme celui d'une place bloquée : la concurrence étant presque nulle, on faisait monter à volonté le prix du fer, de l'acier et de tous les objets indispensables aux mines. C'est le célèbre voyageur Don Antonio Ulloa qui commanda la dernière flotte arrivée à Vera-Cruz au mois de janvier de l'année 1778. Le tableau suivant offre la valeur des marchandises exportées dans cette flotte, comparée à la valeur de l'exportation de Vera-Cruz pendant les quatre années 1787, 1788, 1789 et 1790, qui sont contenues dans la période désignée sous la dénomination de *commerce libre*.

Exportation de la Nouvelle-Espagne, par Vera-Cruz, du temps des flottes, et à l'époque du commerce libre.

NOMS des marchandises.	EXPORTATION TOTALE des années 1787, 1788, 1789 et 1790.		EXPORTATION par la flotte commandée par Ulloa, en 1778.		DIFFÉRENCE en faveur du commerce libre, de 1787 à 1790.	
	QUANTITÉS.	VALEURS en piastres fortes.	QUANTITÉS.	VALEUR en piastres fortes.	Différence des quantités.	Différence de la valeur exprimée en piastres.
Cochenille de première qual.	91,346 arrobes.	7,764,469	26,400 ar.	2,243,203	64,946 ar.	5,521,266
Cochenille de seconde qualité.	7,973 Id.	269,470	1,051 ar.	31,049	6,922 ar.	238,421
Cochenille en poussière....	....	....	14 Id.	222	....	....
Vanille......	1,103,295 pièces.	46,667	367,765 p.	16,844	735,530 p.	36,098
Medicamens...	....	....	730 Id.	2,640	....	....
Roucou......	....	....	95 Id.	650	....	....
Sucre.......	....	....	75 Id.	159	....	....
Cacao.......	671 surrones.	37,366	157 sur.	12,322	514 sur.	25,024
Coton.......	63,769 arrobes.	83,769	173 ar.	173	83,596 ar.	83,596
Cuirs tannés...	62,539 pièces.	105,078	1,313 p.	2,642	61,226 p.	102,436
Cordouans.....	163,140 douzaines.	1,586,820	56 d.	734	163,083 d.	1,586,086
Saucissons....	200 Id.	50	1,000 Id.	250	....	....
Indigo.......	6,386 arrobes.	299,652	5,422 ar.	186,469	964 ar.	30,103
Bois de Campêche......	88,393 quintaux.	110,491	....	....	88,393 q.	110,491
Piment de Tabasco......	15,832 Id.	231,829	....	....	15,832 Id.	231,829
Cornes de bœufs	693 douzaines.	693	....	....	693 d.	693
Cuirs en poil..	70 Id.	105	....	....	70 Id.	105
Basanes......	103,057 Id.	618,345	....	....	103,057 Id.	618,348
Cuirs de bisons.	67 Id	670	....	....	67 Id.	670
Peaux d'ours...	43 Id.	272	....	....	43 Id.	272
Peaux de cerfs.	94 Id.	282	....	....	94 Id.	282
Peaux de chèvres......	59,000 Id	44,250	....	....	59,000 Id.	44,250
Peaux de chèvres......	200 Id.	212	....	....	200 Id.	212
Baquetes (cuirs)	7,224 Id.	25,284	....	....	7,224 Id.	25,284
Diverses peaux tannées.....	21,130 Id.	176,130	....	....	21,130 Id.	176,130
TOTAL....	....	12,694,684	....	2,470,022	....	6,928,293

Comme la flotte de Don Antonio Ulloa était chargée du produit de l'agriculture mexicaine depuis 1774

jusqu'en 1778, on voit, par le tableau précédent, quelle influence puissante le *commerce libre* a eue sur les progrès de l'industrie. Année moyenne, la valeur de l'exportation *enregistrée* a été, avant 1778, de 617,000 piastres ; pendant la période qui commence en 1787 et qui finit en 1790, l'exportation enregistrée s'est élevée à 2,840,000 piastres.

Quoique la flotte de l'année 1778 ait été la dernière qui soit venue à la Nouvelle-Espagne, ce pays n'a cependant joui pleinement du privilège accordé dans le réglement du 12 octobre 1778, que depuis l'année 1786, où beaucoup de maisons de commerce se sont établies à Vera-Cruz, et y ont prospéré. Les négocians qui habitent les villes de l'intérieur, et qui se pourvoyaient jadis à Mexico des marchandises d'Europe, ont pris l'habitude d'aller directement à Vera-Cruz, pour y faire leurs achats (*para emplear*). Ce changement dans la marche du commerce a été contraire aux intérêts des habitans de la capitale ; mais l'accroissement que l'on observe depuis l'année 1778, dans toutes les branches du revenu public, prouve suffisamment que ce qui a été nuisible à quelques particuliers a été utile à la prospérité nationale. Les trois tableaux suivans ont été dressés, pour mettre dans le plus grand jour cette importante vérité.

TABLEAU I.

Produit brut du revenu public de la Nouvelle-Espagne.

AVANT LA DÉCLARATION DU COMMERCE LIBRE.		APRÈS LA DÉCLARATION DU COMMERCE LIBRE.	
ANNÉES.	VALEUR EN PIASTRES.	ANNÉES.	VALEUR EN PIASTRES.
1765	6,130,314	1778	15,277,054
1766	7,841,457	1779	15,544,574
1767	8,130,147	1780	15,010,974
1768	8,622,145	1781	18,091,639
1769	8,465,432	1782	19,594,490
1770	9,694,583	1783	19,579,718
1771	9,560,740	1784	19,605,574
1772	10,805,532	1785	18,770,056
1773	12,216,117	1786	16,826,416
1774	11,116,638	1787	17,983,448
1775	11,845,130	1788	18,573,561
1776	12,588,292	1789	19,044,840
1777	14,118,739	1790	19,400,213
TOTAL. . . .	131,135,286	TOTAL. . . .	233,302,557

Effet total du commerce libre sur le revenu brut, pendant treize ans.	102,167,271 piastres.

TABLEAU II.

A. *Valeur des métaux précieux envoyés, pour le compte du roi, de Vera-Cruz en Espagne.*

AVANT LA DÉCLARATION DU COMMERCE LIBRE.		APRÈS LA DÉCLARATION DU COMMERCE LIBRE.	
ANNÉES.	VALEUR EN PIASTRES.	ANNÉES.	VALEUR EN PIASTRES.
1766	90,387	1779	6,795
1767	2,923	1780	3,096,696
1768	623,855	1781	. . . .
1769	. . . .	1782	. . . .
1770	1,858,784	1783	891,758
1771	922,306	1784	2,473,866
1772	. . . .	1785	2,980,332
1773	3,114,046	1786	3,544,489
1774	. . . .	1787	3,920,680
1775	1,903,649	1788	3,605,719
1776	1,724,907	1789	3,612,623
1777	2,542,086	1790	2,152,961
1778	2,244,129	1791	3,496,065
TOTAL.	15,027,072	TOTAL.	29,581,982
Effet du commerce libre sur le revenu net qu'on fait passer en Espagne.			14,554,910 piastr.

B. *Quantités de piastres envoyées, pour le compte du roi, de Vera-Cruz à Cadix et aux îles Antilles.*

DESTINATION.	AVANT LA DÉCLARATION du COMMERCE LIBRE, de 1766 à 1778.	APRÈS LA DÉCLARATION du COMMERCE LIBRE, de 1779 à 1791.	EXPORTATION TOTALE pour le compte DU TRÉSOR PUBLIC.
Espagne. . . .	15,027,072	29,581,982	44,609,054
Iles Antilles *.	36,259,508	78,846,695	115,106,203
TOTAL. . .	51,286,580	108,428,677	159,715,257

C. *Exportation des métaux précieux, de Vera-Cruz à la Havane, à Portorico et à la Louisiane, tant pour le compte du roi (comme* situados * *), que pour celui de varticuliers.*

ÉPOQUES.	VALEUR EN PIASTRES, avant la déclaration DE LA LIBERTÉ DU COMMERCE.		ÉPOQUES.	VALEUR EN PIASTRES, après la déclaration DE LA LIBERTÉ DU COMMERCE.	
	pour le compte DU ROI.	pour le compte DE PARTICULIERS.		pour le compte DU ROI.	pour le compte DE PARTICULIERS.
1766	2,393,309	437,256	1779	5,463,220	449,193
1767	2,038,937	858,925	1780	6,401,804	159,404
1768	2,391,969	832,216	1781	7,961,168	120,714
1769	2,628,613	626,175	1782	9,563,619	138,054
A report.	9,452,828	2,754,572	*A report.*	29,389,811	867,365

* On comprend sous la dénomination de *situados para las islas*, l'argent envoyé à la Havane, à la Louisiane, à Portorico, et quelquefois à Caracas, pour subvenir aux frais d'administration de ces colonies, et à la solde des troupes

Suite du Tableau C.

ÉPOQUES.	VALEUR EN PIASTRES, avant la déclaration de la liberté du commerce, pour le compte du roi.	pour le compte de particuliers.	ÉPOQUES.	VALEUR EN PIASTRES, après la déclaration de la liberté du commerce, pour le compte du roi.	pour le compte de particuliers.
Report.	9,452,828	2,754,572	*Report.*	29,389,811	867,365
1770	1,667,102	923,815	1783	9,894,072	238,054
1771	2,774,053	320,113	1784	3,561,887	1,231,786
1772	2,809,054	141,948	1785	6,385,034	640,990
1773	2,641,028	340,620	1786	4,643,228	454,076
1774	3,115,206	792,686	1787	5,082,057	508,667
1775	3,089,043	625,895	1788	4,966,481	512,389
1776	3,300,927	423,599	1789	5,611,364	494,561
1777	3,681,746	701,007	1790	4,292,250	266,604
1778	3,728,521	521,822	1791	5,020,511	566,741
TOTAL.	36,259,508	7,546,077	TOTAL.	78,846,695	5,781,233

RÉSULTATS.

PIASTRES exportées de Vera-Cruz aux colonies espagnoles.	DE 1766 A 1778.	DE 1779 A 1791.	DIFFÉRENCE.
Pour le compte du roi et de particuliers. . . .	43,805,585	84,627,928	40,822,343

TABLEAU III.

Quantités de piastres exportées de Vera-Cruz en Espagne et aux colonies espagnoles, tant pour le compte du roi que pour celui de particuliers.

DESTINATION.	AVANT LA DÉCLARATION de LA LIBERTÉ DU COMMERCE, DE 1766 A 1778.	APRÈS LA DÉCLARATION de LA LIBERTÉ DU COMMERCE, DE 1779 A 1791.
Espagne, pour le compte du roi, d'après le Tableau II (A).	15,027,072	29,581,982
Havane, Portorico et Louisiane, pour le compte du roi, d'après le Tableau II (C).	36,259,508	78,846,695
Espagne et îles Antilles, pour le compte de particuliers.	103,873,984	115,623,348
TOTAL.	155,160,564	224,052,025

Comparons maintenant le produit annuel des mines de la Nouvelle-Espagne avec la perte en numéraire qu'éprouve ce pays, par la balance défavorable de son commerce. Préparés par les notions que nous venons d'acquérir sur les exportations de Vera-Cruz et d'Acapulco, nous serons en état de résoudre la question importante si les métaux précieux s'accumulent dans une région qui renferme les mines d'argent les plus abondantes du monde connu.

On a avancé, dans plusieurs mémoires présentés à la cour de Madrid, qu'en temps de paix, avant l'année 1796, la balance du commerce de Vera-Cruz avait été, en faisant abstraction du commerce frauduleux, telle que la présente le tableau suivant :

IMPORTATION.

Importation d'Espagne.	11,100,000 piastres.
Importation de l'Amérique espagnole.	1,300,000
	12,400,000

EXPORTATION.

En produits de l'agriculture mexicaine.	3,400,000 piastres.
En métaux précieux.	9,000,000
	12,400,000

Cette balance offre un état d'exportation défavorable en apparence pour le royaume de la Nouvelle-Espagne. Si, dans le tableau précédent, on fait entrer en ligne de compte les espèces exportées pour le compte des négocians, il n'y a pas de raison pour ne pas ajouter la quantité de piastres envoyées annuellement pour le compte du gouvernement, soit en Europe, soit aux colonies espagnoles. Ces derniers envois s'élèvent, année commune, à huit ou neuf millions de piastres. Nous avons vu plus haut que, depuis 1779 jusqu'en 1791, l'exportation de l'or et de l'argent du Mexique par le port de Vera-Cruz, pour le compte du roi et pour celui de particuliers, s'élevait à plus de deux cent vingt-quatre millions de

piastres, ce qui fait, année moyenne, la somme de dix-huit millions et demi.

On trouve, en général, que, conformément aux tableaux consignés ci-dessus, de 1766 à 1791, l'exportation des métaux précieux, par le port de Vera-Cruz, a été de. . . . . 379,000,000 piastres.

La quantité de métaux précieux extraits des mines du Mexique, a été, pendant la même époque, de.	460,000,000
Différence.	81,000,000

Il résulte de ces données, que, pendant une période de vingt-cinq ans, l'accumulation annuelle du numéraire n'a pas excédé la somme d'un million de piastres; car, quoique la consommation des objets de luxe, avant l'année 1778, ait été considérablement moindre qu'elle ne l'est aujourd'hui, il serait difficile de ne pas évaluer à deux millions et demi de piastres la valeur de la contrebande, dont une grande partie est soldée en espèces sonnantes.

L'état du commerce de la Nouvelle-Espagne a beaucoup changé depuis douze ou quinze ans. La quantité de marchandises étrangères que le commerce frauduleux introduit sur les côtes orientales et occidentales du Mexique, a augmenté, non en volume, mais en valeur intrinsèque. Il n'y a pas un plus grand nombre de bâtimens employés dans le commerce (*smuggling-trade*) avec la Jamaïque; mais les objets d'importation ont changé avec l'accroissement du luxe et de la ri-

chesse nationale. Le Mexique a besoin aujourd'hui de draps plus fins, d'une quantité plus considérable de mousselines, de gazes, de soieries, de vins et de liqueurs, qu'avant l'année 1791. Quoiqu'on évalue la contrebande à quatre ou cinq millions de piastres par an, il ne faut pas en conclure qu'une somme égale * de piastres *non enregistrées* reflue en Asie et aux îles Antilles anglaises : une partie de cette importation frauduleuse est échangée contre des produits de l'agriculture mexicaine ou péruvienne ; une autre partie est soldée, soit en Amérique, soit à Cadix, à Malaga et à Barcelonne.

Si, d'un côté, depuis quinze ans, l'augmentation du luxe a rendu le Mexique plus dépendant de l'Europe et de l'Asie ; d'un autre côté, le produit des mines a augmenté considérablement. D'après des renseignemens fournis par le consulado, l'importation de Vera-Cruz, en ne calculant que d'après les registres des douanes, était, avant 1791, de onze millions de piastres ; aujourd'hui elle est, année commune, de plus de quatorze millions. Dans les dix années qui ont précédé celle de 1791, le produit moyen des mines de la Nouvelle-Espagne ** a été de 19,300,000 piastres par an, tandis que, de 1791 à 1801, ce produit s'est élevé annuellement à 23 millions de piastres. Dans cette dernière période, les fabriques indigènes ont singulièrement prospéré ; mais comme, en même

* Voyez, chap. XI, tom. III, pag. 397.

** *Idem*, pag. 302.



temps, le bas-peuple indien et les gens de couleur vont moins nus, ces progrès des fabriques mexicaines n'ont pas eu d'influence sensible sur l'importation des lainages d'Europe, des toiles de l'Inde et d'autres tissus de fabrication étrangère. Le produit de l'agriculture s'est accru dans une plus grande proportion que celui de l'industrie manufacturière. Nous avons vu plus haut avec quel zèle les habitans du Mexique se sont adonnés à la culture de la canne à sucre. La quantité de sucre exporté à Vera-Cruz s'élève déjà à six millions de kilogrammes, et, en peu d'années, la valeur de cette denrée égalera celle de la cochenille de l'intendance d'Oaxaca.

En réunissant maintenant sous un même point de vue les données que j'ai pu recueillir sur le commerce d'Acapulco et de Vera-Cruz, il en résulte qu'au commencement du dix-neuvième siècle,

L'*importation* des productions et des marchandises étrangères dans le royaume de la Nouvelle-Espagne, y compris la contrebande sur les côtes orientales et occidentales, est de *vingt millions de piastres*.

L'*exportation* de la Nouvelle-Espagne, en productions de son agriculture et de son industrie manufacturière, est de *six millions de piastres*.

Or les mines produisent pour *vingt-trois millions de piastres* en or et en argent, dont *huit* à *neuf* sont exportés pour le compte du roi, tant pour l'Espagne que pour d'autres colonies espagnoles: par conséquent,

si l'on déduit des *quinze millions de piastres* restans, *quatorze millions* pour solder l'excédant de l'importation sur l'exportation, on trouve à peine *un million de piastres;* la richesse nationale, ou, pour mieux dire, le numéraire du Mexique augmente donc annuellement.

Ce calcul, fondé sur des données exactes, explique pourquoi le pays dont les mines sont les plus riches et les plus constantes dans leur produit, ne possède pas une grande masse de numéraire, et pourquoi la main-d'œuvre s'y soutient toujours à un prix assez bas. Des sommes énormes sont accumulées entre les mains de quelques particuliers *, mais l'indigence du peuple frappe les Européens qui parcourent la campagne et les villes de l'intérieur du Mexique. Je suis tenté de croire que des quatre-vingt-onze millions de piastres ** que nous avons supposé exister en numéraire parmi les treize ou quatorze millions d'habitans des colonies espagnoles de l'Amérique continentale, il y en a, au Mexique, à-peu-près cinquante-cinq ou soixante millions. Quoique la population de ce royaume ne soit pas tout-à-fait dans le rapport de 1 à 2 à la population des autres colonies continentales, sa richesse nationale est à celle des autres colonies presque dans le rapport de 2 à 3. L'évaluation de soixante millions de piastres ne donne que dix piastres par tête; mais cette somme doit déjà paraître assez forte, lorsqu'on réfléchit qu'en Espagne, on compte, par chaque habi-

* Voyez, chap. VII, tom. I, pag. 437.

** Voyez, chap. XI, tom. III, pag. 425.

tant, sept, et en France, quatorze piastres. Dans la *capitania general* de Caracas, on n'estima, en 1801, le numéraire qui circule parmi une population de sept à huit cent mille habitans, qu'à trois millions de piastres *: mais aussi quelle différence entre un empire riche en mines comme le Mexique, et un autre qui en est entièrement dépourvu, et dont les productions exportées équivalent à peine à la valeur des importations! Plusieurs écrivains d'économie politique supposent que le numéraire d'un pays est, généralement à son revenu brut, dans la proportion de 4 à 1. Or, le revenu du royaume de la Nouvelle-Espagne, en décomptant ce que le gouvernement tire des mines, est de seize millions de piastres. D'après cette donnée, la masse du numéraire serait de soixante-quatre millions, ce qui s'écarte très peu de notre première évaluation. Nous avons vu plus haut que le ministère d'Espagne n'a pas toujours eu des idées exactes de la richesse nationale du Mexique. Occupée, en 1804, de l'amortissement des *valès* ou de la *dette publique*, la métropole a cru pouvoir arracher tout d'un coup à la Nouvelle-Espagne une somme de quarante-quatre millions et demi de piastres appartenant à des corporations ecclésiastiques **. Il était cependant facile de prévoir que les propriétaires entre les mains desquels cette somme a passé, et qui l'ont utilement employée pour

* *Depons*, tom. I, pag. 178; et tom. II, pag. 380.
** Voyez, chap. X, tom. III, pag. 105.

améliorer leurs terres, ne seraient pas en état de la rendre en espèces sonnantes: aussi cette opération du fisc a-t-elle totalement manqué.

On ne saurait disconvenir que, depuis la guerre qui a éclaté entre l'Espagne et la France en 1793, le Mexique n'ait souffert de temps en temps de grandes pertes en numéraire. Outre les *situados*, le revenu net du roi et les fonds des particuliers, plusieurs millions ont passé annuellement en Europe, en *dons gratuits* destinés à subvenir aux frais d'une guerre que le bas peuple regardait comme une guerre de religion. Ces largesses n'étaient pas toujours l'effet de l'enthousiasme entretenu par les sermons des moines et les proclamations des vice-rois; souvent l'autorité des magistrats est intervenue pour forcer les communes à offrir le *don gratuit* et pour en prescrire la valeur. En 1797, long-temps après la paix de Bâle, on a ouvert à Mexico un emprunt extraordinaire, dont le produit a été de dix-sept millions de piastres : cette somme considérable fut envoyée à Madrid, et l'on assigna aux créanciers mexicains, comme hypothèque, la *rente de la ferme royale* (*renta de tabaco*), qui donne communément un produit de trois millions et demi de piastres. Ces faits suffisent pour démontrer que l'exportation du numéraire, par Vera-Cruz et par Acapulco, excède quelquefois le produit du monnayage, et que les dernières opérations du ministère d'Espagne ont contribué à appauvrir le Mexique.

En effet, cette diminution du numéraire devien-

drait extrêmement sensible si, pendant plusieurs années consécutives, l'hôtel des monnaies de Mexico fournissait moins de piastres, soit à cause d'une diminution dans la quantité de mercure nécessaire pour les usines d'amalgamation, soit à cause d'une mauvaise administration des mines qui sont aujourd'hui les plus abondantes. C'est une position assez critique que celle d'une population de cinq à six millions d'habitans, qui, par la balance défavorable de son commerce, se trouverait exposée à voir diminuer son capital de plus de quatorze millions de piastres par an, si jamais elle était privée de ses richesses métalliques; car aujourd'hui vingt millions de piastres de marchandises étrangères importées au Mexique, sont échangées contre six millions de piastres, produit de l'agriculture indigène, et contre quatorze millions de piastres en espèces, que l'on peut considérer comme retirées des entrailles de la terre.

D'un autre côté, si les rois d'Espagne avaient fait gouverner le Mexique par des princes de leur maison, résidant dans le pays même, ou si, à la suite de ces évènemens dont l'histoire de tous les temps offre des exemples, les colonies s'étaient séparées de la métropole, le Mexique aurait perdu annuellement de moins, en numéraire, neuf millions de piastres, qui étaient versées en partie dans le trésor royal de Madrid, en partie, sous la dénomination impropre de *situados*, dans les caisses provinciales de la Havane, de Porto-rico, de Pensacola et de Manille. En laissant un libre

essor à l'industrie nationale, en vivifiant l'agriculture et les manufactures, l'importation diminuera d'elle-même : dès lors il sera facile aux Mexicains de payer la valeur des marchandises étrangères avec des productions qui viennent à la surface de leur propre sol. La culture libre du vin et de l'olivier sur le plateau de la Nouvelle-Espagne; la distillation libre des eaux-de-vie de sucre, de riz et de raisin; l'exportation des farines, favorisée par la construction de routes nouvelles; l'agrandissement des plantations de canne à sucre, de coton et de tabac; l'exploitation des mines de fer et de mercure; la fabrication de l'acier, deviendront peut-être un jour des sources de richesses plus inépuisables que tous les filons d'or et d'argent réunis. Sous des circonstances extérieures plus heureuses, la balance du commerce pourra être favorable à la Nouvelle-Espagne, sans que le compte ouvert depuis des siècles, entre les deux continens, soit soldé entièrement avec des piastres mexicaines.

Dans l'état actuel du commerce de Vera-Cruz et d'Acapulco, la valeur totale des produits de l'agriculture exportés, égale à peine la valeur du sucre que fournit l'île de Cuba : cette dernière quantité s'élève à 7,520,000 piastres, en n'admettant qu'une exportation de 188,000 caisses de sucre à seize arrobes chacune, et en évaluant le prix de la caisse de sucre à 40 piastres. Mais l'importation du Mexique, que nous calculons, année commune, à *vingt millions de piastres*, est un objet de la plus haute importance

pour les peuples commerçans de l'Europe qui cherchent un débouché pour leurs manufactures. Nous rappellerons à cette occasion, 1° que les États-Unis de l'Amérique, dont l'exportation s'est élevée, en 1802, à 71,957,144 *dollars*, n'exportaient, en 1791, que pour la valeur de 19,000,000 de dollars; 2° que l'Angleterre, au moment de la plus grande activité de son commerce avec la France, en 1790, n'y a importé en marchandises que pour la valeur de 5,700,000 piastres; et 3° que les exportations de l'Angleterre pour le Portugal et l'Allemagne, en 1800, n'ont pas excédé, les unes 7,600,000 piast., les autres 12,400,000 piastres *. Ces données expliquent suffisamment pourquoi, depuis la fin du dernier siècle, la Grande-Bretagne a fait tant d'efforts pour prendre part au commerce de la péninsule avec le Mexique.

En classant les ports de l'Amérique espagnole d'après l'importance de leur commerce, Vera-Cruz et la Havane occupent le premier rang : on y a fait une énorme masse d'affaires pendant la dernière guerre, dans le court espace de temps que la cour de Madrid permit aux bâtimens neutres l'entrée dans les colonies. On peut ranger les autres ports dans l'ordre suivant : Lima, Carthagène des Indes, Buenos-Ayres, la Guayra, Guayaquil, Portorico, Cumana, Santa Marta, Panama et Portobelo.

Pour mettre le lecteur à même de juger de l'*activité*

* *Playfair*, *Commercial Atlas*, 1801, pl. v, viii, et x.

relative du commerce des colonies espagnoles de l'Amérique, j'indiquerai succinctement la valeur des exportations et des importations de plusieurs des ports que je viens de nommer. Il ne s'agit ici que des résultats généraux dont la connaissance intéresse l'économie politique et la science du commerce : tous les détails minutieux sont réservés pour des notes qui accompagneront la Relation historique de mon voyage aux régions équinoxiales.

Vera-Cruz. Importation, 15 millions de piastres. Exportation (non compris les métaux précieux), 5 millions de piastres.

Havane. Exportation en productions indigènes, 8 millions de piastres, dont en sucre, 31,600,000 kilogrammes, ou 6,320,000 piastres (en évaluant la caisse de sucre à 40 piastres); en cire, 525,000 kilogrammes, ou 720,000 piastres (l'arrobe à 18 piastres); en café, 625,000 kilogrammes, ou 250,000 piastres (l'arrobe à 5 piastres). L'exportation du sucre, presque nulle avant 1760, a été, en 1792, de 14,600,000 kilogrammes; en 1796, de 24 millions de kilogrammes; et, de 1799 à 1803, année moyenne, de 33,200,000 kilogrammes. En 1802, la récolte de sucre avait été si abondante, que l'exportation s'éleva à 40,880,000 kilogrammes : cette branche du commerce a donc presque triplé en dix ans. Le revenu de la douane royale de la Havane s'est élevé, de 1799 à 1803, année moyenne, à 2,047,000 piastres; en 1802, il excédait 2,400,000 piastres. Mouvement total du

commerce de la Havane, 20 millions de piastres.

Lima. Importation, 5 millions de piastres. Exportation (y compris les métaux précieux), 7 millions de piast.

Carthagène des Indes, y compris les petits ports voisins de Rio Hacha, Santa Marta et Portobelo, dont les liaisons commerciales sont les plus rapprochées. Exportation des productions de l'agriculture indigène, sans compter les métaux précieux, 1,200,000 piastres, dont 1,500,000 kilogrammes de coton, 100,000 kilogrammes de sucre, 10,000 kil. d'indigo, 400,000 kil. de bois de Brésil, 100,000 kil. de quinquina de la Nouvelle-Grenade, 1000 kil. de baume de Tolu, et 6000 kil. d'ipécacuanha *. Importation, 4 millions de piastres.

La Guayra, le port principal de la province de Caracas. De 1796 à 1800, année moyenne **, l'exportation a été de 1,600,000 piastres, dont 2,985,000 kilogrammes de cacao, 99,000 kil. d'indigo, 354,000 kil. de coton, et 192,000 kil. de café. Mais de 1789 à 1796, on a pu évaluer, année moyenne ***, l'impor-

* La *Raicilla* ou l'ipécacuanha, qui vient en Europe par les ports espagnols et par le commerce de contrebande de la Jamaïque, est la racine du *Psychotria emetica*, et non celle d'un *Calicocca* de Brotero, ou du *Viola emetica* de Mutis, comme quelques botanistes l'ont avancé. Nous avons examiné ce Psychotria, M. Bonpland et moi, en remontant la rivière de la Magdeleine, près de Badillas. Il ne faut pas confondre l'ipécacuanha espagnol avec celui du Brésil.

** *Depons*, II, pag. 439.

*** Voyez les notes du tome premier de ma *Relation historique.*

tation à 2,362,000 piastres; l'exportation en productions indigènes à 2,739,000 piastres, dont 4,775,000 kil. de cacao, 386,000 kil. d'indigo, 204,000 kil. de coton, 166,000 kil. de café, et 73,000 pièces de cuirs.

Guayaquil. Exportation en productions indigènes, 550,000 piastres, dont 3 millions de kilogrammes de cacao. Importation, 1,200,000 piastres.

Cumana (y compris le petit port voisin de Nueva Barcelona). Importation, 1 million de piastres. Exportation, 1,200,000 piastres, dont 1,100,000 kilogrammes de cacao, 500,000 kilogrammes de coton, 6000 mulets, 1,200,000 kilogrammes de *tasajo* ou de viandes salées.

Ces évaluations sont fondées sur des renseignemens que j'ai pris pendant le cours de mon voyage en Amérique. Les *balances* ont été formées d'après les déclarations faites dans les douanes : on n'a tenu compte de la contrebande que dans les tableaux du commerce de Carthagène et de Cumana. L'ensemble de ces données nous mettra en état de jeter un coup-d'œil général sur la balance du commerce de toute l'Amérique espagnole. Ce n'est qu'en comparant le commerce du Mexique avec celui des autres colonies, que l'on pourra juger de l'importance politique du pays que j'ai tâché de faire connaître dans cet ouvrage. Je commence d'abord à réunir dans un même tableau, ce que les registres des douanes d'Espagne nous ont appris sur la balance du commerce de la métropole avec ses colonies, avant et après le fameux réglement de 1778.

ÉPOQUES.	VALEUR DE L'EXPORTATION DE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE EN ESPAGNE, en piastres.			VALEUR DE L'IMPORTATION DE L'ESPAGNE DANS L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE, en piastres.		
	PRODUCTIONS de l'agriculture	MÉTAUX précieux.	TOTAL de l'exportat.	MARCHANDISES nationales.	MARCHANDISES étrangères.	TOTAL de l'importat.
Année moyenne, depuis 1748 jusqu'en 1753.	4,955,000	18,060,000	23,015,000	4,039,000	7,076,000	11,115,000
1778.	5,728,000	inconnu.	inconnu.	1,431,000	2,314,000	3,745,000
1784.	16,720,000	46,456,000	63,178,000	9,799,000	11,941,000	21,740,000
1785.	19,445,000	43,858,000	63,303,000	16,863,000	21,499,000	38,362,000
1788.	inconnu.	inconnu.	40,134,000	7,900,000	7,120,000	15,020,000

On est frappé, dans ce tableau *, du peu d'accord que présentent les données partielles : les années 1778 et 1788 contrastent le plus avec celles qui les précè-

* Le résultat présenté dans ce tableau, pour les cinq années qui précèdent celle de 1753, diffère de celui qu'a donné Raynal (vol. II, liv. VI), parce que cet auteur célèbre n'a pas fait entrer en ligne de compte les importations et les exportations des îles Antilles espagnoles. La balance de l'année 1778 est tirée du tableau de l'Espagne de M. *Bourgoing*, tom. II, pag. 200. Pour les années 1784 et 1785, voyez *Demeunier*, *Encyclopédie méthodique*, *article Espagne*, pag. 322. Les importations et les exportations de l'année 1784 se trouvent indiquées dans l'ouvrage de *Page*, tom. I, pag. 115 et 300. L'exportation des ports d'Espagne aux colonies, en marchandises nationales, a été évaluée, en 1789, à 7,220,000 piastres; en 1790, à 5,100,000 piastres; en 1791, à 5,800,000 piastres; en 1792, à 13,500,000 piast. (*Laborde*, tom. IV, pag. 383.)

dent immédiatement, et cependant ces deux années, dans lesquelles le commerce ne paraît pas avoir suivi sa marche naturelle, sont citées par tous les auteurs qui traitent de l'influence bienfaisante du réglement du comte de Galvez sur les progrès de l'industrie nationale et sur la prospérité des Colonies. Les années 1784 et 1785 offrent des exemples d'une activité de commerce extraordinaire, parce qu'après la paix de Versailles, les productions des colonies, accumulées pendant la guerre, refluèrent à-la-fois en Europe. La paix d'Amiens a présenté récemment un phénomène semblable, mais plus frappant encore. En 1802, le seul port de Cadix * a reçu des différens ports d'Amérique, en productions coloniales et en-

* Valeur des exportations des colonies espagnoles de l'Amérique pour le port de Cadix, depuis l'époque de la paix d'Amiens jusqu'au 31 décembre 1802.

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES.	QUANTITÉS.	VALEUR en piastres fortes, prix à Cadix.
Coton.	34,112 *quintaux.*	1,535,040
Indigo.	3,892,675 *livres.*	9,931,687
Sucre.	1,029,613 *arrobes.*	4,375,855
Vanille.	11,947,000 *pièces.*	1,075,230
Cacao de Caracas.	33,075 *fanègues.*	1,984,500
Id. de Guayaquil.	21,532 *Id.*	861,280
Café.	1,799,800 *livres.*	478,072
Bois de Campêche.		90,380
Quinquina.	893,100 *livres.*	1,786,200
	A reporter.	22,118,244

métaux précieux, pour la valeur de 81,838,847 piastres ou 409,000,000 de livres tournois, ce qui équivaut à l'importation totale de l'Angleterre * en 1790.

Les tableaux que l'on désigne sous la dénomination trompeuse de *balance du commerce*, ne fournissent des renseignemens utiles, qu'autant qu'ils présentent des moyennes d'un grand nombre d'années. Sous ce rapport, le premier résultat que renferme le tableau précédent, paraît préférable aux autres : ce résultat serait même d'une haute importance pour l'histoire

DÉNOMINATION DES MARCHANDISES.	QUANTITÉS.	VALEUR en piastres fortes, prix à Cadix.
	Report.	22,118,244
Cuivre.	17,877 *quintaux.*	375,417
Cuirs.	339,382 *pièces.*	1,527,219
Cochenille. { *Grana.*	24,514 *arrobes.*	2,528,007
Cochenille. { *Granilla.*	1,392 *Id.*	57,447
Piment de Tabasco.	99,875 *livres.*	16,046
Suif.	3,269 *quintaux.*	42,484
Jalap.	7,507 *arrobes.*	375,350
Bois jaune (*moralete*).	3,777 *quintaux.*	7,554
Salsepareille.	384 *Id.*	37,856
Bois du Brésil (*brasilete*).	1,059 *Id.*	10,590
TOTAL des productions.		27,096,814
Or et argent.		54,742,033
TOTAL de l'exportation des colonies espagnoles pour Cadix.		81,838,847

* Commerce de l'Angleterre avec toutes les parties du monde, d'après les listes présentées au parlement : importation, en 1790, de 18 millions de liv. sterl.; en 1800, de 28 millions : exportation, en 1790, de 22 millions de liv. sterl.; en 1800, de 34 millions.

du commerce de l'Amérique, si l'on pouvait être sûr de l'exactitude d'un travail fait dans les douanes de Cadix, sur les registres de six années écoulées depuis 1748 jusqu'en 1753.

Le produit des mines qui reflue annuellement en Europe, et que l'on trouve indiqué parmi les objets d'exportation des colonies, se partage en trois portions : la première, extrêmement petite, appartient à des colons américains fixés en Espagne; la seconde, de huit à neuf millions de piastres, entre dans le trésor du roi, comme revenu net de toutes les colonies de l'Amérique; la troisième, qui est la plus considérable, sert à solder l'excédant des importations de l'Europe dans les colonies espagnoles. Lorsqu'on apprend qu'en 1785 l'Amérique a envoyé en Espagne, tant en métaux précieux qu'en productions de son agriculture (*en plata y frutos*), pour 63 millions de piastr., et qu'elle n'en a reçu, en marchandises, que pour la valeur de 38 millions de piastres, on pourrait être tenté de conclure que le revenu net du roi et les rentes des familles espagnoles qui ont des propriétés dans le Nouveau-Continent, s'élèvent à 25 millions de piastres par an. Rien ne serait cependant plus faux que cette conclusion, car les richesses métalliques des colonies ne servent pas seulement à payer la dette contractée en Espagne par l'importation des marchandises de l'Europe et de l'Asie qui y ont été enregistrées; elles servent aussi à payer, soit à Cadix, soit à Barcelone, des traites anglaises pour solder ce que le com-

merce frauduleux a fait refluer, de la Jamaïque ou de la Trinité, sur les côtes du Mexique, sur celles de Caracas et de la Nouvelle-Grenade.

En général, ce ne sont point les registres des douanes d'Espagne qui peuvent nous éclairer sur le grand problème : quelle est la valeur des denrées et des marchandises d'Europe et d'Asie dont les colonies espagnoles ont besoin annuellement, dans leur état actuel de civilisation ? Pour éclaircir la discussion qui nous occupe, il importe plus de connaître l'étendue des besoins de l'Amérique, que de savoir au juste quelle part active la métropole a eue jusqu'ici dans l'approvisionnement de ses colonies. D'ailleurs, la dénomination de *marchandises nationales*, que l'on trouve employée dans tous les tableaux du commerce de l'Espagne, indique simplement que les négocians ont réussi à faire passer aux yeux des douaniers telle ou telle quantité de marchandises pour le produit de l'agriculture ou des fabriques de la péninsule. L'industrie espagnole a fait des progrès considérables dans ces dernières années ; mais ce serait une erreur grossière que de vouloir juger de la rapidité de ces progrès par les registres des douanes.

Pour connaître approximativement la valeur des importations de l'Amérique espagnole, j'ai tâché de m'informer sur les lieux, dans chaque province, de l'état du commerce des ports principaux : j'ai pris des renseignemens sur les marchandises enregistrées, et sur celles qui sont introduites par le commerce de

contrebande ; j'ai fixé surtout mon attention sur les années où, soit par le commerce libre avec les *neutres*, soit par des ventes de *prises*, une province a été encombrée de marchandises d'Europe et des Grandes-Indes. Après avoir discuté avec beaucoup de négocians instruits, les différens tableaux de commerce que j'ai présentés plus haut, et dont la plupart ont été formés par les soins des *consulados*, j'ai cru pouvoir m'arrêter aux nombres suivans, qui semblent approcher le plus de la vérité.

Importation et exportation des Colonies espagnoles du Nouveau-Continent.

DIVISIONS POLITIQUES.	IMPORTATION d'Europe et d'Asie, y compris la contrebande.	EXPORTATION DES COLONIES.		REMARQUES SUR LA CONSOMMATION.
		VALEUR DES PRODUITS de L'AGRICULT.	VALEUR DES PRODUITS des MINES D'OR et d'argent.	
Capitania general de la Havane et de Porto-rico.	11,000,000	9,000,000	....	Dans l'île de Cuba : hommes libres, 324,000, dont 234,000 blancs. Les gens de couleur libres consomment plus qu'au Mexique. Pas d'Indiens.
Vice -royauté de la Nouvelle-Espagne et Capitania general de Guatimala. . .	22,000,000	9,000,000	22,500,000	Population totale 7,800,000. Dans la Nouvelle-Espagne : 3,337,000 blancs et castes de sang-mêlé. Le nombre des natifs ou Indiens, qui ne consomment presque pas de marchandises étrangères, s'élève à 2 ½ millions ; celui des blancs seuls à 1,200,000.
A reporter.	33,000,000	18,000,000	22,500,000.	

DIVISIONS POLITIQUES.	IMPORTATION d'Europe et d'Asie, y compris la contrebande.	EXPORTATION DES COLONIES. VALEUR DES PRODUITS de L'AGRICULT.	VALEUR DES PRODUITS des MINES D'OR et d'argent.	REMARQUES SUR LA CONSOMMATION.
Report. . .	33,000,000	18,000,000	22,500,000	
Vice-royauté de la Nouvelle-Grenade	5,700,000	2,000,000	3,000,000	Population, 1,800,000. En 1778, on trouva, par un dénombrement exact, dans l'audience de Santa-Fé, 747,641; dans celle de Quito, 531,799: total, 1,279,440 individus.
Capitania general de Caracas.	3,500,000	4,000,000	. . . .	Population totale des sept provinces de Caracas, Maracaibo, Varinas, Coro, Nouvelle-Andalousie, Nouvelle-Barcelone et Guyane, 900,000, dont 54,000 esclaves.
Vice-royauté du Pérou et Capitania general du Chili.	11,500,000	4,000,000	8,000,000	Population, 1,800,000. Au Pérou seul, le dénombrement donna, en 1791: blancs, 130,000; métis, qui consomment beaucoup lorsqu'ils jouissent d'un certain degré d'aisance, 240,000. Au Chili, beaucoup de blancs, mais en général, grande simplicité de vie.
Vice-royauté de Buenos-Ayres.	3,500,000	2,000,000	3,000,000	Je n'ai pas encore pu me procurer des notions satisfaisantes sur la population de cette vice-royauté, qui est très considérable dans les provinces occidentales appelées *provincias de la Sierra*.
TOTAL, en piastres.	59,200,000	30,000,000	39,500,000	TOTAL de l'exportation en produits de l'agriculture et des mines, 69 millions de piastres.

Les évaluations de population jointes à ce tableau, se fondent sur mes propres recherches. *

* Je suis surpris de voir qu'un auteur estimable et d'ailleurs très exact, M. Depons, ait avancé qu'en 1802 la *Capitania general* de Ca-

Le même tableau démontre que, si l'Asie ne prenait aucune part au commerce de l'Amérique, les nations manufacturières de l'Europe trouveraient actuellement dans les colonies espagnoles un débit annuel de marchandises pour la valeur de 310,800,000 livres tournois, ou de 59,200,000 piastres. Cette importation énorme n'est balancée que par 160,125,000 liv.*, ou 30 millions et demi de piastres, valeur des produits de l'agriculture coloniale. L'excédant de l'importation, qui s'élève à 150,675,000 livres, ou à

racas renfermait 218,400 noirs (*Voyage à la Terre-Ferme*, tom. I, pag. 178 et 241.) Il s'arrête à ce nombre, parce que, dans le commencement de son ouvrage, il a supposé que les esclaves font *trois dixièmes* de la population totale, qu'il évalue à 728,000 âmes. Comment M. Depons, qui a résidé plusieurs années dans ce beau pays, a-t-il pu admettre que sur trois habitans on trouvait un Nègre? L'île de Cuba même n'avait pas, en 1803, la moitié du nombre d'esclaves que cet auteur suppose exister dans la *Capitania general* de Caracas. Je me propose de prouver ailleurs que dans la province de Venezuela, le nombre des esclaves noirs et mulâtres ne dépasse pas $\frac{1}{14}$ de la population entière. Il sera important d'entrer dans le détail de ce fait, parce qu'il intéresse le bonheur et la tranquillité politique des colonies.

* En comparant les exportations de marchandises espagnoles et étrangères, évaluées d'après les registres des douanes d'Espagne, avec les importations de ces mêmes marchandises, évaluées dans les ports de l'Amérique, il ne faut pas oublier que ces dernières excèdent les premières, 1° parce que les marchandises arrivées en Amérique ont payé les droits de sortie en Espagne; 2° parce que leur prix augmente à cause du fret, de la différence du *cours* de la monnaie, et des droits d'entrée. Plusieurs auteurs ont négligé ces considérations, et, en réunissant des nombres qui ne sont pas comparables, ils sont parvenus à des résultats contradictoires.

28,700,000 piastres, est soldé en or et en argent tirés des mines de l'Amérique. Maintenant nous savons, par ce qui a été développé plus haut, que la valeur des métaux précieux qui refluent annuellement d'Amérique en Europe, est de 38 millions et demi de piastres, ou de 202,125,000 livres : si l'on déduit de cette somme les 28,700,000 piastres destinées à payer l'excédant des importations sur les exportations, il reste 9,800,000 piastres, ou 51,450,000 livres, qui équivalent à peu près aux rentes des propriétaires américains établis dans la péninsule, jointes à la quantité d'or et d'argent qui entre annuellement dans le trésor du roi d'Espagne, comme *revenu net des colonies*. De l'ensemble de ces données, il résulte le principe suivant, dont la connaissance est très importante pour l'économie politique, savoir : qu'au commencement du dix-neuvième siècle, la valeur des importations de l'Amérique espagnole est presque égale au produit des mines, en en retranchant la valeur de l'exportation en objets d'agriculture coloniale, les piastres qui refluent dans les caisses royales à Madrid, et les sommes peu considérables que retirent d'Amérique les colons qui séjournent en Europe.

Lorsqu'on examine, d'après ce principe, les *états* d'importation de l'or et de l'argent en Espagne, et qu'on les compare au produit des hôtels des monnaies d'Amérique, on reconnaît facilement combien la plupart des auteurs qui ont traité du commerce espagnol, ont exagéré le produit de la contrebande anglaise et

le gain des négocians de la Jamaïque. On lit dans des ouvrages très répandus, que les Anglais, avant l'année 1765, gagnaient, par le commerce frauduleux, plus de vingt millions de piastres par an : en ajoutant cette somme à la quantité d'or et d'argent qui, à la même époque, a été enregistrée à Cadix, comme arrivant des colonies, soit pour le compte du roi, soit pour solder la valeur des marchandises espagnoles, on trouve une masse d'argent qui excède de beaucoup le produit réel des mines. Malgré la contrebande qui se fait sur les côtes de Caracas, depuis que les Anglais sont maîtres des îles de la Trinité et de Curaçao, il paraît que, dans toute l'Amérique espagnole, l'importation frauduleuse des marchandises ne s'est pas élevée, pendant les dernières années de paix, au-delà du quart de l'importation totale.

Il nous reste à parler, à la fin de ce chapitre, de l'épidémie qui règne sur les côtes orientales de la Nouvelle-Espagne, et qui, pendant une grande partie de l'année, met des entraves, non-seulement au commerce avec l'Europe, mais encore aux communications intérieures entre le littoral et le plateau d'Anahuac. Le port de Vera-Cruz est considéré comme le siège principal de la *fièvre jaune* (*vomito prieto* ou *negro*). Des milliers d'Européens abordant aux côtes du Mexique à l'époque des grandes chaleurs, périssent victimes de cette cruelle épidémie. Quelques vaisseaux aiment mieux arriver à Vera-Cruz à l'entrée de l'hiver, lorsque les tempêtes de *los nortes* com-

mencent à sévir, que de s'exposer à perdre, en été, la majeure partie de leur équipage par les effets du *vomito*, et à subir, à leur retour en Europe, une longue quarantaine. Ces circonstances ont souvent une influence sensible sur l'approvisionnement du Mexique et sur le prix des marchandises. Le fléau de la fièvre jaune a des suites plus graves encore pour le commerce intérieur : les mines manquent de fer, d'acier et de mercure, lorsque les communications sont interrompues entre Xalapa et Vera-Cruz. Nous avons vu plus haut que le commerce de province à province se fait par des caravanes de mulets : or, les muletiers de même que les négocians qui habitent les régions froides et tempérées de l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, craignent de descendre vers les côtes, aussi long-temps que le *vomito* règne à Vera-Cruz.

A mesure que le commerce de ce port est devenu plus considérable, et que le Mexique a senti le besoin d'une communication plus active avec l'Europe, les désavantages qui naissent de l'insalubrité de l'air du littoral se sont aussi fait sentir plus gravement. L'épidémie qui a régné en 1801 et 1802, a fait naître une question politique qui n'avait pas été agitée avec la même vivacité en 1762, ou à des époques antérieures, lorsque la fièvre jaune faisait des ravages encore plus effrayans. Des mémoires ont été présentés au gouvernement, pour discuter le problème s'il valait mieux raser la ville de Vera-Cruz et forcer les habitans de s'établir à Xalapa ou sur quelqu'autre point de la

Cordillère, ou bien tenter de nouveaux moyens pour assainir le port. Ce dernier parti paraîtrait préférable, les fortifications ayant coûté plus de cinquante millions de piastres, et le port, quelque mauvais qu'il soit, étant le seul qui, sur les côtes orientales, puisse offrir quelqu'abri aux vaisseaux de guerre. Deux partis se sont formés dans le pays, dont l'un desire la destruction, l'autre l'agrandissement de Vera-Cruz. Quoique le gouvernement ait paru pencher pendant quelque temps pour le premier de ces partis, il est probable que ce grand procès, dans lequel il s'agit de la propriété de seize mille individus et de la fortune d'un grand nombre de familles puissantes par leur richesse, sera tour à tour suspendu et renouvelé sans être jamais terminé. A mon passage par Vera-Cruz, je vis le *cabildo* entreprendre la construction d'un nouveau théâtre, tandis qu'à Mexico l'assesseur du vice-roi composait un long *informe* pour prouver la nécessité de détruire la ville, comme le foyer d'un mal pestilentiel.

Nous venons de voir qu'à la Nouvelle-Espagne, comme aux États-Unis, la fièvre jaune n'attaque pas seulement la santé des habitans, mais qu'elle mine aussi leur fortune, soit par la stagnation qu'elle cause dans le commerce intérieur, soit par les entraves qu'elle met à l'échange des productions avec l'étranger. Il en résulte que tout ce qui a rapport à ce fléau, intéresse l'homme d'état autant que le physicien observateur. L'insalubrité des côtes, qui gêne le com-

merce, facilite d'ailleurs la défense militaire du pays contre l'invasion d'un ennemi européen; et pour compléter le tableau politique de la Nouvelle-Espagne, il nous reste à examiner la nature du mal qui rend le séjour de Vera-Cruz si redoutable aux habitans des régions froides et tempérées. Je n'entrerai point ici dans les détails d'une description nosographique du *vomito prieto* : un grand nombre d'observations que j'ai recueillies pendant mon séjour dans les deux hémisphères, est réservé pour la Relation historique de mon voyage; je me bornerai ici à indiquer les faits les plus marquans, en distinguant avec soin les résultats incontestables de l'observation, de tout ce qui tient au domaine des conjectures physiologiques.

Le *typhus* que les Espagnols désignent par le nom de vomissement noir (*vomito prieto*), règne depuis très long-temps entre l'embouchure du Rio Antigua et le port actuel de Vera-Cruz. L'abbé Clavigero * et d'autres écrivains, affirment que cette maladie s'est montrée la première fois en 1725. Nous ignorons sur quoi se fonde une assertion si contraire aux traditions conservées parmi les habitans de Vera-Cruz : aucun document ancien ne nous instruit de la première apparition de ce fléau; car dans toute la partie chaude de l'Amérique équinoxiale, où abondent les *termites* et d'autres insectes destructeurs, il est infiniment rare de trouver des pièces qui datent de cinquante ou

* *Storia di Messico*, tom. I, pag. 117.

soixante ans. On croit d'ailleurs à Mexico, comme à Vera-Cruz, que l'ancienne ville qui n'est plus qu'un village connu sous le nom de *la Antigua*, a été abandonnée à la fin du seizième siècle *, à cause des maladies qui y moissonnaient déjà les Européens.

Long-temps avant l'arrivée de Cortès, il a régné presque périodiquement à la Nouvelle-Espagne un mal épidémique que les naturels appellent *matlazahüatl*, et que quelques auteurs ** ont confondu avec le *vomito* ou la fièvre jaune. Cette peste est probablement la même que celle qui, dans le onzième siècle, força les Toltèques à continuer leur migration vers le sud : elle fit de grands ravages parmi les Mexicains en 1545, 1576, 1736, 1737, 1761 et 1762; mais, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut ***, elle offrit deux caractères par lesquels elle se distingue essentiellement du *vomito* de Vera-Cruz : elle attaqua presque uniquement les indigènes ou la race cuivrée, et elle sévit dans l'intérieur du pays, sur le plateau central, à douze ou treize cents toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Il est vrai que les Indiens de la vallée de Mexico, qui, en 1761, périrent par milliers, victimes du *matlazahuatl*, vomissaient du sang par le nez et par la bouche; mais ces *hématémèses* se présentent fréquemment sous les tropiques, accompagnant les fièvres ataxiques bilieuses : on les a

* Voyez, chap. VIII, tom. II, pag. 210.

** Lettre d'Alzate, dans le *Voyage de Chappe*, pag. 55.

*** Voyez, chap. V, tom. I, pag. 333.

également observées dans la maladie épidémique qui, en 1759, a parcouru toute l'Amérique méridionale depuis Potosi et Oruro jusqu'à Quito et Popayan, et qui, d'après la description incomplète d'Ulloa *, était un *typhus* propre aux régions élevées des Cordillères. Les médecins des États-Unis, qui adoptent l'opinion que la fièvre jaune a pris son origine dans le pays même, ont cru reconnaître cette maladie dans les *pestes* qui régnèrent, en 1535 et 1612 ** parmi les hommes rouges du Canada et de la Nouvelle-Angleterre. D'après le peu que nous savons du *matlazahuatl* des Mexicains, on pourrait être porté à croire que, dans les deux Amériques, depuis les temps les plus reculés, la race cuivrée est sujette à une maladie qui, dans ses complications, offre plusieurs rapports avec la fièvre jaune de Vera-Cruz et de Philadelphie, mais qui en diffère essentiellement par la facilité avec laquelle elle se propage dans une zone froide, où pendant le jour, le thermomètre se soutient à dix ou douze degrés centigrades.

Il est certain que le *vomito* qui est endémique à Vera-Cruz, à Carthagène des Indes et à la Havane, est la même maladie que la fièvre jaune qui, depuis l'année 1793, n'a pas cessé d'accabler les habitans des

* *Noticias Americanas*, pag. 200.

** *Stubbins Ffirth, on malignant fever*, 1804, pag. 12. Gookin rapporte le fait remarquable que, dans la *peste* qui régnait, en 1612, parmi les Pawkunawhutts, près de New-Plymouth, les Indiens malades avaient la peau teinte en jaune.

États-Unis. Cette identité, contre laquelle, en Europe, un très petit nombre de médecins ont élevé des doutes *, est généralement reconnue et par les hommes de l'art qui ont visité à-la-fois l'île de Cuba, Vera-Cruz et les côtes des États-Unis, et par ceux qui ont étudié avec soin les excellentes descriptions nosologiques de MM. Makittrick, Rush, Valentin et Luzuriaga. Nous ne déciderons pas si l'on reconnaît la fièvre jaune dans le *causus* d'Hippocrate, qui est suivi, comme plusieurs fièvres bilieuses rémittentes, d'un vomissement de matières noires; mais nous pensons que la fièvre jaune a été sporadique dans les deux continens, depuis que des hommes nés sous une zône froide se sont exposés, dans les régions basses de la zone torride, à un air infecté par des miasmes. Partout où les causes excitantes et l'irritabilité des organes sont les mêmes, les maladies qui naissent d'un désordre dans les fonctions vitales doivent prendre les mêmes formes.

On ne saurait être surpris qu'à une époque où les communications entre l'ancien et le nouveau continent étaient peu multipliées, et où le nombre des Européens qui fréquentaient annuellement les îles Antilles était encore très petit, une fièvre qui n'attaque que les individus non acclimatés, ait si peu fixé l'attention des médecins de l'Europe. Au seizième et au dix-septième siècle, la mortalité devait être moindre, 1° parce qu'à cette époque, les régions équinoxiales

* *Arejula, de la fiebre amarilla de Cadiz*, tom. 1, pag. 143.

de l'Amérique n'étaient visitées que par des Espagnols et des Portugais, deux peuples de l'Europe australe moins exposés, par leur constitution, à sentir les effets funestes d'un climat excessivement chaud, que les Anglais, les Danois et d'autres habitans de l'Europe boréale qui fréquentent aujourd'hui les îles Antilles ; 2° parce qu'à l'île de Cuba, à la Jamaïque et à Haïti, les premiers colons n'étaient point réunis dans des villes aussi populeuses que celles qu'on a construites depuis ; 3° parce que, lors de la découverte de l'Amérique continentale, les Espagnols étaient moins attirés par le commerce vers le littoral, qui est généralement chaud et humide, et qu'ils se fixaient de préférence dans l'intérieur des terres sur des plateaux élevés où ils trouvaient une température analogue à celle de leur pays natal. En effet, au commencement de la conquête, les ports de Panama et de Nombre de Dios * étaient les seuls où, à de certaines époques de l'année, il y eût un grand concours d'étrangers ; mais aussi, dès 1535, le séjour ** de Panama était redouté par les Européens, comme l'est de notre temps le séjour de Vera-Cruz, d'Omoa ou de Portocabello. On ne saurait nier, d'après les faits rapportés par Sydenham et d'autres excellens observateurs, que, sous de certaines circonstances, il ne

* Nombre de Dios, situé à l'est de Portobelo, fut abandonné en 1584.

** *Pedro de Cieça*, c. 2, pag. 5.

puisse se développer des germes de nouvelles maladies *; mais rien ne prouve que la fièvre jaune n'a pas existé depuis plusieurs siècles dans les régions équinoxiales. Il ne faut pas confondre l'époque à laquelle une maladie a été décrite pour la première fois, parce qu'elle a fait de grands ravages dans un court espace de temps, avec l'époque de sa première apparition.

La plus ancienne description de la fièvre jaune est celle du médecin portugais Jean Ferreyra de Rosa ** : il observa l'épidémie qui régna à Olinda, au Brésil, depuis 1687 jusqu'en 1694, peu de temps après qu'une armée portugaise eût fait la conquête de Fernambuco. Nous savons de même avec certitude, que l'année 1691, la fièvre jaune se manifesta à l'île de la Barbade, où on la désigna sous le nom de *fièvre de kendal*, sans qu'il soit aucunement prouvé que cette maladie y fût apportée par des vaisseaux venant de Fernambuco. Ulloa ***, en parlant des *chapetonadas* ou fièvres auxquelles les Européens sont exposés à leur arrivée aux Indes Occidentales, rapporte que, d'après l'opinion des gens du pays, le *vomito prieto* était inconnu à Sainte-Marthe et à Carthagène avant 1729

* Voyez, sur une affection du larynx, qui règne épidémiquement à Otahiti, depuis l'arrivée d'un vaisseau espagnol, *Vancouver*, tom. I, pag. 175.

** *Trattado da constituiçam pestilencial de Pernambuco, per Joam Ferreyra da Rosa, em Lisboa*, 1694.

*** *Voyage*, tom. I, pag. 41 et 149.

et 1730, à Guayaquil avant 1740. La première épidémie de Sainte-Marthe fut décrite par un médecin espagnol, Juan Josef de Gastelbondo*. Depuis cette époque, la fièvre jaune a régné à plusieurs reprises, hors des Antilles et de l'Amérique espagnole, au Sénégal, aux Etats-Unis**, à Malaga, à Cadix***, à Livourne, et, d'après l'excellent ouvrage de Cleghorn, même à l'île de Minorque****. Nous avons cru devoir rapporter ces faits, dont plusieurs ne sont pas assez généralement connus, parce qu'ils répandent quelque lumière sur la nature et sur la cause de cette cruelle maladie. D'ailleurs l'opinion que les épidémies qui, depuis 1793, ont désolé presque tous les ans l'Amérique septentrionale, diffèrent essentiellement de celles qui se sont manifestées depuis des siècles à Vera-Cruz, et que la fièvre jaune a été importée des côtes d'Afrique à la Grenade, et de là à Philadelphie, est tout aussi dénuée de fondement que l'hypothèse très accréditée jadis, qu'une escadre venant de Siam a introduit le *vomito* en Amérique.*****

Sous tous les climats, les hommes croient trouver

* *Luzuriaga, de la calentura biliosa*, tom. I, pag. 7.

** En 1741, 1747, 1762.

*** A Cadix, en 1731, 1733, 1734, 1744, 1746, 1764; à Malaga, en 1741.

**** De 1744-1749. (*Tommasini, sulla febbre di Livorno del 1804*, p. 65).

***** *Labat, Voyage aux Isles*, tom. I, p. 73. Sur la peste de Boullam, en Afrique, voyez *Chisholm, on pestilential fever*, pag. 61; et *Miller, Histoire de la fièvre de New-York*, pag. 61; *Volney, Tableau du sol de l'Amérique*, tom. II, pag. 334.

quelque consolation dans l'idée qu'une maladie que l'on regarde comme pestilentielle, est d'une origine étrangère. Comme des fièvres malignes naissent facilement parmi un équipage nombreux, entassé dans des vaisseaux malpropres, le commencement d'une épidémie date assez souvent de l'arrivée d'une escadre; alors, au lieu d'attribuer le mal où à l'air vicié que renferment des vaisseaux privés de ventilation, ou à l'effet d'un climat ardent et malsain sur des matelots nouvellement débarqués, on affirme qu'il a été importé d'un port voisin dans lequel l'escadre ou le convoi a touché pendant sa navigation d'Europe en Amérique. C'est ainsi que l'on entend souvent dire à Mexico que le vaisseau de guerre qui a conduit tel ou tel vice-roi à Vera-Cruz, a introduit la fièvre jaune, qui avait cessé de régner depuis plusieurs années: c'est ainsi que, pendant la saison des grandes chaleurs, la Havane, Vera-Cruz et les ports des Etats-Unis, s'accusent mutuellement de recevoir l'un de l'autre le germe de la contagion. Il en est de la fièvre jaune comme du *typhus* mortel, connu sous le nom de peste d'Orient, que les habitans de l'Egypte attribuent à l'arrivée des vaisseaux grecs, tandis qu'en Grèce et à Constantinople, on regarde cette même peste comme venant de Rosette ou d'Alexandrie.*

Pringle, Lind et d'autres médecins distingués, considèrent nos affections bilieuses estivales et autom-

* *Pugnet, sur les fièvres du Levant et des Antilles*, pag. 97 et 331.

nales comme le premier degré * de la fièvre jaune. Une faible analogie se manifeste aussi dans les fièvres pernicieuses intermittentes qui règnent en Italie, et qui ont été décrites par Lancisi, Torti, et récemment par le célèbre Frank **, dans son *Traité de nosographie générale*. On affirme avoir vu de temps en temps, dans la Campagne de Rome, des individus mourir avec presque tous les signes pathognomoniques de la fièvre jaune, l'ictère, le vomissement et les hémorrhagies. Malgré ces rapports, qui ne sont pas accidentels, on peut regarder la fièvre jaune, partout où elle prend le caractère d'une maladie épidémique, comme un typhus *sui generis* qui participe à-la-fois des fièvres gastriques et des fièvres ataxo-adynamiques ***. Nous distinguerons par conséquent les fièvres stationnaires bilieuses et les fièvres pernicieuses intermittentes qui règnent sur les bords de l'Orénoque, sur la côte qui s'étend de Cumana au cap Codera, dans la vallée du Rio de la Magdalena, à Acapulco

* *Lind, Sur les maladies des Européens dans les pays chauds*, p. 14. *Berthe, Précis historique de la maladie qui a régné en Andalousie en* 1800, pag. 17.

** *Petrus Franck, de curandis hominum morbis*, tom. 1, pag. 150. L'analogie qu'on observe entre le *cholera morbus*, la fièvre bilieuse et la fièvre gastro-adynamique, a été indiquée avec beaucoup de sagacité dans le bel ouvrage de M. Pinel, *Nosographie philosophique* (3ᵉ édit.), tom. 1, pag. 46 et 55.

*** *Nosographie*, tom. 1, pag. 139-152 et p. 209. M. Franck désigne la fièvre jaune sous le nom de *febris gastrico-nervosa*.

et dans un grand nombre d'autres endroits humides et malsains que nous avons visités, du *vomito prieto* ou de la fièvre jaune qui exerce ses ravages aux Antilles, à la Nouvelle-Orléans et à Vera-Cruz.

Le *vomito prieto* ne s'est point montré jusqu'ici sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Espagne. Les habitans du littoral qui s'étend depuis l'embouchure du Rio Papagallo, par Zacatula et Colima, jusqu'à San Blas, sont sujets à des fièvres gastriques qui dégénèrent souvent en fièvres adynamiques, et l'on pourrait dire qu'une constitution bilieuse règne presque continuellement dans ces plaines arides et brûlantes, mais entrecoupées de petites mares d'eau qui servent de repaires aux crocodiles.*

A Acapulco, les fièvres bilieuses et le *cholera morbus* sont assez fréquens, et les Mexicains qui descendent du plateau pour faire des achats de marchandises lors de l'arrivée du *galion*, n'en sont que trop souvent les victimes. Nous avons dépeint plus haut la position de cette ville, dont les malheureux habitans, tourmentés par des tremblemens de terre et des ouragans, respirent un air embrasé, rempli d'insectes et vicié par des émanations putrides : pendant une grande partie de l'année, ils n'aperçoivent le soleil qu'à travers une couche de vapeurs d'une teinte olivâtre et qui n'affectent point l'hygromètre placé dans les basses régions de l'atmosphère. En comparant les

* *Crocodilus acutus.* Cuvier.

plans des deux ports que j'ai donnés * dans mon Atlas de la Nouvelle-Espagne, on devine facilement que la chaleur doit être encore plus accablante, l'air plus stagnant, l'existence de l'homme plus pénible à Acapulco qu'à Vera-Cruz. Dans le premier de ces deux endroits, de même qu'à la Guayra et à Sainte-Croix de Ténériffe, les maisons sont appliquées contre un mur de rocher qui échauffe l'air par réverbération. Le bassin du port est tellement entouré de montagnes, que, pour donner, pendant les ardeurs de l'été, quelque accès au vent de mer, le colonel Don Josef Barreiro, *castellano* ou gouverneur du château d'Acapulco, a fait pratiquer au nord-ouest une coupure de montagne : cet ouvrage hardi, que l'on désigne dans le pays sous le nom de la *Abra* de San Nicolas, n'a pas été sans utilité. Obligé, pendant mon séjour à Acapulco, de passer plusieurs nuits en plein air pour faire des observations astronomiques, j'ai senti constamment, deux ou trois heures avant le lever du soleil, lorsque la température de la mer était très différente de celle du continent, un petit courant d'air qui s'établissait par la brêche de San Nicolas. Ce courant est d'autant plus salutaire que l'atmosphère d'Acapulco est empestée par les miasmes qui s'élèvent d'une mare appelée la *Cienega del castillo*, située à l'est de la ville : les eaux croupissantes de cette mare disparaissent tous les ans, ce qui fait périr une innombrable quantité de petits pois-

* Pl. IX et XVIII.

sons thorachiques, à peau mucilagineuse, que les Indiens désignent sous le nom de *popoyote* ou d'*axolotl**, quoique le véritable *axolotl* des lacs de Mexico (Siren pisciformis de Shaw) en diffère essentiellement, et ne soit, d'après M. Cuvier, que la larve d'une grande salamandre. Ces poissons, qui pourrissent par monceaux, répandent dans l'air voisin des émanations que l'on considère avec raison comme la cause principale des fièvres bilioso-putrides qui règnent sur cette côte. Entre la ville et la *cienega* sont placés des fours à chaux dans lesquels on calcine de grandes masses de madrépores retirés de la mer. Malgré les théories spécieuses de M. Mitchill**, sur l'oxide d'azote, Aca-

* L'axolotl d'Acapulco n'a de commun avec celui de la vallée de Mexico que sa couleur : c'est un poisson écailleux, à deux nageoires dorsales, d'un brun olivâtre, parsemé de petites taches jaunes et bleues.

** D'après cet auteur, l'oxide d'azote, regardé comme la cause des fièvres malignes et des fièvres intermittentes, est absorbé par la chaux, et par cette raison les parties les plus saines de la France, de l'Angleterre et de la Sicile sont calcaires. (*American medical Repos.*, v. II, p. 46.) L'influence des roches sur le grand océan aérien et sur la constitution physique de l'homme, rappelle les rêves de l'abbé Giraud Soulavie, d'après lequel « les basaltes et les amygdaloïdes augmentent la « charge électrique de l'atmosphère, et influent sur le moral des ha- « bitans, en les rendant légers, révolutionnaires, et enclins à aban- « donner la religion de leurs ancêtres ». Quelque idée que l'on se forme des miasmes qui causent l'insalubrité de l'air, il paraît peu probable, d'après l'état actuel de nos connaissances chimiques, que des combinaisons ternaires ou quaternaires de phosphore, d'hydrogène, d'azote et de soufre puissent être absorbées par la chaux, et surtout par le carbonate de chaux. Telle a été cependant l'influence

pulco est un des endroits les plus malsains du Nouveau Continent. Peut-être même, si ce port, au lieu d'être fréquenté par des bâtimens de Manille, de Guayaquil et d'autres endroits situés sous la zone torride, recevait des bâtimens du Chili et de la côte nord-ouest de l'Amérique, et si la ville était visitée à-la-fois par un plus grand nombre d'Européens, ou d'habitans du plateau mexicain, les fièvres bilieuses y dégénéreraient bientôt en fièvre jaune, et le germe de cette dernière maladie se développerait à Acapulco d'une manière encore plus funeste qu'à Vera-Cruz.

Sur les côtes orientales du Mexique, les vents du nord rafraîchissent l'air de manière que le thermomètre baisse jusqu'à 17° centigrades: à la fin du mois de février, je l'ai vu se soutenir des journées entières au-dessous de 21°; tandis qu'à la même époque, l'air étant calme, il est à Acapulco à 28° ou 30°. La latitude de ce dernier port est de 3° plus méridionale que celle de Vera-Cruz: les hautes Cordillères du Mexique le mettent à l'abri des courans d'air froid qui refluent du Canada

politique des théories de M. Mitchill, dans un pays où l'on admire avec raison la sagesse des magistrats, que me trouvant en quarantaine dans le Delaware, en arrivant des Antilles à Philadelphie, j'ai vu des officiers du comité de santé faire peindre gravement, avec de l'eau de chaux, l'ouverture de l'écoutille, afin que le *septon* ou miasme de la fièvre jaune de la Havane, que l'on supposait exister dans notre bâtiment, vînt se fixer sur une bande de chaux de trois décimètres de largeur. Doit-on être surpris que nos matelots espagnols crussent reconnaître quelque chose de magique dans ce prétendu moyen de désinfection ?

vers les côtes de Tabasco. La température de l'air s'y soutient en été, pendant le jour, presque constamment entre 30° et 36° du thermomètre centigrade.

J'ai observé que, sur toutes les côtes, la température de la mer a une grande influence sur celle du continent voisin : or, la chaleur de la mer ne varie pas seulement selon la latitude, mais aussi selon le nombre des bas-fonds et la rapidité des courans qui amènent des eaux de différens climats. Sur les côtes du Pérou, sous les 8° et 12° de latitude australe, j'ai trouvé la température de la mer du Sud, à sa surface, de 15° à 16° centigrades, tandis que, hors du courant qui porte avec force du détroit de Magellan vers le cap Pariña, le Grand Océan équinoxial a une température de 25° à 26° : aussi le thermomètre a baissé à Lima, en 1801, aux mois de juillet et d'août, à 13°5, et les orangers y viennent à peine. De même, dans le port de Vera-Cruz, j'ai observé que la chaleur de la mer, en février 1804, n'était que de 20° à 22°, tandis que, dans les attérages d'Acapulco, je l'avais trouvée, en mars 1803, de 28° à 29° *. La réunion de ces circonstances augmente l'ardeur du climat sur les côtes occidentales : les chaleurs sont moins interrompues à Acapulco qu'à Vera-Cruz, et il est à croire que, si jamais la fièvre jaune commence à régner dans le premier de ces ports, elle y durera pendant toute

* Voyez mon *Recueil d'Observations astronomiques*, tom. I, pag. 317 (n. 256 et 259).

l'année, comme à l'île de la Trinité, à Sainte-Lucie, à la Guayra, et partout où les températures moyennes * des différens mois ne varient que de 2° à 3°.

Dans les régions basses du Mexique, comme en Europe, la suppression subite de la transpiration est une des principales causes occasionnelles des fièvres gastriques ou bilieuses, surtout du *cholera morbus*, qui s'annonce par des symptômes si effrayans. Le climat d'Acapulco, dont la température est uniforme dans les différentes parties de l'année, donne lieu à ces suppressions de transpiration, par la fraîcheur extraordinaire qui règne quelques heures avant le lever du soleil. Sur ces côtes, les personnes non acclimatées courent de grands risques, lorsque, peu vêtues, elles voyagent la nuit, ou qu'elles dorment à l'air libre. A Cumana, et dans d'autres endroits de l'Amérique équinoxiale, la température de l'air ne diminue, vers le lever du soleil, que de 1° ou 2° centigrades: le jour, le thermomètre y est à 28° ou 29°, et, la nuit, à 23° ou 24°. A Acapulco, j'ai trouvé la chaleur de l'air, le jour, à 29° ou 30°; pendant la nuit, elle se soutint

* Les différences des températures moyennes du mois le plus froid et du mois le plus chaud, sont, en Suède, sous les 63°50' de latitude, de 28°5; en Allemagne, sous les 50°5' de latitude, de 23°2; en France, sous les 48°50' de latitude, de 21°4; en Italie, sous les 41°54' de latitude, de 20°6; et dans l'Amérique méridionale, sous les 10°27' de latitude, de 2°7. Voyez mes tableaux comparatifs dans les additions à la *Chimie de Thomson* (traduction de M. Riffault), tom. 1, pag. 106.

à 26°: mais depuis trois heures du matin jusque vers le lever du soleil, elle diminua brusquement jusqu'à 17° ou 18°. Ce changement fait la plus viveimpression sur les organes. Nulle part ailleurs, sous les tropiques, je n'ai senti une si grande fraîcheur pendant la dernière partie de la nuit: on croit passer subitement de l'été à l'automne; et à peine le soleil est-il levé, qu'on commence déjà à se plaindre de la chaleur. Dans un climat où la santé dépend principalement des fonctions de la peau, et où les organes sontaffectés des moindres changemens de température*, un refroidissement de l'air de 10° à 12°, cause des suppressions de transpiration très dangereuses pour les Européens non acclimatés.

On a affirmé à tort que le *vomito* n'avait jamais régné dans aucune partie de l'hémisphère austral, et l'on a cherché la cause de ce phénomène dans le froid que l'on croit propre à cet hémisphère. J'aurai occasion de faire voir, dans un autre endroit, combien on a exagéré les différences de température des pays situés au nord et au sud de l'équateur. La partie tempérée de l'Amérique méridionale a le climat d'une presqu'île qui se rétrécit vers le sud; les étés y

* La température de l'air à Guayaquil se maintient si uniformément entre 29° et 32° centigrades, que les habitans se plaignent du froid lorsque le thermomètre baisse subitement jusqu'à 23° ou 24°. Ces phénomènes sont très remarquables en les considérant sous un point de vue physiologique: ils prouvent que l'excitabilité des organes augmente par l'uniformité et l'action prolongée des *stimulus habituels*.

sont moins chauds et les hivers moins rudes que dans les pays qui, sous la même latitude, dans l'hémisphère boréal*, s'élargissent vers le nord. La température moyenne de Buenos-Ayres ne diffère guère de celle de Cadix, et l'influence des glaces, dont l'accumulation est sans doute plus grande au pôle austral qu'au pôle boréal, ne se fait presque pas sentir au-dessous des 48° de latitude sud. Nous avons vu plus haut que c'est justement dans l'hémisphère austral, à Olinda, au Brésil, que la fièvre jaune a sévi, pour la première fois, sur un grand nombre d'Européens. La même maladie a régné à Guayaquil, en 1740, et, dans les premières années de ce siècle, à Montevideo, port d'ailleurs si célèbre par la salubrité de son climat.

Depuis une cinquantaine d'années, le *vomito* ne s'est manifesté presque sur aucun point des côtes du Grand Océan, à l'exception de la ville de Panama. Dans ce dernier port, comme au Callao**, le commencement des grandes épidémies est le plus souvent marqué par l'arrivée de quelques bâtimens venant du Chili, non que ce pays, un des plus heureux et des plus sains de la terre, puisse transmettre un mal qui n'y existe point, mais parce que ses habitans, transplantés dans la zone torride, éprouvent, avec la même force que les habitans du nord, les effets funestes d'un air excessivement chaud et vicié par le mélange d'émanations putrides.

* Voyez, chap. VIII, tom. II, pag. 326.

** *Leblond, Observations sur la fièvre jaune*, pag. 204.

La ville de Panama est située sur une langue de terre aride et dénuée de végétation; mais la marée, lorsqu'elle descend, laisse à découvert, bien avant dans la baie, une grande étendue de terrain couverte de fucus, d'ulves et de méduses. Ces amas de plantes marines et de mollusques gélatineux restent sur la plage, exposés à l'ardeur du soleil. L'air est infecté par la décomposition de tant de substances organiques; et des miasmes qui n'affectent presque pas les organes des indigènes, agissent puissamment sur des individus nés dans les régions froides de l'Europe, ou dans celles des deux Amériques.

Les causes de l'insalubrité de l'air sont très différentes des deux côtés de l'isthme. A Panama, où le *vomito* est endémique, et où les marées sont très fortes, on regarde la plage comme le foyer de l'infection. A Portobelo, où règnent des fièvres bilieuses rémittentes, et où les marées sont à peine sensibles, les émanations putrides naissent de la force de la végétation même. Il y a peu d'années encore que les forêts qui couvrent l'intérieur de l'isthme, s'étendaient jusqu'aux portes de la ville, et que les singes entraient par bandes dans les jardins de Portobelo, pour y recueillir des fruits. La salubrité de l'air a augmenté considérablement, depuis qu'un excellent administrateur, le gouverneur Don Vicente Emparan a fait abattre les bois d'alentour.

La position de Vera-Cruz a plus d'analogie avec celles de Panama et de Carthagène des Indes, qu'avec

les positions de Portobelo et d'Omoa. Les forêts qui couvrent la pente orientale de la Cordillère, s'étendent à peine jusqu'à la ferme de l'Encero : là commence un bois moins touffu, composé de Mimosa cornigera, de Varronia et de Capparis breynia, et se perdant progressivement à cinq ou six lieues de distance des côtes de la mer. Les environs de Vera-Cruz sont d'une aridité affreuse : en arrivant par le chemin de Xalapa, on trouve, près de *la Antigua*, quelques pieds de cocotiers qui ornent les jardins de ce village ; ce sont les derniers grands arbres que l'on découvre dans le désert. L'excessive chaleur qui règne à Vera-Cruz est augmentée par les collines de sables mouvans (*meganos*) qui sont formées par l'impétuosité des vents du nord, et qui entourent la ville du côté du sud et du sud-ouest. Ces dunes, de forme conique, ont jusqu'à quinze mètres de hauteur : fortement échauffées en raison de leur masse, elles conservent, pendant la nuit, la température qu'elles ont acquise pendant le jour. C'est par une accumulation progressive de chaleur que le thermomètre centigrade, plongé dans le sable au mois de juillet, s'élève à 48° ou 50°, tandis que le même instrument, à l'air libre et à l'ombre, se soutient à 30°. Les *meganos* peuvent être considérés comme autant de fours qui échauffent l'air ambiant : ils n'agissent pas seulement parce qu'ils *rayonnent* du calorique dans tous les sens, mais aussi parce qu'ils empêchent, par leur agroupement, la libre circulation de l'air. La même cause qui les a fait naître les détruit facilement :

des dunes changent de place tous les ans, comme on le remarque surtout dans la partie du désert appelée *Meganos de Cathalina*, *Meganos del Coyle* et *Ventorillos*.

Mais malheureusement pour ceux des habitans de Vera-Cruz qui ne sont point acclimatés, les plaines sablonneuses dont la ville est environnée, loin d'être entièrement arides, sont entrecoupées de terrains marécageux, dans lesquels se réunissent les eaux de pluie qui s'infiltrent à travers les dunes. Ces réservoirs d'eaux bourbeuses et dormantes sont considérés, par MM. Comoto, Ximenez, Mociño, et par d'autres médecins instruits qui ont examiné avant moi les causes de l'insalubrité de Vera-Cruz, comme autant de foyers d'infection. Je ne nommerai ici que les mares connues sous le nom de la *Cienega Boticuria*, derrière le magasin à poudre, la *Laguna de la Hormiga*, l'*Espartal*, la *Cienega de Arjona*, et le marécage de *la Tembladera*, situé entre le chemin du *Rebenton* et les *Callejones de Aguas-Largas*. Au pied des dunes, on ne trouve que de petits arbustes de Croton et de Desmanthus, l'Euphorbia tithymaloïdes, le Capraria biflora, le Jatropha à feuilles de cotonnier, et des Ipomoea dont la tige et les fleurs sortent à peine du sable aride qui les couvre : partout où ce sable est baigné par l'eau des mares qui débordent dans la saison des pluies, la végétation devient plus vigoureuse. Le Rhizophora mangle, le Coccoloba, des Pothos, des Arum et d'autres plantes qui se plaisent

12.

dans un sol humide et chargé de parties salines, forment des touffes éparses. Ces endroits bas et marécageux sont d'autant plus à craindre, qu'ils ne restent pas constamment couverts d'eau. Une couche de feuilles mortes, entremêlée de fruits, de racines, de larves d'insectes aquatiques et d'autres débris de matières animales, entre en fermentation à mesure qu'elle est échauffée par les rayons d'un soleil brûlant. J'exposerai dans un autre endroit les expériences que j'ai faites, pendant mon séjour à Cumana, sur l'action que les racines du manglier exercent sur l'air ambiant, aussi long-temps que, légèrement humectées, elles restent exposées à la lumière: ces expériences répandront quelque jour sur le phénomène remarquable et anciennement observé dans les deux Indes, que de tous les endroits où végètent avec force le mancenillier et le manglier, les plus malsains sont ceux où les racines de ces arbres ne sont pas constamment couvertes d'eau. En général, la putréfaction des matières végétales est d'autant plus à craindre sous les tropiques, que le nombre des plantes astringentes y est très considérable, et que ces plantes contiennent, dans leur écorce et dans leurs racines, beaucoup de matière animale, combinée avec du tannin.*

S'il existe incontestablement, dans le terrain qui environne Vera-Cruz, des causes d'insalubrité de l'air,

* Vauquelin, sur le tannate de gélatine et d'albumine. *Annales du Muséum*, tom. XV, pag. 77.

on ne saurait nier aussi qu'il ne s'en trouve d'autres dans l'enceinte de la ville même. La population de Vera-Cruz est trop considérable pour la petite étendue de terrain qu'occupe la ville : seize mille habitans sont renfermés dans un espace de 500,000 mètres carrés ; car Vera-Cruz forme un demi-cercle dont le rayon n'a pas six cents mètres. Comme la plupart des maisons n'ont qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, il en résulte que, parmi le bas-peuple, le nombre des personnes qui habitent le même appartement est très considérable. Les rues sont larges, droites et dirigées, les plus longues, du nord-ouest au sud-est ; les moins longues, ou rues transversales, du sud-ouest au nord-est : mais, comme la ville est entourée d'une haute muraille, la circulation de l'air est presque nulle. La brise qui souffle faiblement pendant l'été, du sud-est et de l'est-sud-est, ne se fait sentir que sur les terrasses des maisons ; et les habitans, que, pendant l'hiver, le vent du nord empêche souvent de traverser les rues, respirent, dans la saison des grandes chaleurs, un air stagnant et embrasé.

Les étrangers qui fréquentent Vera-Cruz ont beaucoup exagéré * la malpropreté des habitans. Depuis quelque temps, la police a pris des mesures pour maintenir la salubrité de l'air. Vera-Cruz est déjà moins

* Thorne, dans l'*American med. Repos.*, tom. XXX, pag. 46. *Luzuriaga, de la calentura biliosa*, tom. 1, pag. 65. (Traduction de l'ouvrage de Benjamin Rush, enrichi des observations de M. Luzuriaga.)

malpropre que beaucoup de villes de l'Europe australe ; mais, fréquentée par des milliers d'Européens non acclimatés, placée sous un ciel brûlant, entourée de petites mares dont les émanations infectent l'air environnant, elle ne verra diminuer les suites funestes des épidémies que lorsque la police aura continué de déployer son activité pendant une longue suite d'années.

On observe, sur les côtes du Mexique, une liaison intime entre la marche des maladies et les variations de la température de l'atmosphère. A Vera-Cruz, on ne connaît que deux saisons, celle des tempêtes du nord (*los nortes*), depuis l'équinoxe de l'automne jusqu'à l'équinoxe du printemps, et celle des brises ou vents sud-est (*brizas*), qui soufflent assez régulièrement depuis mars jusqu'en septembre. Le mois de janvier est le plus froid de l'année, parce qu'il est le plus éloigné des deux époques auxquelles le soleil passe par le zénith de Vera-Cruz*. Le *vomito* ne commence généralement à sévir dans cette ville, que lorsque la température moyenne des mois atteint les 24° du thermomètre centigrade : en décembre, en janvier et en février les chaleurs restent au-dessous de cette limite ; aussi est-il infiniment rare que la fièvre jaune ne disparaisse pas entièrement dans cette saison, où l'on éprouve souvent un froid assez sensible. Les fortes chaleurs commencent au mois de mars, et avec elles le fléau de l'épidémie. Quoique mai

* Le 16 mai et le 27 juillet.

soit plus chaud que septembre et octobre, c'est cependant dans ces deux derniers mois que le *vomito* fait le plus de ravages; car, dans toutes les épidémies, il faut un certain temps pour que le germe se développe dans toute son énergie, et les pluies, qui durent depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre, influent sans doute aussi sur la production des miasmes qui se forment dans les environs de Vera-Cruz.

C'est l'entrée et la fin de la saison des pluies que l'on redoute le plus sous les tropiques, parce qu'une trop grande humidité arrête, presque autant qu'une grande sécheresse, les progrès de la putréfaction des substances végétales et animales qui se trouvent accumulées dans les endroits marécageux. Il tombe à Vera-Cruz, par an, plus de 1870 millimètres d'eau de pluie: dans le seul mois de juillet de l'année 1803, un observateur exact, M. de Constanzo, colonel du corps des ingénieurs, en a recueilli plus de 380 millimètres, ce qui n'est qu'un tiers de moins qu'on n'en recueille à Londres pendant une année entière. C'est dans l'évaporation de ces eaux de pluie, qu'il faut chercher la cause pour laquelle le calorique n'est pas plus accumulé dans l'air, au second qu'au premier passage du soleil par le zénith de Vera-Cruz. Les Européens qui craignent de succomber à l'épidémie du *vomito*, considèrent comme très heureuses les années où le vent du nord souffle avec force jusqu'au mois de mars, et où il se fait déjà sentir

depuis le mois de septembre. Pour constater l'influence de la température sur les progrès de la fièvre jaune, j'ai examiné avec le plus grand soin, pendant mon séjour à Vera-Cruz, des tableaux de plus de 21,000 observations, que le capitaine du port, Don Bernardo de Orta, y a faites pendant les quatorze années qui ont précédé celle de 1803. Les thermomètres de cet infatigable observateur ont été comparés à ceux qui m'ont servi dans le cours de mon expédition.

Je présente, dans le tableau suivant, les températures moyennes des mois, déduites des tableaux météorologiques de M. Orta; j'ai ajouté le nombre des malades morts de la fièvre jaune en 1803, à l'hôpital de Saint-Sébastien. J'aurais desiré connaître l'état des autres hôpitaux, surtout de celui des religieux de Saint-Jean-de-Dieu (*San Juan de Dios*). Les personnes instruites qui habitent Vera-Cruz rempliront un jour le cadre que je n'ai fait qu'ébaucher: j'ai indiqué seulement les individus dont le genre de maladie n'est pas resté douteux, à cause des fréquens vomissemens de matières noires. Comme en 1803, le concours des étrangers a été uniforme dans les différentes parties de l'année, le nombre des malades désigne assez bien les progrès de l'épidémie *du vomito*. Le même tableau présente les variations des climats de Mexico et de Paris*, dont la température moyenne contraste singu-

* La température moyenne de Mexico se fonde sur les observa-

lièrement avec celle des côtes orientales de la Nouvelle-Espagne. A Rome, à Naples, à Cadix, à Séville et à Malaga, la chaleur moyenne du mois d'août dépasse 24°, et diffère par conséquent très peu de la chaleur de Vera-Cruz.

Tableau météorologique et nosographique de Vera-Cruz (lat. 19°11'52") *thermomètre centigrade.*

	DIVISION DE L'ANNÉE.	TEMPÉRATURE MOYENNE À VERA-CRUZ.	PROGRÈS DU VOMITO. (*État de l'hôpital de St. Sebast.*)		REMARQUES.	TEMPÉRATURE MOYENNE	
			ENTRÉS.	MORTS.		À MEXICO.	À PARIS.
Vents du nord.	Janvier. . .	21°,7	7	1	A la Guayra, à Cumana, sur le parallèle de Vera-Cruz aux îles Antilles orientales, et partout où le vent du nord ne souffle pas, la température moyenne du mois de janvier n'est jamais au dessous de 25°.	Temp. moyenne douteuse. Le therm. descend en janv. jusqu'à 5° ou 6° et même au-dessous.	1°,2
	Février. . .	22°,6	6	2			4°,3
	Mars. . . .	23°,3	19	5			8°,0

tions de M. Alzate. (*Observaciones meteorologicas de los ultimos nueve meses del año* 1769, *Mexico*, 1770.) Comme des observations faites dans l'enceinte de la ville de Paris, indiquent une température un peu plus élevée que celle qui correspond à la latitude de 48°50', on a préféré les nombres qui résultent du *Calendrier de Montmorency*, calculé par M. Cotte pour les années 1765-1808 (*Journal de Physique*, 1809, pag. 382.)

DIVISION DE L'ANNÉE.		TEMPÉRATURE moyenne A VERA-CRUZ.	PROGRÈS DU VOMITO. (État de l'hôpital de St. Sébast.) ENTRÉS.	MORTS.	REMARQUES.	TEMPÉRATURE moyenne. A MEXICO.	A PARIS.
Brise, température moyenne au-dessus de 24°. Saison du vomito.	Avril. . . .	25°,7	20	4	Quelquefois le vent du nord souffle encore.	18°,6	10°,5
	Mai.	27°,6	73	11	Premier passage du soleil par le zénith de Vera-Cruz.	18°,8	14°,1
	Juin.	27°,5	49	6	Commencement de la saison des pluies.	16°,9	18°,0
	Juillet. . .	27°,5	51	11	Second passage du soleil par le zénith de Vera-Cruz.	17°,0	19°,4
	Août. . . .	27°,6	94	16	Température moyenne du mois d'août, à Rome, de 26°; à Upsal, de 15°,6.	17°,0	20°,2
	Septembre.	27°,4	68	8	Fin de la saison des pluies.	15°,8	16°,4
	Octobre. .	26°,2	29	3	Quelquefois le vent du nord commence déjà à alterner avec la brise.	16°,4	12°,0
Vents du nord.	Novembre.	24°,0	9	2	Ces deux mois sont si secs qu'en 1803 la quantité d'eau de pluie ne s'élevait pas à 14 millimètres, tandis que le 18 août et le 18 septembre il en était tombé en vingt-quatre heures plus de 70 millimètres.	14°,4	6°,5
	Décembre.	21°,1	3	0		13°,7	3°,8

La température moyenne de Vera-Cruz est de 25°,4; celle de Mexico, de 17°; celle de Paris, de 11°,3.

J'aurais ajouté à ce tableau la marche du thermomètre à Philadelphie, et le nombre des individus qui y

sont morts de la fièvre jaune dans chaque mois, si j'avais pu me procurer des observations propres à donner la température moyenne des différens mois de l'année 1803. Dans les climats tempérés, les résultats tirés des plus grandes et des plus petites élévations que le thermomètre a atteintes à de certaines époques, ne nous apprennent rien sur les températures moyennes. Cette observation très simple et très ancienne paraît avoir échappé au grand nombre des médecins qui ont agité le problème, si les dernières épidémies d'Espagne ont été causées par des chaleurs que l'on pourrait regarder comme extraordinaires dans l'Europe australe. On a affirmé dans beaucoup d'ouvrages, que l'année 1790 avait été de deux degrés plus chaude que les années 1799 et 1800, parce que, dans ces deux dernières années, le thermomètre n'était monté à Cadix que jusqu'à 28° et 30°5, tandis qu'en 1790, il s'était élevé jusqu'à 32°. Les belles observations météorologiques du chevalier Chacon, publiées par M. Arejula, pourront jeter le plus grand jour sur cette matière importante, si on se donne la peine d'en déduire les moyennes des mois. La médecine ne trouvera du secours dans la physique qu'autant qu'on adoptera des méthodes exactes pour examiner les influences de la chaleur, de l'humidité et de la tension électrique de l'air, sur le progrès des maladies.

Nous venons de tracer la marche que suit généralement la fièvre jaune à Vera-Cruz, nous avons vu qu'année commune, l'épidémie cesse de sévir lorsque,

à l'entrée des tempêtes du nord, la température moyenne du mois s'abaisse au-dessous de 24°*. Les phénomènes de la vie sont sans doute assujétis à des lois immuables; mais nous connaissons si peu l'ensemble des conditions sous lesquelles le désordre s'introduit dans les fonctions des organes, que les phénomènes pathologiques nous paraissent offrir, dans leur succession, les irrégularités les plus bizarres. Lorsque, à Vera-Cruz, le *vomito* débute pendant l'été avec beaucoup de violence, on le voit régner pendant tout l'hiver: l'abaissement de température diminue alors le mal; mais il ne parvient pas à l'éteindre entièrement. L'année 1803, dans laquelle la mortalité fut assez petite, présente un exemple frappant de ce genre. On voit, par le tableau que nous avons donné plus haut, que, chaque mois, il y eut quelques individus attaqués du *vomito;* mais aussi, pendant l'hiver de 1803, Vera-Cruz se ressentit encore de l'épidémie qui, l'été précédent, avait sévi avec une force extraordinaire. Le *vomito* n'ayant pas été très fréquent pendant l'été de 1803, la maladie cessa entièrement au commencement de l'année 1804. Lorsque, dans les derniers jours du mois de février, nous descendîmes, M. Bonpland et moi, de Xalapa à Véra-Cruz, la ville ne renfermait aucun malade de fièvre jaune: et, peu de

* Le sentiment de la chaleur et l'influence de la température sur les organes dépendant du degré d'*excitation habituelle*, le même air que l'on désigne à Vera-Cruz comme froid, pourrait encore, sous la zone tempérée, favoriser le développement d'une épidémie.

jours après, dans une saison où le vent soufflait encore impétueusement, et où le thermomètre ne s'élevait pas à 19°, M. Commoto nous conduisit à l'hôpital de Saint-Sébastien, au lit d'un mourant : c'était un muletier, métis mexicain très basané, qui venait du plateau de Perote, et qui avait été attaqué du *vomito* en traversant la plaine qui sépare la Antigua de Vera-Cruz.

Ces cas, où la maladie est sporadique en hiver, sont heureusement très rares, et une véritable épidémie ne se développe à Vera-Cruz que lorsque les chaleurs de l'été commencent à se faire sentir, et que le thermomètre s'élève fréquemment au-dessus de 24°. La même marche de la fièvre jaune s'observe aux Etats-Unis : à la vérité, M. Carey * a observé que les semaines où la température a été le plus élevée à Philadelphie, n'ont pas toujours été celles où la mortalité a été la plus forte ; mais cette observation prouve seulement que les effets de la température et de l'humidité de l'atmosphère sur la production des miasmes et sur l'état d'irritabilité des organes, ne sont pas toujours instantanés. Je suis loin de regarder une chaleur extrême comme la seule et véritable cause du *vomito* ; mais comment nier qu'il existe, dans les endroits où le mal est endémique, une liaison intime entre l'état de l'atmosphère et la marche de l'épidémie?

Il est incontestable que le *vomito* n'est pas conta-

* *Carey, Description of the malignant fever of Philadelphia*, 1794, pag. 38.

gieux à Vera-Cruz. Dans la plupart des pays, le peuple regarde comme contagieuses des maladies qui n'ont point ce caractère; mais, au Mexique, aucune opinion populaire n'interdit à l'étranger non acclimaté l'approche du lit des malades attaqués du *vomito*. On ne cite aucun fait qui rende probable que le contact immédiat ou l'haleine du mourant soit dangereux pour les personnes non acclimatées qui soignent le malade. Sur le continent de l'Amérique équinoxiale, la fièvre jaune n'est pas plus contagieuse que ne le sont les fièvres intermittentes en Europe.

D'après les renseignemens que j'ai pu prendre pendant un long séjour en Amérique, et d'après les observations de MM. Mackitrick, Walker, Rusch, Valentin, Miller, et de presque tous les médecins qui ont pratiqué à-la-fois aux îles Antilles et aux Etats-Unis, j'incline à croire que cette maladie n'est contagieuse par sa nature, ni sous la zone tempérée*, ni dans les régions équinoxiales du nouveau continent : je dis par sa nature, car il n'est pas contraire à l'analogie que présentent d'autres phénomènes pathologiques, qu'une maladie qui n'est pas essentiellement contagieuse, puisse, sous une certaine influence de climat et des saisons, par l'accumulation des malades et par leur disposition individuelle, prendre un caractère contagieux. Il paraît que ces exceptions, infiniment rares

* Voyez deux excellens mémoires de M. *Stubbins Ffirth*, de New-Jersey, et de M. *Edward Miller*, de New-York, sur le caractère non contagieux de la fièvre jaune des États-Unis.

sous la zone torride *, s'offrent plus particulièrement sous la zone tempérée. En Espagne, où, en 1800, plus de 47,000; en 1804, plus de 64,000 individus ont péri victimes de la fièvre jaune, « cette maladie a été « contagieuse, mais seulement dans les lieux où elle « exerçait ses ravages; car il a été prouvé par des faits « nombreux, observés surtout à Malaga, à Alicante ** « et à Carthagène, que des personnes affectées n'avaient « pas communiqué la maladie dans les villages où « elles s'étaient retirées, quoique le climat y fût le même « que celui des villes contagiées ». Cette opinion est le résultat des observations faites par la commission éclairée *** que le Gouvernement français a envoyée en Espagne en 1805, pour y étudier le développement de l'épidémie.

En fixant successivement les yeux sur les régions équinoxiales de l'Amérique, sur les Etats-Unis et sur les parties de l'Europe où la fièvre jaune a exercé ses

* *Fiedler, über das gelbe Fieber nach eigenen Beobachtungen*, p. 137. *Pugnet*, pag. 393.

** *Bally, Opinion sur la contagion de la fièvre jaune*, 1810, pag. 40.

*** MM. Dumeril, Bally et Nysten. Il n'est d'ailleurs aucunement constaté que la fièvre jaune ait été introduite en Espagne par *la polacra* le Jupiter, expédiée de Vera-Cruz, ou par la corvette le Dauphin, construite à Baltimore, sur laquelle étaient embarqués l'intendant de la Havane, Don Pablo Valiente, et le médecin Don Josef Caro. (*Arejula*, pag. 251.) Trois médecins distingués de Cadix, MM. Ammeller, Delon et Gonzales, croient que la fièvre jaune s'est développée spontanément en Espagne même : une maladie peut être contagieuse sans être importée.

ravages, on voit que, malgré l'égalité de température qui règne, pendant plusieurs mois de l'été, sous ces zones très éloignées les unes des autres, la maladie se présente sous un aspect différent. Entre les tropiques, son caractère non contagieux est presque universellement reconnu. Aux Etats-Unis, ce caractère est déjà vivement contesté par la faculté de médecine de l'université de Philadelphie, de même que par MM. Wistar, Blane, Cathral et d'autres médecins distingués. Enfin, en avançant au nord-est, en Espagne, nous trouvons la fièvre jaune indubitablement contagieuse, comme le prouvent les exemples des personnes qui s'en sont préservées par l'isolement, quoiqu'elles fussent au milieu du foyer du mal.

Près de Vera-Cruz, la ferme de l'*Encero*, que j'ai trouvée élevée de 928 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, est la limite supérieure du *vomito*. Nous avons déjà observé plus haut que c'est jusque-là seulement que descendent les chênes mexicains, qui ne peuvent plus végéter dans une chaleur propre à développer le germe de la fièvre jaune. Les individus nés et élevés à Vera-Cruz ne sont pas sujets à cette maladie: il en est de même des habitans de la Havane qui ne quittent pas leur patrie; mais il arrive que des négocians qui sont nés à l'île de Cuba, et qui l'habitent depuis un grand nombre d'années, sont attaqués du *vomito prieto*, lorsque leurs affaires les obligent à visiter le port de Vera-Cruz pendant les mois d'août et de septembre, où l'épidémie sévit avec le plus de

force. On a vu de même des Espagnols-Américains, natifs de Vera-Cruz, périr victimes du *vomito* à la Havane, à la Jamaïque ou aux Etats-Unis. Ces faits sont sans doute très remarquables, si on les considère sous le rapport des modifications que présente l'irritabilité des organes. Malgré la grande analogie qu'a le climat de Vera-Cruz avec celui de l'île de Cuba, l'habitant de la côte mexicaine, insensible aux miasmes que renferme l'air de son pays natal, succombe aux causes excitantes et *pathogéniques* qui agissent sur lui à la Jamaïque ou à la Havane. Il est probable que, sous le même parallèle, les émanations gazeuses qui produisent les mêmes maladies, sont presque identiques; cependant une légère différence suffit pour jeter le désordre dans les fonctions vitales, et pour déterminer cette suite particulière de phénomènes qui caractérisent la fièvre jaune. C'est ainsi, comme je l'ai fait voir par une longue série d'expériences *, dans lesquelles l'excitation galvanique sert à mesurer l'état d'irritabilité des organes, que les agens chimiques excitent les nerfs, non-seulement par les qualités qui leur sont propres, mais aussi par l'ordre dans lequel on les applique les uns après les autres. Sous la zone torride, où la pression barométrique et la température de l'air sont presque les mêmes pendant toute l'année, et où les marées électriques, la direction du vent et

* *Expériences sur l'irritation de la fibre musculaire et nerveuse* (en allemand), tom. II, pag. 147. Le second volume de cet ouvrage, qui a paru après mon départ d'Europe, n'a pas été traduit en français.

toutes les autres variations météorologiques se succèdent avec une immuable uniformité, les organes de l'homme habitué dès sa naissance, dans le climat natal, aux mêmes impressions, deviennent sensibles aux moindres changemens de l'atmosphère environnante. C'est par cette sensibilité extrême, que l'habitant de la Havane, transporté à Vera-Cruz pendant que le *vomito* y fait les ravages les plus cruels, y court quelquefois la chance des personnes non acclimatées*: je dis quelquefois; car, en général, les exemples que des colons nés aux Antilles soient attaqués de la fièvre jaune à Vera-Cruz, aux Etats-Unis ou à Cadix, sont aussi rares que les exemples de nègres ** qui succombent à cette maladie.

C'est, d'ailleurs, un phénomène bien frappant, que, dans des régions équinoxiales, à Vera-Cruz, à la Havane et à Portocabello, les indigènes n'ont pas à craindre le fléau de la fièvre jaune, tandis que, dans la zone tempérée, aux Etats-Unis et en Espagne, les indigènes y sont aussi exposés que les étrangers. Ne faut-il pas chercher la cause de cette différence dans l'uniformité des impressions qu'éprouvent les organes de l'habitant des tropiques, environné d'une atmosphère qui ne

* M. Pugnet (*sur les fièvres de mauvais caractère*, pag. 346), a fait la même observation sur les natifs de Sainte-Lucie qui visitent les îles voisines.

** *Luzuriaga*, tom. 1, pag. 133. MM. Blane et Carey citent quinze nègres et négresses morts de la fièvre jaune à l'île de la Barbade et à Philadelphie.

varie que très peu dans sa température et dans sa tension électrique? Peut-être aussi le mélange des émanations putrides est-il toujours le même sur un sol constamment échauffé par les rayons du soleil et couvert de débris organiques. L'habitant de Philadelphie voit succéder un hiver semblable à celui de la Prusse, à un été dont les chaleurs égalent celles de Naples, et, malgré l'extrême *flexibilité* que l'on observe dans l'organisation des peuples du nord, il ne parvient pas, pour ainsi dire, à s'acclimater dans le pays natal.

Les blancs et les métis qui habitent le plateau intérieur du Mexique, dont la température moyenne est de 16° ou 17°, et où le thermomètre baisse quelquefois jusqu'au-dessous du point de la congélation, contractent plus facilement le *vomito* lorsqu'ils descendent de l'Encero au Plan del Rio, et de là à la Antigua et au port de Vera-Cruz, que les Européens ou les habitans des Etats-Unis qui arrivent par mer. Ces derniers, en passant par degrés aux latitudes australes, se préparent peu-à-peu aux grandes chaleurs qu'ils éprouvent à leur atterrage : les Espagnols-Mexicains, au contraire, changent brusquement de climat, lorsque, dans l'espace de quelques heures, ils se transportent de la région tempérée à la zone torride. La mortalité est surtout très grande parmi deux classes d'hommes très différentes dans leurs habitudes et dans leur manière de vivre; savoir: les muletiers (*arrieros*), qui sont exposés à des fatigues extraordinaires, en descen-

dant avec leurs bêtes de somme par des chemins tortueux semblables à ceux du Saint-Gothard, et les soldats de recrue destinés à compléter la garnison de Vera-Cruz.

On a prodigué, dans ces derniers temps, tous les soins imaginables à ces malheureux jeunes gens nés sur le plateau mexicain, à Guanaxuato, à Toluca ou à Puebla, sans avoir réussi à les préserver de l'influence des miasmes délétères de la côte: on les a laissés pendant plusieurs semaines à Xalapa, pour les acclimater peu-à-peu à une température plus élevée; on les a fait descendre à cheval et la nuit à Vera-Cruz, afin qu'ils ne fussent point exposés au soleil, en traversant les plaines arides de la Antigua; on les a logés à Vera-Cruz, dans des appartemens bien aérés; mais jamais on n'a observé qu'ils fussent atteints de la fièvre jaune avec moins de rapidité et de violence que les militaires pour lesquels on n'avait pas pris ces précautions. Il y a peu d'années que, par une réunion de circonstances extraordinaires, sur trois cents soldats mexicains, tous de l'âge de dix-huit à vingt-cinq ans, on en a vu périr en trois mois deux cent soixante-douze: aussi, à mon départ du Mexique, le gouvernement comptait-il enfin exécuter le projet de confier la défense de la ville et du château de San Juan d'Ulua à des compagnies de nègres et d'hommes de couleur acclimatés.

Dans la saison où le *vomito* sévit avec beaucoup de violence, le plus court séjour à Vera-Cruz, ou dans

l'atmosphère qui entoure la ville, suffit pour faire contracter le mal aux personnes non acclimatées. Des habitans de la ville de Mexico, qui se proposent de faire le voyage d'Europe, et qui craignent l'insalubrité des côtes, séjournent ordinairement à Xalapa, jusqu'au moment du départ de leur vaisseau : ils se mettent en route pendant la fraîcheur de la nuit, et traversent Vera-Cruz en litière, pour s'embarquer dans la chaloupe qui les attend au môle : ces précautions sont quelquefois inutiles, et il arrive que ces mêmes personnes sont les seuls passagers qui succombent au *vomito* pendant les premiers jours de la traversée. On pourrait admettre que, dans ce cas, la maladie a été contractée à bord du vaisseau qui a séjourné dans le port de Vera-Cruz, et qui renferme des miasmes délétères; mais la célérité de l'infection est plus incontestablement prouvée par les exemples fréquens d'Européens aisés, morts du *vomito*, quoiqu'en arrivant au môle de Vera-Cruz, ils eussent trouvé des litières préparées pour entreprendre de suite le voyage de Perote. Ces faits paraissent, au premier abord, parler en faveur du système d'après lequel on regarde la fièvre jaune comme contagieuse sous toutes les zones. Mais comment concevoir qu'une maladie se communique à de grandes distances *, tandis qu'à Vera-Cruz, elle n'est décidément pas contagieuse par contact immédiat **? N'est-il pas plus

* *Contagium in distans.*

** *Contagium per intimum contactum.*

facile d'admettre que l'atmosphère de Vera-Cruz contient des émanations putrides qui, respirées pendant le plus court espace de temps, portent le désordre dans les fonctions vitales?

La plupart des Européens nouvellement débarqués sentent, pendant leur séjour à Vera-Cruz, les premiers symptômes du *vomito*, qui s'annonce par une douleur dans la région lombaire, par la coloration de la conjonctive en jaune, et par des signes de congestion vers la tête. Dans plusieurs individus, la maladie ne se déclare que lorsqu'ils sont déjà arrivés à Xalapa, ou sur les montagnes de la Pileta, dans la région des pins et des chênes à seize ou dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Les personnes qui ont séjourné long-temps à Xalapa, croient deviner, aux traits des voyageurs qui montent des côtes au plateau de l'intérieur, si, sans s'en apercevoir eux-mêmes, ils renferment déjà le germe de la maladie. L'abattement de l'âme et la crainte augmentent la prédisposition des organes pour recevoir l'impression des miasmes; et ces mêmes causes rendent le début de la fièvre jaune plus violent, lorsqu'on annonce imprudemment * au malade le danger dans lequel il se trouve.

* Je puis citer, à cet égard, un trait d'autant plus curieux qu'il peint en même temps le flegme et la froideur des indigènes de la race cuivrée. Une personne avec laquelle j'ai eu des liaisons d'amitié pendant mon séjour à Mexico, n'avait passé que très peu de temps à Vera-Cruz, lors de son premier voyage d'Europe en Amérique: elle arriva à Xalapa sans éprouver aucun sentiment qui pût lui faire

Nous venons de voir que les personnes nées à Vera-Cruz ne sont pas exposées à contracter le *vomito* dans leur pays natal, et qu'elles ont en cela un grand avantage sur les habitans des Etats-Unis, qui se ressentent de l'insalubrité de leur propre climat. Un autre avantage qu'offre la zone torride, c'est que les Européens, et en général tous les individus nés dans des pays tempérés, n'y sont pas attaqués deux fois de la fièvre jaune. On a observé, dans les îles Antilles, quelques exemples très rares d'une seconde invasion, et ces exemples sont très communs aux Etats-Unis; mais, à Vera-Cruz, une personne qui a été une fois attaquée de la maladie, ne craint pas les épidémies subséquentes. Les femmes qui débarquent sur les côtes du Mexique, ou qui descendent du plateau central, courent moins de risque que les hommes. Cette prérogative du sexe se manifeste même sous la zone tempérée. En 1800, il est mort à Cadix 1577 femmes

connaître le danger dans lequel elle se trouverait bientôt. « Vous « aurez le *vomito* ce soir », lui dit gravement un barbier indien en « lui savonnant le visage, « le savon sèche à mesure que je l'applique, « c'est un signe qui ne trompe jamais, et voilà vingt ans que je rase « les *chapetons* qui passent par cette ville en remontant à Mexico; sur « cinq il en meurt trois ». Cette sentence de mort fit une forte impression sur l'esprit du voyageur: il eut beau représenter à l'Indien combien son calcul était exagéré, et qu'une grande ardeur de la peau ne prouve pas l'infection; le barbier persista dans son pronostic. En effet, la maladie se déclara peu d'heures après, et le voyageur, déjà en route pour Perote, fut obligé de se faire transporter à Xalapa, où il manqua de succomber à la violence du *vomito*.

sur 5810 hommes, et à Séville, 3672 femmes sur 11,013 hommes. On a cru long-temps que les individus attaqués de la goutte, de fièvres intermittentes ou de maladies syphilitiques ne contractaient pas le *vomito*, mais cette opinion est contraire à un grand nombre de faits observés à Vera-Cruz : on y éprouve d'ailleurs ce qui a été observé dans la plupart des épidémies*, qu'aussi long-temps que la fièvre jaune sévit avec violence, les autres maladies *inter-currentes* sont sensiblement plus rares.

Les exemples d'individus morts, trente à quarante heures après la première invasion du *vomito*, sont plus rares sous la zone torride que dans les régions tempérées. En Espagne, on a vu passer des malades de l'état de santé à la mort en six ou sept heures**. Dans ce cas, la maladie se montre dans toute sa simplicité, en ne paraissant agir que sur le système nerveux. A l'excitation de ce système succède une prostration totale des forces; le principe de vie s'éteint avec une rapidité effrayante: alors les complications bilieuses ne peuvent pas se manifester, et le malade meurt en éprouvant de fortes hémorragies, mais sans que sa peau se teigne de jaune***, et sans qu'il vomisse

* *Schnurrer, Materialien zu einer allgemeinen Naturlehre der Epidemien und Contagien*, 1810, pag. 40; ouvrage qui renferme des matériaux précieux pour la *zoonomie pathologique*.

** *Berthe*, pag. 79.

*** M. Rush observa qu'à Philadelphie, pendant l'épidémie de 1793, les personnes qui jouissaient de la meilleure santé, les nègres

ces matières que l'on désigne sous le nom de bile noire. Généralement, à Vera-Cruz, la fièvre jaune dure au-delà de six à sept jours, et ce temps suffit pour que l'irritation du système digestif puisse masquer, pour ainsi dire, le véritable caractère de la fièvre adynamique.

Comme le *vomito* n'attaque, dans la région équinoxiale, que des individus nés dans les pays froids, et jamais les indigènes, la mortalité de Vera-Cruz est moins grande qu'on ne devrait le supposer, en considérant la chaleur du climat, et l'extrême irritabilité des organes qui en est la suite. Les grandes épidémies n'ont moissonné, dans l'enceinte de la ville, qu'à-peu-près quinze cents individus par an. Je possède des tableaux qui indiquent l'état des hôpitaux pendant les quinze dernières années; mais, comme ces tableaux ne désignent pas expressément les malades morts du *vomito*, ils ne nous apprennent presque rien sur les progrès qu'a faits l'art pour diminuer le nombre des victimes.

Dans l'hôpital confié aux soins des religieux de Saint-Jean-de-Dieu (*Hospital de San Juan de Dios*), la mortalité est excessive: depuis 1786 jusqu'en 1802, il y est entré 27,922 malades, dont il est mort 5657, ou plus d'un cinquième. Ce nombre des morts doit être considéré comme d'autant plus grand que le *vomito* n'a pas régné depuis 1786 jusqu'en 1794, et

même avaient la conjonctive teinte en jaune, et le pouls extraordinairement accéléré.

que, parmi les malades entrés dans l'hôpital, il s'en est trouvé plus du tiers affecté de fièvres intermittentes ou d'autres maladies non épidémiques. A l'hôpital de *Notre-Dame de Loreto*, la mortalité a été beaucoup moindre. Depuis 1793 jusqu'en 1802, il y est entré 2820 individus, dont il est mort 389 ou un septième. L'hôpital le mieux soigné à Vera-Cruz est celui de *Saint-Sébastien*, administré aux frais des négocians (*Hospital del consulado*), et soigné par un médecin * qui s'est acquis une juste réputation par ses connaissances, son désintéressement et sa grande activité. Voici l'état de ce petit établissement en 1803:

MOIS.	ENTRÉS.			SORTIS.			DÉCÉDÉS.		
	VOMITO.	Autres Maladies.	TOTAL.	VOMITO.	Autres Maladies.	TOTAL.	VOMITO.	Autres Maladies.	TOTAL.
Janvier. . .	7	. .	7	6	. .	6	1	. .	1
Février. . .	6	. .	6	4	. .	4	2	. .	2
Mars. . . .	19	. .	19	14	. .	14	5	. .	5
Avril. . . .	20	21	41	17	18	35	4	2	6
Mai.	73	30	103	62	30	92	11	. .	11
Juin.	49	4	53	43	3	46	6	1	7
Juillet. . . .	51	4	55	40	3	43	11	1	12
Août.	94	4	98	78	4	82	16	. .	16
Septembre. .	68	4	72	60	4	64	8	. .	8
Octobre. . .	29	22	51	26	20	46	3	2	5
Novembre. .	9	17	26	7	15	22	2	2	4
Décembre. .	3	19	22	3	16	19	. .	1	1
TOTAL. . .	428	125	553	360	113	473	69	9	78

* *Don Florencio Perez y Comoto.*

D'après ce tableau, la mortalité moyenne a été d'un septième ou de quatorze pour cent. Le *vomito* seul n'en a enlevé que seize pour cent, et encore faut-il observer que plus du tiers de ceux qui ont péri avaient été reçus à l'hôpital, lorsque le mal avait déjà fait des progrès alarmans. En général, d'après les tableaux du commerce, publiés par le *consulado*, il n'est mort à Vera-Cruz, en 1803, soit de diverses maladies, soit de vieillesse, que 959 personnes. En supposant la population de seize à dix-sept mille âmes, on trouve que la mortalité totale est de six pour cent; or, sur 959 décès, il y en a au moins la moitié qui sont dus au *vomito*; par conséquent, à Vera-Cruz, le nombre des morts est à celui des habitans *acclimatés*, à-peu-près en raison de 1 à 30, ce qui confirme l'opinion très répandue * dans le pays, que les individus habitués, dès leur enfance, aux grandes chaleurs des côtes mexicaines et aux miasmes que renferme l'atmosphère, parviennent à une heureuse vieillesse. En 1803, les hôpitaux de Vera-Cruz ont reçu 4371 malades, dont 3671 sont sortis guéris : le nombre des morts n'a donc été que de douze pour cent, quoique, comme nous venons de le voir par l'état de l'hôpital de Saint-Sébastien, il y ait toujours eu, lors même que les vents du nord rafraîchissaient l'air, quelques malades atteints de la fièvre jaune.

Nous avons donné jusqu'ici des renseignemens dé-

* Voyez, chap. IV, tom. Ier, pag. 309.

taillés sur les ravages que le *vomito* a faits dans les murs de Vera-Cruz même, pendant une année dans laquelle l'épidémie a sévi avec moins de violence qu'à l'ordinaire; mais un grand nombre de muletiers mexicains, de matelots et de jeunes gens (*polizones*) qui s'embarquent dans les ports d'Espagne, pour chercher fortune au Mexique, périssent victimes du *vomito*, au village de la Antigua, à la ferme du Muerto, à la Rinconada, à Cerro Gordo, même à Xalapa, lorsque l'invasion de la maladie est trop prompte pour qu'on puisse les transporter dans les hôpitaux de Vera-Cruz, ou lorsqu'ils ne se sentent attaqués qu'en montant la Cordillère. La mortalité est surtout extrêmement forte, quand il arrive à-la-fois dans le port, pendant les mois d'été, plusieurs vaisseaux de guerre et un grand nombre de bâtimens marchands. Il est des années où le nombre des morts, dans l'enceinte de la ville et dans les environs, s'élève à dix-huit cents ou deux mille. Cette perte est d'autant plus affligeante, qu'elle porte sur une classe d'hommes laborieux, d'une constitution forte, et qui se trouvent presque tous à la fleur de l'âge. Il résulte des tristes expériences que présente le grand hôpital des religieux de *San Juan de Dios* *, dans les derniers quinze ans, que partout

* On était occupé, en 1804, de supprimer cet hôpital, et de le remplacer par un autre, qui devait porter le nom de *Maison de bienfaisance* (*Casa de beneficiencia*). Dans toute l'Amérique espagnole, les gens éclairés se plaignent des méthodes curatives qui sont employées par les religieux de *Saint-Jean-de-Dieu*. La tâche que cette



où les malades, accumulés sur un petit espace, ne sont pas traités avec soin, la mortalité s'élève, dans les grandes épidémies, à 30 ou 35 pour cent; tandis que là où tous les soins peuvent être prodigués, et où le médecin varie le traitement d'après les différentes formes sous lesquelles se présente la maladie dans telle ou telle saison, la mortalité n'excède pas 12 ou 15 pour cent. Ce dernier nombre nous a été fourni par les listes de l'hôpital du *consulado*, dirigé par M. Comoto : il paraît sans doute bien petit, lorsqu'on le compare aux ravages qu'a faits récemment la fièvre jaune en Espagne *; mais, tout en rapprochant ces

congrégation s'est imposée est des plus nobles : je pourrais citer plusieurs exemples du désintéressement et du courage de ces religieux; mais au lit du malade, la charité ne supplée pas à l'ignorance de l'art.

* On peut juger de la mortalité moyenne observée en Espagne dans les épidémies de 1800, 1801 et 1804, par le tableau suivant, qui se fonde sur des données que je dois à l'obligeante bonté de M. Duméril.

ANNÉES.	VILLES.	MALADES.	MORTS.	MORTALITÉ MOYENNE.
1800	Cadix.	48,520	9,977	20 pour cent.
	Séville.	76,000	20,000	26
	Xerès.	30,000	12,000	40
1801	Séville.	4,100	660	60
1804	Alicante.	9,000	2,472	27
	Cadix.	5,000	2,000	40

M. Arejula nous apprend que, sur 100 malades, il en est mort, en 1800, à Séville, 19; en 1804, à Alicante, 26; à Malaga, en 1803, près de 40, et en 1804, plus de 60. Il affirme qu'en Espagne les mé-

faits, il ne faut pas oublier que la maladie ne sévit pas tous les ans et sur tous les individus avec la même violence. Pour obtenir des résultats exacts sur la proportion des morts aux malades, il faudrait distinguer les différens degrés d'*exacerbation* qu'atteint le *vomito* dans son développement progressif. D'après Russel, la peste même se présente quelquefois à Alep sous des influences atmosphériques si bénignes, que plusieurs des pestiférés ne sont pas alités pendant tout le cours de l'épidémie.

Dans les environs de Vera-Cruz, le *vomito* ne s'est fait sentir dans l'intérieur des terres, qu'à dix lieues de distance de la côte. Comme, à mesure que l'on avance vers l'ouest, le terrain s'élève rapidement, et, comme cette élévation du sol influe sur la température de l'air, la Nouvelle-Espagne ne peut pas nous éclairer sur ce problème important, si la fièvre jaune se développe dans des endroits qui sont très éloignés de la mer. Un excellent observateur, M. Volney*, rapporte qu'une maladie épidémique qui offrait de grands rapports avec la fièvre jaune, a régné à l'est des monts Alleghany, dans les terrains marécageux qui entourent le fort Miami, près du lac Erié : M. Ellicot a fait des

decins peuvent se vanter d'avoir guéri trois cinquièmes des malades qui vomissaient déjà des matières noires. (*De la Febre*, pag. 148, 433-444.) Cette assertion d'un célèbre praticien indiquerait, dans le cas d'une grande exacerbation de la maladie, une mortalité de 40 pour cent.

* *Tableau du sol de l'Amérique*, vol. II, pag. 310.

observations analogues sur les bords de l'Ohio; mais il ne faut point oublier que les fièvres rémittentes bilieuses prennent quelquefois le caractère adynamique de la fièvre jaune. En Espagne, comme aux Etats-Unis, l'épidémie a suivi les côtes maritimes et le cours des grandes rivières: on a mis en doute si effectivement elle a régné à Cordoue; mais il paraît certain qu'elle a exercé ses ravages à la Carlota, à cinq lieues au sud de Cordoue, bourg très sain, placé sur une colline élevée, et ouvert aux vents les plus salubres.*

Le système de Brown n'a pas excité autant d'enthousiasme à Edimbourg, à Milan et à Vienne, qu'il en a excité au Mexique. Les personnes instruites qui ont pu observer avec impartialité le bien et le mal qu'a produits la *méthode stimulante*, pensent qu'en général, la médecine américaine a gagné à cette révolution. L'abus des saignées, des purgatifs et de tous les remèdes débilitans, était extrêmement grand dans les colonies espagnoles et françaises. Cet abus n'augmentait pas seulement la mortalité parmi les malades, il était aussi nuisible aux Européens nouvellement débarqués, que l'on saignait, tandis qu'ils jouissaient encore de la meilleure santé: chez ces derniers, le traitement prophylactique devint une cause prédisposante** de maladie. Pourrait-on s'étonner que, malgré

* *Berthe*; pag. 16. Il y a, en ligne droite, 26 lieues de la Carlota à la mer.

** *Pinel*, tom. I, pag. 207. *Gilbert*, *Maladies de Saint-Domingue*, pag. 91.

ses imperfections et sa trompeuse simplicité, la méthode de Brown ait produit du bien dans un pays où l'on traitait une fièvre adynamique comme une fièvre inflammatoire; où l'on craignait d'administrer le quinquina, l'opium et l'éther; où, dans la plus grande prostration des forces, on attendait patiemment des crises, en prescrivant du nitre, de l'eau de guimauve et des infusions de Scoparia dulcis? La lecture des ouvrages qui ont paru sur le système de Brown, a engagé les médecins espagnols et mexicains à raisonner sur les causes et les formes des maladies: des idées énoncées depuis long-temps par Sydenham, par l'école de Leyde, par Stoll et par Franck, ont trouvé accès en Amérique, et l'on attribue aujourd'hui, au système de Brown, une réforme qui est due au réveil de l'esprit observateur et au progrès général des lumières.

Quoique le *vomito* s'annonce par une diathèse sthénique, les saignées recommandées avec tant de chaleur par Rush, et employées fréquemment par les médecins mexicains dans la grande épidémie de 1762, sont regardées comme dangereuses à Vera-Cruz. Sous les tropiques, le passage de la synoque au typhus, de l'état inflammatoire à l'état de langueur, est si rapide, que la perte du sang que l'on dit faussement en dissolution, accélère la prostration générale des forces. Dans la première période du *vomito*, on préfère les minoratifs, les bains, l'eau à la glace, l'usage des sorbets et d'autres remèdes débilitans. Lorsque, pour parler le langage de l'école d'Edimbourg, la débilité indirecte se fait

sentir, on emploie les excitans les plus énergiques, en commençant par de fortes doses, et en diminuant peu-à-peu la *puissance* des stimulans. M. Comotò a obtenu de grands succès, en donnant par heure plus de cent gouttes d'éther sulfurique et soixante à soixante-dix gouttes de teinture d'opium. Ce traitement contraste singulièrement avec celui qui est en usage parmi le peuple, et qui consiste à ne pas relever les forces vitales par des excitans, mais à employer simplement des boissons tièdes et mucilagineuses, des infusions de tamarin, et des fomentations sur la région épigastrique, pour calmer l'irritation du système abdominal.

Les expériences que l'on a faites à Vera-Cruz jusqu'en 1804, sur l'usage du quinquina dans la fièvre jaune, n'ont pas eu de succès *, quoique cette écorce ait produit souvent les effets les plus salutaires aux îles Antilles et en Espagne **. Il serait possible que cette différence d'action tînt à la variété des formes que prend la maladie, selon que la rémission est plus ou moins marquée, ou que les symptômes gastriques prédominent sur les symptômes adynamiques. Les préparations mercurielles, surtout le calomel ou muriate de mercure doux, associé au jalap, ont été fré-

* D'après l'observation de MM. Rush et Woodhouse, elles n'ont pas en plus de succès à Philadelphie, dans l'épidémie de 1797. *Lazuriaga*, tom. II, pag. 218.

** *Pugnet*, pag. 367. *Arejula*, pag. 151 et 209. MM. Chisholm et Seamen ont préféré le *Cortex Angusturæ* (l'écorce du Bonplandia trifoliata) à l'usage du quinquina.

quemment employées à Vera-Cruz; mais ces remèdes, tant vantés à Philadelphie et à la Jamaïque, et déjà prescrits dans les fièvres ataxiques par les médecins espagnols du seizième siècle *, ont été assez généralement abandonnés par les médecins mexicains. On a été plus heureux dans l'emploi des frictions d'huile d'olive, dont l'utilité avait été reconnue par M. Ximenez à la Havane, par Don Juan de Arias à Carthagène des Indes **, et surtout par mon ami M. Keutsch, médecin distingué de l'île de Sainte-Croix, qui a recueilli beaucoup d'observations intéressantes sur la fièvre jaune des Antilles. On a regardé, pendant quelque temps, à Vera-Cruz, les sorbets, le jus d'ananas (*xugo de piña*) et l'infusion du *palo mulato*, végétal du genre amyris, comme des remèdes spécifiques contre le *vomito*; mais une longue et triste expérience a décrédité peu-à-peu ces remèdes, même chez le peuple mexicain. S'ils doivent être rangés parmi les meilleurs moyens prophylactiques, ils ne sauraient être la base d'un traitement curatif.

Comme une chaleur excessive augmente l'action du système bilieux, l'usage de la glace ne peut être que très bienfaisant sous la zone torride. On a établi des relais pour porter la neige avec la plus grande célérité, à dos de mulets, de la pente du volcan d'Orizaba au

* *Luis Lobera de Avila*, *Vergel de sanidad*, 1530. *Andrés de Laguna*, *sobre la cura de la pestilencia*, 1566. *Francisco Franco*, *de las enfermedades contagiosas*, 1569.

** *Luzuriaga*, tom. II, pag. 218.

port de Vera-Cruz. La longueur du chemin que parcourt la *poste aux neiges* * *(posta de nieve)* est de vingt-huit lieues. Les Indiens choisissent des morceaux de neige qui sont mêlés de grains de grêle agglutinés. D'après un ancien usage, ils enveloppent ces masses avec de l'herbe sèche, quelquefois même avec de la cendre, deux substances que l'on sait être de mauvais conducteurs du calorique. Quoique les mulets chargés des neiges d'Orizaba, arrivent en plein trot à Vera-Cruz, plus de la moitié de la neige se fond pendant la route, la température de l'atmosphère étant, en été, constamment de 29 à 30 degrés du thermomètre centigrade. Malgré ces obstacles, les habitans de la côte peuvent se procurer journellement des sorbets et de l'eau à la glace. Cet avantage, dont on ne jouit pas aux îles Antilles, à Carthagène et à Panama, est infiniment précieux pour une ville qui est habituellement fréquentée par des hommes nés en Europe et sur le plateau central de la Nouvelle-Espagne.

Quoiqu'à Vera-Cruz, la fièvre jaune ne soit pas contagieuse par contact immédiat, et qu'il ne soit aucunement probable qu'elle y ait jamais été introduite du dehors**, il n'en est pas moins certain qu'elle

* Voyez pl. IX de mon Atlas mexicain.

** « Vera-Cruz n'a reçu le germe de cette cruelle maladie ni de « Siam, ni de l'Afrique, ni des îles Antilles, ni de Carthagène des « Indes, ni des États-Unis : ce germe a été produit (*engendrado*) dans « son territoire même; il y existe sans cesse, mais il ne se déve- « loppe que sous l'influence de certaines circonstances climatiques. »

ne se montre qu'à de certaines époques, sans que, jusqu'à ce jour, on ait pu découvrir quelles sont les modifications de l'atmosphère qui, sous la zone torride, produisent ces changemens périodiques. Il est à regretter que l'histoire des épidémies ne remonte pas au-delà d'un demi-siècle. Le grand *hôpital militaire* de Vera-Cruz a été établi en décembre 1764, mais aucun document conservé dans les archives de cet hôpital ne fait mention des maladies qui ont précédé le vomito de 1762. Cette dernière épidémie, qui commença sous le vice-roi marquis de Croix, continua à faire ses ravages jusqu'en 1775, où, après avoir pavé les rues de Vera-Cruz, on employa quelques faibles moyens de police, tendans à diminuer l'extrême malpropreté de la ville. Les habitans imaginèrent d'abord que le pavé augmenterait l'insalubrité de l'air, en augmentant, par la réverbération des rayons solaires, la chaleur insupportable qui règne dans l'enceinte de la ville; mais, lorsqu'ils virent que le vomito n'avait point reparu depuis 1776 jusqu'en 1794, ils crurent que ce pavé les en avait garantis pour toujours, sans se rappeler que les mares d'eau stagnante situées au sud et à l'est de la ville, continuaient à verser dans l'atmosphère les émanations putrides que, de tout temps, on a regardées à Vera-Cruz comme le foyer principal des miasmes délétères. C'est un fait

Comoto, dans son *Informe al prior del consulado de Vera-Cruz, del mes de Junio* 1803. (Manuscrit.)

très remarquable que, pendant les huit ans qui précédèrent l'année 1774, il n'y eut pas un seul exemple de *vomito*, quoique le concours des Européens et des Mexicains de l'intérieur fût extrêmement grand, que les matelots non acclimatés se livrassent aux mêmes excès qu'on leur reproche aujourd'hui, et que la ville fût moins propre qu'elle ne l'est depuis l'année 1800.

L'épidémie cruelle qui se manifesta en 1794, date de l'arrivée de trois bâtimens de guerre, le vaisseau *el Mino*, la frégate *Vénus*, et l'hourque *Santa Vibiana*, qui avaient touché à Portorico. Comme ces bâtimens renfermaient un grand nombre de jeunes marins non acclimatés, le *vomito* débuta alors à Vera-Cruz avec une violence extrême. Depuis 1794 jusqu'en 1804, la maladie a reparu tous les ans, lorsque les vents du nord ont cessé de souffler. Aussi voyons-nous que, de 1787 à 1794, l'hôpital royal militaire*

* Cet hôpital reçoit tous les malades qui arrivent par mer. Il y a eu en

1792	2,887 traités.	71 décédés.
1793	2,907.	77
1794	4,195.	453
1795	3,596.	421
1796	3,181.	176
1797	4,727.	478
1798	5,186.	195
1799	14,672.	891
1800	9,294.	505
1801	7,120.	226
1802	5,242.	441

Avant le commencement de l'épidémie de 1974, la mortalite n'était



n'avait reçu que 16,835 malades, tandis que, de 1795 à 1802, leur nombre s'est élevé à 57,213. La mortalité a été surtout très grande en 1799, où le vice-roi,

que de deux et demi pour cent; aujourd'hui elle est de six à sept pour cent, et elle serait plus grande encore, si cet hôpital ne recevait, comme tous les hôpitaux militaires, beaucoup de marins dont la maladie n'est pas grave. Dans les hôpitaux civils de Paris, sur cent malades, il en meurt en général quatorze à dix-huit; mais il ne faut pas oublier que ces hôpitaux admettent un grand nombre de malades presque mourans ou d'un âge très avancé. *Travaux du Bureau central d'admission*, 1809, pag. 5.

État des hôpitaux de Vera-Cruz en 1806.

NOMS DES HÔPITAUX.	MALADES.	MORTS.	MORTALITÉ moyenne.
			pour cent.
San Carlos.	6382	85	$1\frac{1}{3}$
San Sebastian.	2010	281	$11\frac{49}{100}$
Loreto (de femmes) . . .	281	49	$17\frac{44}{100}$

A Mexico, il est entré, en 1805, dans les douze hôpitaux, 18,398 malades, dont 1,753 sont décédés. La mortalité a donc été de $9\frac{6}{10}$ pour cent. A la Puebla, elle était de $15\frac{7}{10}$; car, sur 6,566 malades entrés, en 1806, dans l'hôpital de San Pedro, il en est mort 1,032.

Le nombre total des décès à Vera-Cruz, y compris les hôpitaux, a été, en 1806, de 663. Or, d'après l'évaluation de M. Don Jose Maria Quiros, la population de la ville était composée, à cette époque, de 35,510 âmes; savoir : population habituelle, 20,000; matelots et gens de mer, 3,640; muletiers nécessaires pour soigner 49,139 mu-

marquis de Branciforte, craignant un débarquement des Anglais sur les côtes orientales, fit cantonner beaucoup de troupes dans un endroit très malsain, à *Aroyo-Moreno*, à deux lieues et demie de Vera-Cruz.

Il faut observer que, dans la période qui a précédé l'épidémie de 1794, la fièvre jaune n'a pas cessé de sévir à la Havane et dans les autres îles Antilles avec lesquelles les négocians de Vera-Cruz ont entretenu constamment des relations de commerce: plusieurs centaines de bâtimens sont venus annuellement de ces endroits infectés, sans qu'on les ait mis en quarantaine, et jamais le *vomito* ne s'est manifesté à Vera-Cruz, parmi les Européens. J'ai examiné, dans les registres météorologiques de M. Orta, mois par mois, la température de l'année 1794: loin d'être plus élevée, elle

lets et autres bêtes de somme qui portent les marchandises de Perote et Orizaba à Vera-Cruz, 7,370; étrangers, voyageurs et milice, 4,500 individus. Il en résulte que la mortalité moyenne, à une époque où l'épidémie du *vomito* ne régnait pas, n'a été que de 1 $\frac{8}{10}$ pour cent. En 1805; elle s'éleva à 2 $\frac{8}{10}$ pour cent, le nombre des décès étant de 1,049, et la population totale de 36,230 âmes. Il est vrai que cette population renferme au plus 5,000 enfans de un à dix ans, et que la mortalité est partout d'autant moins considérable, que la majeure partie des habitans sont des hommes jeunes, robustes, et accoutumés aux fatigues et aux changemens de climat; cependant l'ensemble des considérations et des calculs que nous venons de présenter prouvent suffisamment que, *dans les années où la fièvre jaune n'exerce point ses ravages*, le port de Vera-Cruz n'est pas plus pernicieux pour la santé que la plupart des villes maritimes placées sous la zone torride.

a été moindre que celle des années précédentes, comme le prouve le tableau suivant :

Température moyenne de Vera-Cruz (thermomètre centigrade.)

MOIS.	PAS DE VOMITO PRIETO.		ÉPIDÉMIES DU VOMITO PRIETO.	
	1792.	1793.	1794.	1795.
Janvier.	21,5	20,8	20,6	20,7
Février.	21,5	22,3	22,8	21,0
Mars.	23,7	22,8	22,6	22,5
Avril.	24,2	26,1	25,3	24,0
Mai.	27,3	27,9	25,3	26,3
Juin.	28,5	27,8	27,5	27,2
Juillet.	27,5	26,9	27,8	27,7
Août.	28,3	28,1	28,3	27,8
Septembre.	27,5	28,1	27,1	26,1
Octobre.	26,3	25,5	26,1	25,0
Novembre.	24,7	24,4	23,0	24,3
Décembre.	21,9	22,1	21,7	21,9
Températ. moyenne de l'année.	25,2	25,2	24,8	24,5

La chaleur et l'humidité de l'air peuvent influer de deux manières très différentes sur le développement des épidémies : elles peuvent favoriser la production des miasmes, ou augmenter simplement l'irritabilité des organes, et agir comme des causes prédisposantes. D'après les faits que nous avons rapportés plus haut, on ne saurait nier l'influence de la température sur les

progrès du *vomito* à Vera-Cruz; mais rien ne prouve que, lorsque la maladie a cessé de régner depuis plusieurs années, un été très chaud et très humide suffise pour la faire rénaître: aussi la chaleur ne produit-elle pas seule ce que l'on désigne assez vaguement par le nom de *constitution bilieuse*. Malgré la couleur jaune que prend la peau des malades, il n'est aucunement probable que la bile passe dans le sang *, et que le foie et le système de la veine-porte jouent dans la fièvre jaune le rôle principal, comme on l'a supposé. Les matières noires, rendues dans le *vomito prieto*, offrent une faible analogie avec la bile: elles ressemblent à du marc de café, et j'ai vu qu'elles laissent quelquefois, sur le linge et sur les murs, des taches indélébiles. Il s'en dégage de l'hydrogène sulfuré, lorsqu'on les chauffe légèrement. D'après les expériences de M. Ffirth **, elles ne contiennent pas d'albumine, mais

* La bile humaine abonde en albumine; sur 1100 parties, elle contient 42 d'albumine, 58 de résine, de matière jaune, de soude et de sel, et 1000 d'eau. *Thénard*, dans les *Mémoires d'Arcueil*, tom. 1, pag. 57.

** D'après des expériences faites avec beaucoup de soin, par M. Thénard, il n'existe pas de bile dans le sang des personnes attaquées de l'ictère. M. Magendie, qui a enrichi la physiologie par des expériences ingénieuses sur l'action des poisons, a observé qu'un chien, d'un volume médiocre, meurt si l'on injecte dans ses veines plus de 7 grammes de bile: dans ce cas, le serum ne prend pas de couleur jaune, et la conjonctive de l'animal reste blanche. Immédiatement après l'injection, on ne reconnaît pas la bile dans le sang par la saveur, quoique de plus petites quantités de bile donnent un goût amer à une masse d'eau considérable. M. Autenrieth a observé que chez l'homme le serum du sang devient jaune dans des maladies qui n'an-

une résine, une matière huileuse, des phosphates et des muriates de chaux et de soude. Ce même anatomiste a prouvé, par l'ouverture des cadavres dans lesquels le pylore était totalement obstrué, que la matière du *vomito* n'est pas fournie par les canaux hépatiques, mais qu'elle est versée dans l'estomac par les artères qui se répandent dans la membrane muqueuse : il assure, et cette assertion est très frappante, que l'on trouve après la mort la matière noire encore contenue dans ces mêmes vaisseaux.*

Quelques médecins de la Nouvelle-Espagne admettent que les épidémies du *vomito*, comme celles de la petite-vérole, sont périodiques dans la zone torride, et que déjà approche le temps heureux où les Européens pourront débarquer sur les côtes de la Vera-Cruz, sans y courir plus de risque qu'à Tampico, à Coro, à Cumana, ou partout où le climat est excessivement chaud, mais d'une grande salubrité. Si cet espoir se réalise, il sera de la plus haute importance d'examiner soigneusement les modifications de l'atmosphère, les changemens qui pourront avoir lieu à la surface du sol, le desséchement des mares ; en un mot, tous les phénomènes qui coïncideront avec la fin

nonceni pas de complications bilieuses. (*Physiologie*, B. II, pag. 93. *Grimaud*, *second Mémoire sur la nutrition*, pag. 78.) On sait aussi que la peau jaunit, dans l'état de santé, chez les vieillards, et qu'elle prend une teinte jaunâtre dans les contusions, et partout où il y a du sang extravasé.

* *Stubbins Ffirth*, pag. 37 et 47.

de l'épidémie. Je ne serais point surpris cependant que ces recherches ne conduisissent à aucun résultat positif. Les belles expériences de MM. Thénard et Dupuytren nous ont enseigné que des quantités extrêmement petites d'hydrogène sulfuré, mêlées à l'air atmosphérique, suffisent pour produire des asphyxies*. Les phénomènes de la vie sont modifiés par un grand nombre de causes, dont les plus puissantes échappent à nos sens**. Nous voyons naître des maladies partout où des substances organisées, imprégnées d'un certain degré d'humidité, et échauffées par le soleil, sont en contact avec l'air atmosphérique. Sous la zone torride, les petites mares deviennent d'autant plus dangereuses qu'elles sont entourées, comme à Vera-Cruz et à Carthagène des Indes, d'un terrain aride et sablonneux, qui élève la température de l'air ambiant. Nous devinons quelques-unes des conditions sous lesquelles se forment les émanations gazeuses, que l'on désigne par le nom de miasmes; mais nous ignorons leur composition chimique. Il n'est plus permis d'attribuer les fièvres intermittentes à l'hydrogène accumulé dans les endroits chauds et humides; les fièvres ataxiques à des émanations ammoniacales; les maladies inflammatoires à une augmentation d'oxigène dans l'air atmosphérique. La nouvelle chimie,

* Un chien est asphyxié dans un air qui renferme deux millièmes d'hydrogène sulfuré.

** *Gay-Lussac et Humboldt, Expériences sur les principes constituans de l'atmosphère*, pag. 25 et 28.

à laquelle nous devons tant de vérités positives, nous a appris aussi que nous ignorons beaucoup de choses que nous nous sommes flattés long-temps de savoir avec certitude.

Quelle que soit notre ignorance sur la nature des miasmes, qui sont peut-être des combinaisons ternaires ou quaternaires, il n'en est pas moins certain que l'insalubrité de l'air de Vera-Cruz diminuerait sensiblement, si l'on parvenait à dessécher les mares qui entourent la ville; si l'on fournissait de l'eau potable aux habitans; si l'on éloignait d'eux les hôpitaux et les cimetières *; si l'on faisait de fréquentes fumigations d'acide muriatique oxygéné dans les salles des malades, dans les églises, et surtout à bord des vaisseaux; enfin, si l'on abattait les murs de la ville, qui forcent la population de se concentrer dans un petit espace de terrain, et qui empêchent la circulation de l'air, sans empêcher le commerce frauduleux.

Si, au contraire, le gouvernement emploie le moyen extrême de détruire une ville dont la construction a coûté tant de millions; s'il force les négocians de s'établir à Xalapa, la mortalité de Vera-Cruz ne diminuera pas autant qu'on pourrait le croire au premier abord. Il est vrai que les muletiers nègres ou natifs de la côte, pourraient porter les marchandises jusqu'à

* En 1804, les négocians les plus riches de la ville croyant vaincre, par leur exemple, les préjugés du bas-peuple, ont fait la déclaration formelle qu'eux et leurs familles ne se feront pas enterrer dans l'enceinte de la ville.

la ferme de l'Encero, qui est la *limite supérieure du vomito*, et que les habitans de Queretaro et de Puebla n'auraient plus besoin de descendre jusqu'au port, pour faire leurs achats; mais les gens de mer, parmi lesquels le *vomito* fait les ravages les plus cruels, seraient toujours obligés de rester dans le port. Les personnes, que l'on forcerait de demeurer à Xalapa, seraient justement celles qui sont habituées au climat de Vera-Cruz, parce que, depuis long-temps, des intérêts de commerce les ont fixées sur les côtes. Nous n'examinerons pas ici l'extrême difficulté avec laquelle des affaires qui embrassent annuellement un capital de 250 millions de livres tournois, pourraient être faites à une si grande distance du port et des magasins; car cette belle ville de Xalapa, où l'on jouit d'un printemps perpétuel, est éloignée de la mer de plus de vingt lieues. Si l'on détruit Vera-Cruz, et que l'on établisse une foire à Xalapa, le commerce tombera de nouveau entre les mains de quelques familles mexicaines qui gagneront des richesses immenses: le petit négociant ne pourra subvenir aux dépenses qu'exigeront les voyages fréquens de Xalapa à Vera-Cruz, et le double établissement sur les montagnes et sur la côte.

Des personnes éclairées ont fait sentir au vice-roi les inconvéniens qui résulteraient de la destruction de Vera-Cruz; mais elles ont en même temps proposé de fermer le port pendant les mois où règnent les grandes chaleurs, et de ne laisser entrer les bâtimens

que pendant l'hiver, lorsque les Européens ne risquent presque pas d'y contracter la fièvre jaune. Cette mesure paraît très sage, en ne considérant que le danger que courent les gens de mer déjà arrivés dans le port; mais il ne faut point oublier que ces mêmes vents du nord qui refroidissent l'atmosphère, et qui étouffent le germe de l'infection, rendent aussi très dangereuse la navigation dans le golfe du Mexique. Si les bâtimens qui entrent annuellement dans le port de Vera-Cruz arrivaient tous pendant l'hiver, les naufrages seraient extrêmement fréquens, tant sur les côtes de l'Amérique que sur celles de l'Europe. Il résulte de ces considérations, qu'avant d'avoir recours à des mesures si extraordinaires, il faut tenter tous les moyens propres à diminuer l'insalubrité d'une ville dont la conservation n'est pas seulement liée au bonheur individuel de ses citoyens, mais à la prospérité publique de la Nouvelle-Espagne.

LIVRE VI.

REVENU DE L'ÉTAT. — DÉFENSE MILITAIRE.

CHAPITRE XIII.

REVENU ACTUEL DU ROYAUME DE LA NOUVELLE-ESPAGNE. — SON AUGMENTATION PROGRESSIVE DEPUIS LE COMMENCEMENT DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — SOURCES DU REVENU PUBLIC.

Nos recherches ont eu pour but jusqu'ici de connaître les sources principales de la fortune publique: il nous reste, à la fin de cet ouvrage, à examiner le revenu de l'Etat, destiné à pourvoir aux frais de l'administration, à l'entretien des magistrats et à la défense militaire du pays. D'après d'anciennes lois espagnoles, chaque vice-royauté est gouvernée, non comme un domaine de la couronne, mais comme une province isolée et éloignée de la métropole. Toutes les institutions dont l'ensemble forme un gouvernement européen, se retrouvent dans les colonies espagnoles: on pourrait comparer ces dernières à un système d'Etats

confédérés, si les colons n'étaient pas privés de plusieurs droits importans dans leurs relations commerciales avec l'ancien monde. Il résulte de là que l'on peut dresser un tableau des revenus publics de la Nouvelle-Espagne, comme on dresse celui des revenus de l'Irlande ou de la Norwège, qui sont gouvernées au nom des rois d'Angleterre et de Danemarck. La plupart de ces provinces, que l'on désigne dans la péninsule, non point sous le nom de colonies, mais sous celui de *royaumes (reynos)*, ne versent aucun revenu net dans les caisses du roi d'Espagne. Partout, à l'exception du Pérou et du Mexique, les droits et les impôts que l'on perçoit, sont absorbés par les frais de l'administration intérieure. Je ne m'étendrai pas ici sur les vices de cette administration ; ils sont les mêmes que ceux que l'on observe dans l'Espagne européenne, et contre lesquels les auteurs d'économie politique, tant nationaux qu'étrangers, ont élevé la voix depuis le commencement du dix-huitième siècle.

Le revenu de la Nouvelle-Espagne * peut être évalué à *vingt millions de piastres*, dont *six millions* sont envoyés en Europe, au trésor du roi. L'augmentation extraordinaire que l'on observe dans le revenu public, depuis le commencement du dix-huitième siècle, prouve, comme l'augmentation des dîmes **, dont nous avons parlé plus haut, les progrès de la population,

* *Producto de las rentas reales del reyno.*

** Voyez, chap. x, tom. III, pag. 104.

la plus grande activité du commerce et l'accroissement de la richesse nationale. Le revenu de l'Etat était, d'après les registres conservés aux archives du vice-roi et dans la chambre des comptes (*Tribunal mayor de cuentas*).

En 1712	3,068,400 piastr.*
1763	5,705,876
1764	5,901,706
1765	6,141,981
1766	6,538,941
1767	6,561,316
TOTAL, de 1763 à 1767	30,849,820
Moyenne de ces cinq ans	6,169,964

De 1767 à 1769, année moyenne, 8,000,000
De 1773 à 1776, année moyenne, 12,000,000
De 1777 à 1779, année moyenne, 14,500,000

En 1780	15,010,974
1781	18,091,639
1782	18,594,492
1783	19,579,718
1784	19,605,574
TOTAL, de 1780 à 1784	90,882,397
Moyenne de ces cinq ans	18,176,479

* Le tableau des revenus de 1763 à 1784, est tiré d'un mémoire manuscrit, rédigé au *Tribunal de mineria* de Mexico, en 1785, pour prouver au vice-roi l'influence des progrès des mines sur le revenu de l'état. Le produit des années 1785, 1789 et 1792, a déjà été publié dans le *Viagero universal*, XXVII, pag. 217. Voyez aussi *Nouv. Géogr. de Pinkerton* (éd. anglaise), tom. III, pag. 167.

En 1785	18,770,000 piastr.
1789	19,044,000
1792	19,521,698
1802	20,200,000

La moyenne des cinq ans écoulés depuis 1780 jusqu'en 1784, diffère de la moyenne correspondante à la période de 1763 à 1767, de 12,006,515 piastres, ou de plus de deux tiers. La diminution du prix du mercure, de 82 à 62 piastres le quintal, le réglement du commerce libre, l'établissement des intendances, l'introduction de la ferme du tabac, et plusieurs autres mesures du gouvernement, que nous avons développées plus haut, peuvent être considérées comme les causes de cette augmentation des revenus.

Voici les branches principales du revenu de la Nouvelle-Espagne:

1° Revenu tiré du produit des mines d'or et d'argent*, *cinq millions et demi de piastres*, savoir:

Droits ** payés dans les caisses royales, par les propriétaires des mines (*derecho de oro y plata*), sous les dénominations de demi-quint, de droit d'un pour cent, et de droit de monnayage et de seigneuriage, en 1795	3,516,000 piastr.
Profit net sur la vente du mercure, en 1790.***	536,000
Profit net du monnayage ****.	1,500,000

En 1793, l'hôtel des monnaies de Mexico, réuni à la maison du *départ*, produisit 1,754,993 piastres;

* *Renta del producto y beneficio metálico.*

** Voyez, chap. XI, tom. III, pag. 339.

*** *Id.*, chap. XI, tom. III, pag 294.

**** *Id.*, chap. XII, tom. IV, pag. 26.

les frais s'élevèrent à 385,568 piastres, et le profit net du monnayage à 1,369,425 piastres. Les *droits de l'or et de l'argent* ont augmenté depuis quarante ans, avec la quantité de métaux précieux retirés des mines du Mexique: de 1763 à 1767, cette quantité était de 58,192,316 piastres, ou, année moyenne, de 11,638,463 piastres; de 1781 à 1785, après la diminution du prix du mercure, l'établissement d'un conseil suprême des mines et le réglement du commerce libre, le produit des mines s'élevait à 101,245,573 piastres, ou, année moyenne, à 20,249,114 piastres. En 1790, le droit de l'or s'éleva à 19,382 piastres; celui de l'argent à 2,021,238 piastres. Le profit net de l'hôtel des monnaies de Mexico est aujourd'hui à-peu-près six fois plus grand que celui que rend l'hôtel des monnaies de Lima.

2° Rente de la fabrication du tabac*, *quatre millions à quatre millions et demi de piastres.* En 1802, la valeur du tabac acheté aux cultivateurs d'Orizaba et de Cordova, a été de 594,000 piastres; la valeur du tabac vendu pour le compte du roi, a été de 7,687,000 piastres. Les frais de fabrication, dans la même année, se sont élevés à 1,285,000 piastres. Or, comme les frais d'administration, ou les salaires des employés de la régie du tabac, excèdent la somme de 794,000 piastres, le revenu net n'a été que de 4,092,000 piastres.

* *Producto del real estanco del tabaco*, chap, x, tom. III, pag. 51; et chap. XII, tom. IV, pag. 11.

On voit, par ces données exactes, qui sont tirées d'un tableau présenté plus haut, dans le douzième chapitre, que cette branche de l'administration publique est tellement vicieuse, que les salaires des employés absorbent 19 pour cent du revenu net. Ce dernier, d'après une cédule royale émanée du temps du ministère de Galvez, doit être envoyé en Espagne: c'est le *liquido remisible á la Peninsula*, qui doit rester intact, et que les vice-rois, sous aucun prétexte, ne peuvent employer aux besoins intérieurs du pays. La grande manufacture royale de Séville fabrique principalement du tabac du Brésil, quoique le Rio Negro espagnol, l'île de Cuba, la province de Cumana et tant d'autres provinces de l'Amérique espagnole puissent fournir les tabacs les plus aromatiques. Son produit, qui est de quatre millions de piastres, égale à-peu-près le revenu net de la régie du tabac au Mexique: l'un et l'autre excèdent le revenu de la couronne de Suède; mais c'est moins la grandeur de l'impôt qui le rend odieux au peuple, que la manière dont il est perçu. De toutes les réformes proposées dans l'administration des finances des colonies, les plus desirées sont la suppression de la régie du tabac et l'abolition du tribut des Indiens.

3° Revenu net des alcavalas, près de *trois millions de piastres*. Le produit brut de cette branche des impôts était, d'après une moyenne de 1788 à 1792, de 3,259,504 piastres. En décomptant pour les frais de perception et les salaires, 371,148 piastres, il reste



un revenu net de 2,888,356 piastres. L'activité du commerce a tellement augmenté depuis quarante ans, que le produit des alcavalas, de 1765 à 1777, a été de 19,844,053 piastres; tandis que, de 1778 à 1790, il s'élevait à 34,218,463 piastres: aussi la douane de Mexico a produit, de 1766 à 1778, à peine 6,661,900 piastres; et, de 1779 à 1791, plus de 9,462,014 piastres. En 1799, le revenu des *alcavalas* n'était que de 2,407,000 piastres; mais il a beaucoup augmenté depuis. Dans cette rente, les frais de recouvrement, supportés par le peuple s'élèvent à 13 pour cent. L'alcavala n'étant pas payée par les indigènes, on peut compter que cet impôt est égal à une capitation annuelle de 1 $\frac{2}{5}$ piastres pour les blancs et les castes mixtes.

4° Produit net de la capitation des Indiens *, *un million trois cent mille piastres.* L'augmentation du produit des tributs prouve un fait très peu connu en Europe, et qui est des plus consolans pour l'humanité, celui des progrès de la population indienne. De 1788 à 1792, la capitation des indigènes s'élevait, année moyenne, à 1,057,715 piastres: or, les frais de recouvrement et les salaires étaient de 55,770 piastres, auxquelles il faut ajouter, en pensions payées aux descendans de Montezuma et de quelques *conquistadores*, en sommes destinées à l'entretien des hallebardiers (*alabarderos*) du vice-roi, et autres charges,

* *Tributos.* Voyez chap. VI, tom. I, pag. 344 et 392.

102,624 piastres. En décomptant ces 158,394 piastres du produit brut des tributs, on trouve un produit net (*liquido*) de 899,321 piastres. En 1799, ce *liquido* s'élevait à 1,247,000 piastres, tandis qu'en 1746, il n'avait encore été que de 650,000 piastres. La capitation des Indiens, de 1765 à 1777, a été portée sur les registres à 10,444,483 piastres, et de 1778 à 1790, à 11,506,602 piastres. Les frais de perception de ce genre d'impôt n'excèdent pas 6 pour cent du produit net.

5° Produit net de l'impôt sur le pulque, *huit cent mille piastres*. Cet impôt sur le vin des indigènes, qui est le suc fermenté de l'agave *, produisait, dans les villes de Mexico, de Toluca et de la Puebla de los Angeles, année moyenne, de 1788 à 1792, un produit net de 761,131 piastres: en 1799, ce produit net s'élevait à 754,000 piastres. Frais de recouvrement de cette rente, 7 pour cent du *liquido*. La fabrication du pulque avait été entièrement prohibée par des lois de Charles I et de Philippe III.

6° Produit net du droit d'entrée et de sortie des marchandises, perçu sous le nom d'*almoxarifazco*, *un demi-million de piastres*.

7° Produit de la vente des indulgences papales ou des bulles de la cruzada, *deux cent soixante-dix mille piastres*.

8° Produit net de la poste **, *deux cent cinquante*

* Voyez, chap. IX, tom. II, pag. 493.
** *Renta de Coreos.*

mille piastres. Ce produit a été, de 1765 à 1777, de 1,006,054 piastres; de 1778 à 1790, de 2,420,426 piastres, augmentation qui démontre à-la-fois les progrès de la civilisation et du commerce.

9° Produit net de la vente de la poudre *, *cent cinquante mille piastres*; de 1788 à 1792, année moyenne, 144,636 piastres.

10° Produit net du revenu perçu sur les bénéfices du clergé, sous le nom de mesada et media anata, *cent mille piastres*.

11° Produit net de la vente des cartes à jouer **, *cent vingt mille piastres*.

12° Produit net du timbre (papel sellado), *quatre-vingt mille piastres*; de 1788 à 1792, année moyenne, 60,756 piastres.

13° Produit net de la ferme des combats des coqs ***, *quarante-cinq mille piastres*.

14° Produit net de la ferme des neiges, *trente mille piastres*. S'il n'existait pas des pays en Europe où l'on paie une taxe pour jouir de la lumière du jour, on pourrait être surpris de voir qu'en Amérique, cette couche de neige qui couvre la haute chaîne des Andes, soit considérée comme une propriété du roi d'Espagne. Le pauvre Indien, qui atteint avec danger le sommet des Cordillères, ne peut pas recueillir de la neige ou en vendre dans les villes voisines, sans payer un impôt au gou-

* *Liquido del real estanco de la polvera*. Voyez, chap. XII, t. IV, p. 15.

** *Estanco de naypes*.

*** *Estanco de los juegos de gallos*.

vernement. Cette coutume bizarre de regarder la vente des glaces et des neiges comme un droit régalien, a cependant aussi existé en France au commencement du dix-septième siècle, et la *ferme des neiges* n'a cessé à Paris que parce que la grandeur de l'impôt fit diminuer si rapidement l'usage de rafraîchir les boissons, que la cour préféra de déclarer libre le commerce des glaces et des neiges. A Mexico et à Vera-Cruz, où les sommets du Popocatepetl et du pic d'Orizaba fournissent des neiges pour la fabrication des sorbets, l'*estanco de la nieve* n'a été introduit qu'en 1719.

Nous avons comparé plus haut le revenu total de la Nouvelle-Espagne, à différentes époques du dix-huitième siècle, poursuivons maintenant cette comparaison dans les différentes branches d'impôts indiquées dans l'ouvrage statistique de Villa-Senor, publié à Mexico, en 1746; nous verrons à chaque article des preuves irrécusables des progrès de la population et de la prospérité publique.

Tableau comparatif du revenu de la Nouvelle-Espagne.

SOURCE DU REVENU PUBLIC.	EN 1746.	EN 1803.
	piastres.	piastres.
Droits perçus sur le produit des mines.	700,000	3,516,000
Hôtel des monnaies.	357,500	1,500,000
Alcavala.	721,875	3,200,000
Almoxarifazgo.	373,333	500,000
Tributs ou capitation des Indiens. . .	650,000	1,200,000
Cruzada.	150,000	270,000
Media anata.	49,000	100,000
Droit sur le pulque ou jus d'agave. .	161,000	800,000
Impôt sur les cartes à jouer. . . .	70,000	120,000
Timbre.	41,000	80,000
Vente de la neige.	15,522	26,000
Vente de la poudre.	71,550	145,000
Combats des coqs.	21,100	45,000

Nous n'avons indiqué dans ce tableau que les droits dont le tarif n'a point été augmenté depuis l'an-

née 1746 : à cette époque, le monopole de la vente du tabac n'était point encore introduit, et le produit métallique, au lieu de 23 millions de piastres, n'était que de 10 millions. Roberston, dans l'édition de l'histoire d'Amérique publiée en 1788, n'évalue le revenu du Mexique qu'à quatre millions de piastres, tandis qu'il était réellement, à cette époque, de plus de dix-huit millions. Telle était l'ignorance dans laquelle on se trouvait alors en Europe, sur l'état des colonies de l'Espagne, que ce savant et illustre historien, en parlant * des finances du Pérou, s'est vu forcé de puiser dans un manuscrit composé en 1614.

M. Necker ** a évalué, en 1784, dans l'ancienne France, les contributions à 23 liv. 13 sous ou $4\frac{1}{2}$ piast. par tête de tout sexe et de tout âge. En comptant, à la Nouvelle-Espagne, 5,837,000 habitans, et vingt millions de piastres de revenu, on trouve, par tête de tout âge, de tout sexe et de toute race, $3\frac{4}{10}$ piastres. Le Pérou actuel, qui n'a qu'un million d'habitans, et trois millions et demi de piastres de revenu, offre à-peu-près le même résultat. Comme les Indiens sujets à la capitation ne paient pas d'alcavala, et qu'ils ne font aucun usage du tabac, des calculs de ce genre, peu instructifs pour l'Europe même, ne sont pas applicables à l'Amérique. D'ailleurs ce n'est pas autant la masse

* *Robertson*, vol. IV, pag. 352, note XXXIII.

** *Necker, de l'Administration des finances*, tom. I, pag. 221.

des impôts que leur distribution et le mode de leur recouvrement, qui causent la misère des peuples. Pour parvenir à un certain degré d'exactitude dans des évaluations si vagues par leur nature, il ne faudrait compter en entier, parmi les charges supportées par les habitans de la Nouvelle-Espagne, ni les droits de l'or et de l'argent, ni le profit de l'hôtel des monnaies, qui font ensemble plus du quart du revenu total du pays. Nous n'entrerons point ici dans des discussions si peu satisfaisantes; nous nous hâterons plutôt de compléter le tableau des finances du Mexique, en traitant, dans le chapitre suivant, des frais de recouvrement et des dépenses de l'Etat.

CHAPITRE XIV.

FRAIS DE RECOUVREMENT. — DÉPENSES PUBLIQUES. — SITUADOS.—PRODUIT NET QUI REFLUE DANS LE TRÉSOR ROYAL DE MADRID. — ÉTAT MILITAIRE. — DÉFENSE DU PAYS. — RÉCAPITULATION.

En examinant les différentes branches du revenu de l'état, nous avons indiqué les frais de recouvrement qu'occasionent les recettes partielles. Dans tous les pays ces frais varient selon la nature de l'imposition ou du droit perçu. Nous savons par les recherches de M. Necker *, qu'en France, avant l'année 1784, les frais de recouvrement s'élevaient à $10\frac{4}{5}$ pour cent de la totalité des impositions à la charge du peuple, tandis qu'il en coûtait plus de 15 pour cent pour recueillir les droits de consommation seuls. C'est d'après ces rapports que l'on peut juger jusqu'à un certain point de l'économie qui règne dans l'administration des finances. Le tableau suivant, rédigé d'après des pièces officielles, offre un résultat affligeant: il prouve que les habitans de la Nouvelle-Espagne supportent

* *Necker*, tom 1, pag. 93 et 188.

des charges qui surpassent d'un septième le revenu net de l'Etat. Nous présenterons d'abord ce tableau tel qu'il a été envoyé, par le vice-roi comte de Revillagigedo, au ministère de Madrid; nous discuterons dans la suite les résultats qu'on peut en tirer.

CLASSIFICATION DES RECETTES. (*Ramos de real hacienda.*)	PRODUIT BRUT, en piastres.	FRAIS DE recouvrement et de régie, en piastres.	PRODUIT NET, en piastres.
Ire classe, dite de *masa comun*: alcavala, tribut des Indiens, droits de l'or et de l'argent.	10,747,878	1,395,862	9,352,016
IIe classe, dite de la *masa remisible á España*: produit de la ferme du tabac, de la vente des cartes à jouer et du mercure.	6,899,830	3,080,303	3,819,527
IIIe classe, dite des *destinos particulares*: cruzada, dimes, medias anatas, mesadas, et autres droits sur le clergé.	530,425	13,806	516,621
Agenos, revenu des biens des communes et des œuvres pies qui se trouvent sous l'inspection du gouvernement.	1,897,128	1,700,956	196,172
TOTAL.	20,075,261	6,190,927	13,884,336

Les nombres qu'offre ce tableau se rapportent à une année moyenne prise sur les cinq années qui ont précédé 1789. Dans cette période, le revenu de la Nouvelle-Espagne n'excédait pas encore dix-huit mil-

lions de piastres. La première classe d'impôts embrasse plus de la moitié de la recette totale; les frais de recouvrement s'y élèvent à 12 $\frac{9}{10}$ pour cent du produit brut : la seconde classe renferme les branches qui sont l'objet d'un monopole particulier, comme la ferme royale du tabac, la vente du mercure et des cartes au profit de la couronne. Ce tableau présente, pour cette partie des recettes publiques, un résultat qui ne paraît pas exact : il indique, en frais de régie et d'administration, la somme de 44 [illegible]/10 pour cent. Il est probable que les personnes chargées de composer ce tableau des finances du Mexique, ont confondu, sous cet article, les appointemens des employés avec les frais de fabrication, et d'autres charges qui me sont inconnues. Nous avons développé plus haut, dans le plus grand détail, tout ce qui a rapport à la régie du tabac; nous avons vu que les appointemens des employés n'absorbent pas tout-à-fait 800,000 piastres sur un produit brut de plus de sept millions et demi de piastres: en ajoutant aux appointemens des employés quelques frais de régie, déguisés sous la dénomination vague de frais d'administration, on peut évaluer les frais de recouvrement à 25 pour cent. L'économie introduite dans la perception des impositions sur le clergé, contraste singulièrement avec l'horrible déprédation qui a lieu dans la régie des biens communaux. Je serais tenté de croire qu'en général, au Mexique, les frais de recouvrement font 16 à 18 pour cent de la recette brute : la prodigieuse

quantité d'employés, l'oisiveté la plus grande dans ceux qui occupent les places supérieures, une complication extrême dans l'administration des finances, rendent la perception des impositions aussi lente et difficile qu'elle est onéreuse pour le peuple mexicain.

D'après le tableau des finances; rédigé par ordre du comte de Revillagigedo, les dépenses de l'Etat ont été, en prenant des moyennes sur les années 1784-1789, comme il suit:

EMPLOI DU REVENU DE L'ÉTAT.	PIASTRES.
Situados envoyés aux colonies de l'Amérique et de l'Asie.	3,011,664
Troupes réglées.	1,339,458
Milice.	169,140
Entretien des *presidios* ou postes militaires.	1,053,706
Habillement et nourriture des forçats.	47,268
Arsenal et chantier du port de San Blas.	93,004
Administration de la justice.	124,294
Administration des finances.	508,388
Pensions et autres charges assignées sur la *masa commun*.	496,913
Missions de la Californie et de la côte du nord-ouest de l'Amérique.	42,494
Dépenses diverses pour les fortifications, les vaisseaux de guerre stationnés à Vera-Cruz, etc., etc.	1,000,000
TOTAL.	7,886,329
Or, le revenu des trois classes d'impositions était, d'après le tableau précédent.	13,884,336
RESTE, revenu du roi, qui peut refluer à la métropole.	5,998,007

Pendant l'administration du dernier vice-roi, Don

Josef de Yturigarray, on a formé, au commencement de l'année 1803, un nouveau tableau des finances dont le résultat général diffère très peu de celui de l'année 1790. Voici le détail de ce *budget*, dans lequel la distribution des différens articles de la dépense publique laisse beaucoup à desirer sous le rapport de l'ordre et de la clarté.

Budget du revenu public de la Nouvelle-Espagne, pour l'année 1803.

EMPLOI DES RECETTES.	PIASTRES.	PIASTRES.
Les recettes s'élèvent à.	. . . .	20,000,000
DÉPENSES.		
I. *Frais d'administration.*		
Sueldos de hacienda, appointemens du vice-roi, du commandant général des *provincias internas*, des intendans, des secrétaires attachés aux différens chefs, pensions des gouverneurs retirés (*jubilados*).	2,000,000	5,250,000
Frais résultant de l'envoi des fonds de province à province, et en Espagne.	750,000	
Achat des matières premières pour la régie du tabac et des poudres et salpêtres (*para especies estancadas*). . .	1,200,000	
Frais de fabrication dans l'hôtel des monnaies et dans les manufactures de tabac et de poudre.	1,300,000	
Reste en produit net (*liquido*). .	. . . .	14,750,000

EMPLOI DES RECETTES.	PIASTRES.	PIASTRES.
Reste en l'autre part	. . . .	14,750,000
DÉPENSES.		
II. Charges de la *masa commun.*		
Défense militaire, vaisseaux, chaloupes canonnières, troupes réglées, milice, *presidios* et forçats.	3,000,000	
Fortifications, arsenal et chantiers de San Blas, magasins, consommation de poudre pour l'exercice des troupes. .	800,000	4,650,000
Appointemens des cours de justice (*audiencias*), des missionnaires, avaries.	250,000	
Pensionnés.	200,000	
Hôpitaux et réparation des fabriques royales.	400,000	
Reste en produit net (*liquido*). .	. . . .	10,100,000
III. Envois faits à la métropole et aux colonies (*cargas ultramarinas.*)		
Produit net de la régie du tabac. . .	3,500,000	
Produit net de la vente des cartes (*naypes*).	120,000	
Pensions assignées aux *ramos de vacantes*; dont, en outre, la troisième partie est envoyée au Mont-de-Piété établi pour les militaires à Madrid.	60,000	7,780,000
Achat du mercure d'Allemagne. . . .	500,000	
Produit des *medias anatas*, et autres droits sur le clergé, appliqué à la fabrique des canons de Ximena.	100,000	
Situados des colonies d'Asie et d'Amériq. .	3,500,000	
Reste dans le trésor du Mexique, à la fin de l'année.	. . . .	2,320,000
Sommes envoyées au trésor royal de Madrid.		
De la régie du tabac et des cartes. .	3,620,000	5,940,000
Surplus (*sobrante*) des caisses du Mexique.	2,320,000	

Pour donner une idée plus nette de la situation des finances du Mexique, je présenterai, à la suite du *budget* de l'année 1803, le tableau des dépenses de l'Etat, telles qu'elles sont classées dans un mémoire que j'ai rédigé en espagnol pendant mon séjour à Mexico, et que le vice-roi a communiqué au ministère de Madrid, en 1804.

Le revenu de la Nouvelle-Espagne, évalué à vingt millions de piastres, est absorbé,

I. Par les dépenses faites dans l'intérieur du royaume, qui s'élèvent à *dix millions et demi de piastres;*

II. Par les envois d'argent (*situados*) qui sont faits annuellement à d'autres colonies espagnoles, et qui montent à *trois millions et demi de piastres;*

III. Par l'argent qui est versé comme produit net de la colonie, dans le trésor du roi d'Espagne, à Madrid, et qui s'élève à *six millions de piastres.*

I. Les dépenses de l'administration intérieure, couvertes par les recettes de la *masa commun*, se divisent de la manière suivante :

	piastres.
1. Dépenses de la guerre.	4,000,000

SAVOIR :

	piastres.
Troupes de ligne (*tropa reglada*). .	1,800,000
Milice.	350,000
Presidios.	1,200,000
Entretien de la forteresse de Perote.	200,000
Marine, chantier de San Blas, arsenaux des ports.	450,000
	4,000,000

	piastres.
Report.	4,000,000
L'année 1792, on évaluait ces dépenses de guerre, pour la troupe réglée, à 1,507,000 piast.; pour la milice, à 292,000 piastres; pour l'entretien des *presidios*, à 1,079,000 piastres.	
2. Appointemens du vice-roi, des intendans et des employés dans l'administration des finances.	2,000,000
3. Frais d'administration de justice, *audiencias, salas del crimen, juzgados de penas de camara, juzgado de bienes de defuntos, juzgado de Indios.*	300,000
4. Prisons, maisons de force, hôpitaux.	400,000
5. Pensions.	250,000
6. Frais d'administration, avances faites à la régie du tabac; frais de fabrication dans les manufactures royales, achat des matières premières, réparations des édifices publics.	3,550,000
	10,500,000

On a généralement, en Europe, des idées très exagérées du pouvoir et de la richesse des vice-rois de l'Amérique espagnole : ce pouvoir et cette richesse n'existent que lorsque le chef qui gouverne est soutenu par un grand parti à la cour, et lorsque, sacrifiant son honneur à une avarice sordide, il abuse des prérogatives qui lui sont accordées par la loi. Les appointemens des vice-rois de la Nouvelle-Grenade et de Buenos-Ayres ne sont que de 40,000 piastres par an : les vice-rois du Pérou et de la Nouvelle-Espagne en ont soixante mille. A Mexico, un vice-roi se trouve entouré de familles dont les revenus sont trois ou quatre fois plus considérables que les siens : sa maison est montée comme celle du roi d'Espagne; il ne peut sortir de son palais sans être précédé de ses

gardes à cheval ; il est servi par des pages, et, dans la ville de Mexico, il ne lui est permis de dîner qu'avec sa femme et ses enfans. Ce raffinement d'étiquette devient une cause d'épargne, et un vice-roi qui veut sortir de son isolement et jouir de la société, doit se fixer pour quelque temps à la campagne, soit à San Augustin de las Cuevas, soit à Chapoltepec, soit à Tacubaya. Quelques vice-rois de la Nouvelle-Espagne ont eu une augmentation d'appointemens : au lieu de 60,000 piastres, le chevalier de Croix, Don Antonio Buccareli et le marquis de Branciforte, ont eu une rente annuelle de 80,000 piastres ; mais cette faveur de la cour ne s'est pas étendue aux successeurs des trois vice-rois que nous venons de nommer.

Un chef qui, renonçant à toute délicatesse de sentimens, est venu en Amérique pour enrichir sa famille, trouve des moyens pour parvenir à son but, en favorisant les particuliers les plus riches du pays dans la distribution des places, dans la *répartition* du mercure, dans des privilèges accordés en temps de guerre pour faire un commerce libre avec les colonies des puissances neutres. Depuis quelques années, le ministère de Madrid a cru profitable de nommer jusqu'aux plus petites places dans les colonies ; cependant la recommandation du vice-roi est restée d'une grande importance pour celui qui sollicite, surtout s'il s'agit d'une charge militaire ou d'un titre de noblesse (*título de Castilla*), dont les Espagnols-Américains sont généralement plus avides que

les Espagnols-Européens. Un vice-roi, il est vrai, n'a pas le droit de faire des réglemens de commerce; mais il peut *interpréter* les ordres de la cour : il peut ouvrir un port aux neutres, en informant le roi des *circonstances urgentes* qui l'ont déterminé à cette démarche; il peut protester contre un ordre réitéré, accumuler des mémoires et des *informes*; et, s'il est riche, adroit et soutenu en Amérique par un assesseur courageux, à Madrid par des amis puissans, il peut gouverner arbitrairement sans craindre la *residencia*, c'est-à-dire le compte que l'on fait rendre de son administration à tout chef qui a occupé une place dans les colonies.

On a vu des vice-rois qui, sûrs de leur impunité, ont extorqué, en peu d'années, près de huit millions de livres tournois : on en a vu aussi, et l'on se plaît à le répéter, qui, loin d'augmenter leur fortune par des moyens illicites, ont déployé un désintéressement noble et généreux. C'est parmi ces derniers que les Mexicains citeront long-temps avec reconnaissance le comte de Revillagigedo et le chevalier d'Asanza, deux hommes d'état également recommandables par leurs vertus privées et publiques, et dont l'administration aurait été plus bienfaisante encore, si leur position extérieure leur avait permis de poursuivre librement la carrière qu'ils s'étaient tracée.

II. Trois millions et demi de piastres, près d'un sixième du revenu total du Mexique, passent annuellement à d'autres colonies espagnoles, comme secours indispensables pour leurs administrations intérieures.

Ces *situados*, d'après des moyennes prises sur les années de 1788-1792, étaient répartis de la manière suivante.

	piastres.	piastres.
1. Ile de Cuba.		1,826,000
a. Atencion de tierra, secours pour le gouvernement intérieur de l'île. savoir : 146,000 piastres pour Santiago de Cuba, et 290,000 piastr. pour la Havane.	436,000	
b. Atencion maritima, dépenses de marine. . . . . savoir : 700,000 piastres pour le port et les chantiers de la Havane, et 40,000 piastres pour les vaisseaux stationnés sur les côtes des Mosquitos.	740,000	
c. Entretien des fortifications de la Havane.	150,000	
d. Pour l'achat du tabac de l'île de Cuba qui passe en Espagne. . .	500,000	
	1,826,000	
2. La Floride.		151,000
3. Portorico.		377,000
4. Les îles Philippines.		250,000
5. La Louisiane.		557,000
6. L'île de la Trinité.		200,000
7. Partie espagnole de Saint-Domingue.		274,000
		3,635,000

Quoique, depuis l'époque où ce tableau a été formé, l'Espagne ait perdu la Louisiane, l'île de la Trinité et celle de Saint-Domingue, les *situados* n'ont pas diminué de 1,031,000 piastres, comme on devrait le

supposer. L'administration des îles Philippines, de Cuba et de Portorico a été si dispendieuse pendant la dernière guerre, surtout par le séjour des escadres commandées par les amiraux Alava et Aristizabal, que la somme envoyée aux colonies orientales et occidentales, n'a jamais été moindre de trois millions de piastres. On peut être surpris de voir que la Havane ait besoin d'un secours de 1,400,000 piastres, lorsqu'on se rappelle que les receveurs des *droits royaux* y versent, dans le trésor de la colonie, plus de deux millions de piastres par an. Quoiqu'aux îles Philippines, le *tribut* des indigènes s'élève à 573,000 piastres, et la recette de la régie du tabac à 600,000 piastres, les caisses royales de Manille ont eu constamment besoin, dans ces derniers temps, d'un *situado* de 500,000 piastres.

III. Le revenu net (*sobrante*, *liquido remisible*) que la métropole tire du Mexique, était à peine d'un million de piastres, avant l'introduction de la ferme du tabac: aujourd'hui il s'élève à cinq ou six millions de piastres, selon que les autres colonies absorbent des *situados* plus ou moins considérables. Ce *liquido* ou *sobrante* est composé du produit net des régies du tabac et de la poudre, qui est assez constamment de trois millions et demi de piastres; et du surplus variable de la *masa comun*. Je dois faire observer que, dans les colonies espagnoles, il ne reste presque pas d'argent en caisse après que le compte de l'année a été fermé. Ceux qui gouvernent n'ignorent pas que

le moyen le plus sûr de soutenir leur crédit à la cour et de conserver leur place, est de faire passer le plus d'argent possible à la trésorerie royale de Madrid.

Comme la majeure partie de la population de la Nouvelle-Espagne est concentrée dans les cinq intendances de Mexico, Guanaxuato, Puebla, Valladolid et Guadalaxara; ce sont ces provinces qui supportent la majeure partie des charges de l'Etat: les *provincias internas* peuvent être considérées comme des colonies du Mexique proprement dit; mais ces colonies, loin de fournir des fonds au fisc de la capitale, lui sont onéreuses. La *recette* de la trésorerie provinciale (*caxa real*) de Guanaxuato a été, en prenant la moyenne des cinq années qui ont précédé 1793:

	piastres.
En droit * d'or et d'argent et en alcavala. . . .	850,000
En produit du tabac, de la poudre et du timbre. .	312,000
TOTAL.	1,162,000

Les *dépenses* y sont annuellement,

	piastres.
En appointemens de l'intendant.	6,000
de l'assesseur.	1,500
En frais d'administration de la trésorerie.	7,800
d'essai d'or et d'argent.	5,600
En frais de perception d'alcavala et des droits sur le pulque.	8,000
En appointemens de gardes (*risguardo*).	10,700
TOTAL.	39,600

* Il n'est question ici que du droit même; car la quantité d'argent qui passe par la caisse provinciale de Guanaxuato est de plus de six à sept millions de piastres, tout le produit des mines refluant par cette voie à l'hôtel de la monnaie de Mexico.

C'est d'après ce tableau des dépenses de Guanaxuato, qu'on peut se former une idée de la situation des finances dans les douze autres intendances qui composent le royaume de la Nouvelle-Espagne. A Valladolid, les rentes s'élèvent aujourd'hui à 773,000 piastres; et cette évaluation est probablement plus exacte que celle du revenu de l'intendance de Guanaxuato, qui paraît un peu trop basse.

Le profit que le fisc d'Espagne tire du Mexique fait plus des deux tiers du produit net des colonies espagnoles en Amérique et en Asie. La plupart des auteurs d'économie politique qui ont traité des finances de la péninsule, de l'amortissement des *vales* et de la banque de Saint-Charles, ont fondé leur calcul sur les bases les plus fausses, en exagérant les trésors que la cour de Madrid tire annuellement de ses possessions américaines : ces trésors, dans les années les plus abondantes, n'ont pas excédé la somme de neuf millions de piastres. Lorsqu'on se rappelle que, dans l'Espagne européenne, les dépenses ordinaires de l'Etat ont été, depuis l'année 1784, de trente-cinq à quarante millions de piastres, on voit que l'argent versé par les colonies dans les caisses de Madrid, ne fait qu'un cinquième du revenu total. Il serait facile de prouver que, si le Mexique jouissait d'une sage administration; s'il ouvrait ses ports à toutes les nations amies; s'il recevait des colons chinois et malays, pour peupler ses côtes occidentales, depuis Acapulco jusqu'à Colima; s'il augmentait les plantations du cotonnier, du cafier

et de la canne à sucre; si, enfin, il établissait une juste balance entre les travaux de l'agriculture, l'exploitation de ses mines, et son industrie manufacturière, il pourrait seul, et en peu d'années, offrir au fisc d'Espagne un profit net double de celui que fournit à présent toute l'Amérique espagnole.

Voici le tableau général de l'état des finances des colonies, sous le rapport du revenu net que la métropole en retire immédiatement :

Le trésor royal de Madrid reçoit, de la vice-royauté de la *Nouvelle-Espagne*, cinq à six millions de piastres par an;

De la vice-royauté du *Pérou*, au plus un million de piastres;

De la vice-royauté de *Buenos-Ayres*, six à sept cent mille piastres;

De la vice-royauté de la *Nouvelle-Grenade*, quatre à cinq cent mille piastres.

Dans les *capitanias generales* de *Caracas*, du *Chili*, de *Guatimala*, de l'île de *Cuba* et de *Porto-rico*, les recettes sont absorbées par les frais d'administration : il en est de même aux îles Philippines et aux îles Canaries.

Toutes les colonies ne produisent par conséquent au fisc d'Espagne, année commune, que la somme de huit millions deux cent mille piastres. En considérant les colonies comme les provinces éloignées, on trouve que la partie européenne de la monarchie espagnole

a un revenu qui égale à peine celui de la partie américaine.

Finances de la monarchie espagnole en 1804.

EUROPE. Péninsule: Revenu brut, 35 millions de piast. La recette totale a été, en 1784, de 685,000,000 réaux de vellon: en 1788, de 616,295,000 réaux, d'après le compte rendu de Lerena. Population, 10,400,000 habitans; surface, 25,000 lieues carrées.

AMÉRIQUE. D'après les recherches que j'ai pu faire sur l'état des finances des colonies, il m'a paru que l'on peut évaluer le revenu brut de toute l'Amérique espagnole à 36,000,000 de piastres. La population de l'Amérique espagnole est à-peu-près de 15,000,000 d'habitans; sa surface, de 468,000 lieues carrées. Les colonies dont on peut indiquer avec quelque certitude le revenu brut, sont les suivantes:

Vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, vingt millions de piastres.

Vice-royauté du Pérou, quatre millions de piastres.

Vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, trois millions huit cent mille piastres.

Capitania general de Caracas, un million huit cent mille piastres.

Capitania general de la Havane, l'île de Cuba, sans les Florides, deux millions trois cent mille piastres. Le *situado* venant annuellement du Mexique, n'est pas compris dans ce calcul.

Asie. Iles Philippines. Revenu brut, sans le *situado* venant d'Acapulco, un million sept cent mille piastres. Population, en ne comptant que les Indiens soumis dans l'île de Luçon et les Bissayes, 1,900,000 habitans; surface, de 14,640 lieues carrées.

Afrique. Iles Canaries, annexées à l'Andalousie: Revenu brut, y compris le produit de la ferme du tabac, mais non les secours venant d'Espagne, à-peu-près deux cent quarante mille piastres. Population, 180,000 habitans; surface, de 421 lieues carrées.

De ces *trente-huit millions de piastres*, auxquels s'élève le revenu brut des *colonies espagnoles en Amérique*, *en Asie et en Afrique*, on peut considérer huit millions et demi comme profit de monnayage et impôts levés sur le produit des mines d'or et d'argent; neuf millions comme revenu de la régie du tabac; et vingt millions et demi comme produit d'alcavala, d'almoxarifazgo, de tributs d'Indiens, de la vente de poudre, eau-de-vie et cartes à jouer, et d'autres droits sur la consommation. L'administration intérieure des colonies absorbe *trente-un millions de piastres* par an; et, comme nous l'avons observé plus haut, près de *huit millions* * refluent dans le trésor

* Dans le compte du trésor général d'Espagne de l'année 1791, que je me suis procuré en Amérique, et qui s'élève à 800,488,687 réaux de vellon, on évalue les revenus des Indes à 142,456,768 réaux, ou à 7,122,838 piastres.

royal de Madrid. On sait que cette dernière somme, ajoutée aux trente-cinq millions de piastres que le fisc retire de l'Espagne européenne, n'a pas suffi depuis long-temps aux dépenses de l'état civil et militaire de la métropole. La dette publique de l'Espagne s'est élevée successivement à plus de cent vingt millions de piastres *, et le *déficit* annuel a été d'autant plus considérable, que le commerce et l'industrie ont été entravés par les guerres maritimes. D'ailleurs, en comparant le revenu brut à l'état de la population, tel que nous l'avons indiqué plus haut, il est aisé de se convaincre que les charges supportées par les habitans des colonies sont du tiers moindres que les charges imposées aux peuples de la péninsule.

* Il restait, en 1805, des *vales* ou billets royaux pour la somme de 1750 millions de réaux de vellon. La dette de l'Espagne n'a rien d'effrayant, lorsqu'on réfléchit aux immenses ressources de cette monarchie, qui embrasse, dans les deux hémisphères, les plus belles parties du globe. La dette publique de la France s'élevait, avant la révolution, à 1100 millions de piastres; celle de la Grande-Bretagne excède probablement aujourd'hui 2821 millions de piastres. En 1796, la somme des *assignats* mise en circulation en France était de 45,578,000,000 de francs, ou de 8681 millions de piastres : mais lors de leur démonétisation, 100 francs d'assignats valaient 3 sous 6 deniers en numéraire; et selon M. Ramel, il en est resté en circulation pour la somme de 6254 millions de piastres qui n'ont pas été retirés. Quant aux *mandats* et aux *rescriptions*, on en a émis pour la valeur de 4800 piastres. Ces sommes doivent paraître d'autant plus grandes, qu'il a été démontré plus haut qu'il n'existe pas en Europe au-delà de 1637 millions de piastres, et que toute la quantité d'or et d'argent retirée des mines de l'Amérique depuis 1492, ne s'élève pas au-dessus de 5706 millions de piastres.

Lors de la grande catastrophe qui fit perdre à l'Angleterre presque toutes ses possessions continentales de l'Amérique, plusieurs écrivains politiques ont examiné l'influence que la séparation des colonies espagnoles aurait directement sur les finances de la cour de Madrid. Les éclaircissemens que nous venons de donner sur la situation générale des finances de l'Espagne, en 1804, nous mettent en état de fournir quelques données qui conduisent à la solution de ce problème important. Si toute l'Amérique espagnole s'était déclarée indépendante, à l'époque de la révolte de l'Inca Tupac-Amaru*, cet évènement aurait produit plusieurs effets à-la-fois: 1° il aurait privé le trésor royal de Madrid d'une recette annuelle de huit à neuf millions de piastres, comme revenu net (*liquido remisible*) des colonies; 2° il aurait diminué considérablement le commerce de la péninsule, parce que l'Espagnol-Américain, affranchi du monopole qu'exerce la péninsule depuis trois siècles, aurait tiré directement les denrées et les marchandises étrangères dont il a besoin, des pays non soumis à l'Espagne; 3° ce changement de direction dans le commerce des colonies aurait causé une diminution des *droits* perçus dans les douanes de la péninsule, que l'on évalue à quatre ou cinq millions de piastres; 4° la séparation des colonies aurait ruiné plusieurs manufactures de l'Espagne, qui ne se soutiennent que par le débit forcé

* Voyez, chap. VI, tom. I, pag. 405.

qu'elles trouvent en Amérique, ne pouvant pas supporter, dans leur état actuel, la concurrence des marchandises de l'Inde, de la France ou de l'Angleterre. Ces effets, très sensibles dans les premières années, auraient été compensés peu-à-peu, par des avantages qui naissent de la concentration des forces morales et physiques, de la nécessité d'une agriculture plus soignée, et de l'équilibre naturel établi entre des nations qui sont unies par les liens du sang, et qui échangent des productions que l'habitude de plusieurs siècles leur a rendues nécessaires. Mais ce serait nous écarter de notre sujet principal, que de revenir sur une discussion qui, à l'époque de la paix de Versailles, a été approfondie dans plusieurs ouvrages d'économie politique.

En comparant l'étendue, la population et le revenu de l'Amérique espagnole avec l'étendue, la population et le revenu des possessions anglaises dans l'Inde, nous trouvons les résultats suivans :

Tableau comparatif pour l'année 1804.

	AMÉRIQUE ESPAGNOLE.	POSSESSIONS ANGLAISES EN ASIE.*
Étendue en lieues carrées communes de 25 au degré équatorial.	460,000	48,300
Population.	15,000,000	32,000,000
Revenu brut, en piastres. .	38,000,000	43,000,000
Revenu net, en piastres. . .	8,000,000	3,400,000

* Territoire sur lequel la compagnie anglaise a acquis la souve-



Il résulte de ce tableau, que la Nouvelle-Espagne, dont la population ne s'élève pas à six millions, produit au trésor du roi d'Espagne deux fois autant de revenu net que la Grande-Bretagne en tire de ses belles possessions de l'Inde, qui renferment une population cinq fois plus grande. On aurait bien tort cependant, si, en comparant le revenu brut * au nombre des habitans, on concluait de cette comparaison que les Hindoux supportent moins de charges que les Américains. Il ne faut pas oublier que le prix de la journée est, au Mexique, cinq fois plus grand qu'au Bengale, ou, pour me servir d'un mot consacré par un homme célèbre **, que, dans l'Indostan, la même quantité d'argent *commande* cinq fois plus de travail qu'en Amérique.

En fixant les yeux sur le *budget* des dépenses de l'Etat, on voit avec surprise que, dans la Nouvelle-Espagne, qui n'a presque d'autres voisins à craindre que quelques tribus guerrières d'Indiens, la défense militaire du pays absorbe près du quart du revenu total. Il est vrai que le nombre des troupes de ligne

raineté en excluant les alliés et les tributaires, tels que le Nizam, et les princes d'Oude, de Carnatic, de Mysore, de Cochin et de Travancore. D'après M. Playfair, que j'ai suivi dans le tableau publié au vol. II, pag. 13, la population ne s'élève qu'à vingt-trois millions et demi.

* *Revenue of British India (in the year* 1801), 9,742,937 *liv. sterl.*; *charges*, 8,961,180; *net revenue*, 781,757. *Playfair, Stat. Breviary*, p. 59.

** *Adam Smith*, tom. II, pag. 25, 33 et 64.

ne s'élève qu'à neuf ou dix mille; mais en y joignant les milices, appelées *provinciales* et *urbanas*, on trouve une armée de 32,200 hommes, distribuée sur une étendue de pays de six cents lieues de longueur. Nous examinerons ici quelques-uns de ces *états*, que la cour de Madrid s'est fait présenter annuellement, depuis que les vice-rois comtes de Galvez, de Revillagigedo et de Branciforte ont augmenté les corps de milices. Les tableaux suivans font connaître dans le plus grand détail les élémens hétérogènes dont se compose l'état militaire du Mexique et celui des *provincias internas*.

I. *Tableau général de l'armée en* 1804.

DÉNOMINATION DES CORPS.		HOMMES.
I. Troupes de ligne (*tropas veteranas*) . . .	hommes.	9,919
1. Au Mexique proprement dit. . . .	6,225	
2. Dans les *provincias internas* administrées par le vice-roi du Mexique. . . .	595	
3. Dans les *provincias internas* administrées par les commandans généraux. . .	3,099	
	9,919	
II. Milices (*cuerpos de milicias*)	hommes	22,277
1. Milices provinciales (*provinciales*). .	21,218	
Savoir : { de la vice-royauté. hommes. 18,631 ; des *prov. internas*. 2,587 }		
2. Milices des villes (*urbanas*). . . .	1,059	
	22,277	
TOTAL, en temps de paix (non compris la péninsule de Yucatan et Guatimala). .		32,196

II. *Tableau détaillé présentant la répartition des troupes de ligne.*

DÉNOMINATION DES CORPS.		HOMMES.
A. Troupes de ligne distribuées dans le Mexique proprement dit.		. . 6,225
a. Infanterie. 5,260		
Garde du vice-roi, créée en 1568 (*alabarderos*).	25	
Quatre régimens : *Fixo de la Corona*, *Nueva España*, *Mexico* et *Puebla* ; les trois derniers formés en 1788 et 1789 : tous sont composés de quatorze compagnies; chacune de 979 hommes. . . .	3,916	
Bataillon de Vera-Cruz, de cinq compagnies, créé en 1793.	502	
Corps d'artillerie, de trois compagnies, chacune forte de 125 hommes. . . .	375	
Corps d'ingénieurs, 8 officiers.		
Volontarios de Cataluña, deux compagnies formées en 1762.	160	
Compagnie d'Acapulco, créée en 1773.	77	
Compagnie du présidio de la Isla del Carmen, créée en 1773.	100	
Compagnie de San Blas, créée en 1788.	105	
b. Cavalerie. 965		
Quatre escadrons de *dragones de España*, créés en 1764.	461	
Quatre escadrons de *dragones de Mexico*, créés en 1765.	461	
Dragons del presidio del Carmen. . .	43	
B. Troupes de ligne cantonnées dans la partie des *provincias internas* qui est administrée par le vice-roi du Mexique (*compañias presidiales y volantes*).		595
a. Dans l'ancienne et la Nouvelle-Californie : Presidio de Nuestra Señora de Loreto, formé en 1720.	47	
A reporter.		6,820

DÉNOMINATION DES CORPS.		HOMMES.
Report.		6,820
——de San Carlos de Monterey, formé en 1770.	61	
——de San Diego, formé en 1770. .	59	
——de San Francisco, formé en 1776.	38	
——du canal de Santa Barbara, formé en 1780.	65	
b. Dans le nouveau royaume de Léon. Poste militaire (*presidio*) de San Juan Bautista de la Punta de Lampazos, établi en 1781.	100	
c. Dans la province (*colonia*) du Nouveau-Santander : Trois compagnies de *volantes*, formées en 1783.	225	
C. Troupes de ligne distribuées dans la partie des *provincias internas* qui est administrée par deux commandans généraux. . . .		3,099
TOTAL des troupes de ligne. . .		9,919

III. *Tableau détaillé présentant la répartition des milices.*

DÉNOMINATION DES CORPS.	HOMMES.
A. Milices provinciales (*milicias provinciales*).	. . . 21,218
a. De la vice-royauté du Mexique. . 18,631	
1. Infanterie. 7,249	
A reporter.	. . . 21,218

DÉNOMINATION DES CORPS.	HOMMES.
Report	. . . 21,218
Sept régimens : *Mexico, Puebla, Tlascala, Cordova-Orizaba y Xalapa, Toluca, Valladolid* et *Celaya*, de deux bataillons on dix compagnies ; créés en 1788 ; chaque régiment de 825 hommes en temps de paix, et de 1,350 en temps de guerre.	5,775
Trois bataillons : *Guanaxuato, Oaxaca* et *Guadalaxara*, de cinq compagnies, forts de 412 hommes en temps de paix, et de 675 en temps de guerre.	1,236
Deux compagnies de gens de couleur (*pardos y morenos*) de Vera-Cruz ; chaque compagnie forte de 119 hom. .	238
2. Cavalerie. 4,592	
Huit régimens de dragons : *Santiago de Queretaro, Principe, Puebla, San Luis, San Carlos, la Reyna, Nueva Galicia* et *Mechoacan*, créés en 1788 ; chaque régiment de quatre escadrons, et fort, en temps de paix, de 361 hommes, en temps de guerre, de 617.	2,888
Six escadrons de lanciers de Vera-Cruz, créés en 1767.	384
Trois corps distribués sur les frontières (*cuerpos fixos de frontera en lo interior del reyno*), 1,320 ; savoir :	
Quatre compagnies de *Sierra Gorda*, créées en 1740.	240
Neuf compagnies de *San Luis Colotlan*, créées en 1780.	720
Six compagnies de *Nuevo Santander*, créés en 1792.	360
3. Troupes mixtes de fantassins et de lanciers blancs et hommes de couleur (*compañias fixas de blancos y pardos*), distribuées sur les côtés orientales et occidentales, et formées en 1793 ; force totale 6,790.	
A reporter.	. . . 21,218

DÉNOMINATION DES CORPS.	HOMMES.
Report.	. . . 21,218
Divisions du nord (côtes de l'Océan Atlantique) vingt-deux compagnies.	
Première division.	400
Seconde division.	670
Troisième division.	760
Quatrième division.	500
Dix compagnies de Tabasco.	910
Divisions du Sud (côtes du Grand-Océan), trente-quatre compagnies.	
Première division.	680
Seconde division.	1,140
Troisième division.	300
Quatrième division.	1,030
Cinquième division.	400
b. Des *provincias internas*, quatorze escadrons ou quarante-huit compagnies.	2,587
B. Milices des villes (*milicias urbanas*). . .	 1,059
Régiment de commerce de Mexico, dix compagnies, créé en 1693.	702
Bataillon de commerce de Puebla, quatre compagnies, créé en 1739.	228
Escadron de cavalerie de Mexico, créé en 1787.	129
TOTAL des milices, en temps de paix. . .	. . . 22,277

On n'a point compris, dans ces tableaux, le corps des invalides, créé en 1774, et formant deux compagnies, non plus que les troupes distribuées dans l'intendance de Merida, et commandées par le capitaine général de la péninsule de Yucatan. Je n'ai pas pu me procurer l'état des forces militaires de cette péninsule. Il y a huit compagnies de troupes de ligne

(*tropas veteranas*) à Campêche et au petit fort de Saint-Philippe de Bacalar : la défense de Merida est confiée à des milices composées de blancs et d'hommes de couleur.

La cavalerie est extrêmement nombreuse dans l'armée mexicaine; elle forme presque la moitié de la force totale. Il existait, en 1804,

			hommes.
En infanterie.			16,200
1. Troupes de ligne.		5,200	
2. Milices.		11,000	
En cavalerie.			16,000
1 Troupes de ligne.		4,700	
a. Au Mexique.	1,000		
b. Dans les *provincias internas.*	3,700		
2. Milices.		11,300	
a. Dans l'intérieur du Mexique.	4,700		
b. Sur les côtes.	4,000		
c. Dans les *provincias internas.*	2,600		
TOTAL *			32,200

En évaluant la force de l'armée mexicaine à 32,000 hommes, on doit observer que le nombre des troupes disciplinées s'élève à peine à huit ou dix mille : parmi ces derniers, il y en a trois ou quatre mille de très aguerris; c'est la cavalerie cantonnée dans les *presidios*

* Un état de troupes conservé aux archives de la vice-royauté, et assez conforme à la *Guia de forasteros*, publiée à Mexico par *Don Mariano de Zuñiga y Ontiveros* (pag. 153-179), donne 32,934. Comparez aussi *Viagero universal*, XXVII, pag. 320, et la *Nouvelle Géographie de M. Pinkerton*, pag. 162, dans laquelle on a adopté une évaluation plus forte.

de la Sonora, de la Nouvelle-Biscaye et de la Nouvelle-Galice. Nous avons observé plus haut *, que les habitans des *provincias internas* vivent dans un état de guerre perpétuelle avec les indiens nomades connus sous le nom d'Apaches, Cumanches, Mimbreños, Yutas, Chichimecas et Taouaiazes. Les *presidios* ou postes militaires, ont été établis pour protéger les colons contre les attaques de ces Indiens, qui, armés de flèches, sont montés sur des chevaux de race espagnole. Depuis la fin du seizième siècle, où Jean de Oñate forma les premiers établissemens au Nouveau-Mexique, les chevaux se sont multipliés à tel point dans les savanes qui s'étendent à l'est et à l'ouest de Santa-Fe, vers le Missoury et le Rio Gila, que les indigènes ont non-seulement pris l'habitude de se nourrir de leur chair, au défaut de celle du bison, mais qu'ils s'en servent aussi comme monture dans leurs incursions guerrières. De même que le maïs est cultivé par plusieurs peuples de l'Afrique, qui ignorent par quelle voie cette plante leur est parvenue, le cheval se trouve aujourd'hui à l'état domestique, au nord des sources du Missoury, parmi les tribus d'Indiens qui, avant l'expédition du capitaine Clarke, n'avaient jamais eu de communications avec les blancs. Il est heureux pour les colons de la Sonora et du Nouveau-Mexique, que l'usage des armes à feu, si commun parmi les sauvages du Canada oriental, ne soit pas

* Voyez, chap. VIII, tom. II, pag. 232 et 252.

encore répandu parmi les Indiens qui avoisinent la rivière du Nord.

La troupe mexicaine des *presidios* est exposée à des fatigues continuelles : les soldats qui la composent sont tous natifs de la partie septentrionale du Mexique ; ce sont des montagnards d'une haute taille, extrêmement robustes, accoutumés aux frimats de l'hiver comme à l'ardeur du soleil en été. Constamment sous les armes, ils passent leur vie à cheval ; ils font des marches de huit à dix jours, à travers des steppes désertes, sans porter avec eux d'autres provisions que de la farine de maïs, qu'ils délayent dans de l'eau, lorsqu'ils rencontrent une source ou une mare sur leur chemin. Des officiers instruits m'ont assuré qu'il serait difficile de trouver en Europe une troupe plus légère dans ses mouvemens, plus impétueuse dans les combats, plus habituée aux privations, que la cavalerie des *presidios*. Si cette cavalerie ne peut pas toujours empêcher les incursions des Indiens, c'est que ces derniers sont un ennemi qui profite, avec une adresse extrême, des moindres inégalités du terrain, et qui est accoutumé, depuis des siècles, à tous les stratagèmes de la petite guerre.

La milice provinciale de la Nouvelle-Espagne, dont la force s'élève jusqu'au-delà de vingt mille hommes, est mieux armée que celle du Pérou, qui, faute de fusils, fait en partie l'exercice avec des mousquets de bois. Ce n'est pas l'esprit militaire de la nation, c'est la vanité d'un petit nombre de familles, dont les

chefs aspirent aux titres de colonels et de brigadiers, qui a favorisé la formation des milices dans les colonies espagnoles. La distribution des patentes et grades militaires est devenue une source féconde de revenu, non autant pour le fisc que pour des administrateurs qui ont une grande influence auprès des ministres. La fureur des titres, qui caractérise partout le commencement ou le déclin de la civilisation, a rendu ce trafic extrêmement lucratif. En parcourant la chaîne des Andes, on est surpris de voir sur le dos des montagnes, dans de petites villes de province, tous les négocians transformés en colonels, en capitaines et en sergens-majors de milice. Comme le grade de colonel donne le *tratamiento* ou le titre de seigneurie *, qui est répété sans cesse dans la conversation familière, on conçoit que c'est celui qui contribue le plus au bonheur de la vie domestique, et pour lequel les créoles font les sacrifices de fortune les plus extraordinaires. On voit quelquefois ces officiers de milice, en grand uniforme et décorés de l'ordre royal de Charles III, assis gravement dans leurs boutiques, se livrer aux plus petits détails de la vente des marchandises; mélange singulier d'ostentation et de simplicité de mœurs, qui étonne le voyageur européen.

Jusqu'à l'époque de l'indépendance des États-Unis de l'Amérique septentrionale, le gouvernement espagnol n'avait pas songé à augmenter le nombre des

* *La Señoria*, V. S., vulgairement *ussiá*.

troupes dans ses colonies. Les premiers colons qui s'étaient fixés dans le Nouveau-Continent, étaient des soldats; les premières générations n'y connurent point de métier plus honorable et plus lucratif que le métier des armes : ce fut l'enthousiasme militaire qui fit déployer aux Espagnols une énergie de caractère qui égale tout ce que l'histoire des croisades nous offre de plus brillant. Lorsque l'indigène asservi porta patiemment le joug qui lui était imposé, et que, tranquilles possesseurs des trésors du Pérou et du Mexique, les colons ne se laissèrent plus tenter par l'appât de nouvelles conquêtes, l'esprit guerrier se perdit insensiblement : dès lors la vie paisible des champs fut préférée au tumulte des armées; la richesse du sol, l'abondance des subsistances, la beauté du climat, contribuèrent à l'adoucissement des mœurs, et ces mêmes pays qui, dans la première partie du seizième siècle, ne présentaient que le spectacle affligeant des guerres et du pillage, jouirent, sous la domination des Espagnols, d'une paix de deux siècles et demi.

La tranquillité intérieure du Mexique a été rarement troublée depuis l'année 1596, où, sous le vice-roi comte de Monterrey, le pouvoir des Castillans fut affermi depuis la péninsule de Yucatan et le golfe de Tehuantepec, jusqu'aux sources de la rivière du Nord et aux côtes de la Nouvelle-Californie. Il y eut des émeutes d'Indiens en 1601, 1609, 1624 et 1692 : dans la dernière, le palais du vice-roi, la mairie et les prisons publiques furent brûlés par les indigènes,

et le vice-roi comte de Galve * ne trouva de sécurité que dans la protection des moines de Saint-François. Malgré ces évènemens, causés par le manque de subsistances, la cour de Madrid ne se crut point obligée d'augmenter les forces militaires de la Nouvelle-Espagne. Dans ces temps où l'union entre les Espagnols-Mexicains et les Espagnols-Européens était encore plus étroite, la défiance de la métropole n'était dirigée que contre les Indiens et les métis : le nombre des créoles blancs était si petit, que pour cela même ils étaient généralement portés à faire cause commune avec les Européens. C'est à cet état de choses que l'on doit attribuer la tranquillité qui régna dans les colonies espagnoles, lorsqu'après la mort de Charles II, des princes étrangers se disputèrent la possession de l'Espagne. Les mexicains, gouvernés à cette époque, d'abord par un descendant de Montezuma, puis par un archevêque de Mechoacan, restèrent tranquilles spectateurs de la grande lutte qui s'engagea entre les maisons de France et d'Autriche : les colonies suivirent patiemment le sort de la métropole, et les successeurs de Philippe V ne commencèrent à redouter l'esprit d'indépendance qui, dans la Nouvelle-Angleterre **, s'était manifesté dès l'année 1643, que lorsqu'une grande confédération d'états libres se forma dans l'Amérique septentrionale.

* *Don Gaspar de Sandoval, conde de Galve.*

** *Robertson*, B. x (tom. IV, pag. 307).

Ces craintes de la cour augmentèrent encore, lorsque, peu d'années avant la paix de Versailles, Gabriel Condorcanqui, fils du cacique de Tongasuca, plus connu sous le nom de Tupac-Amaru, souleva les indigènes du Pérou, pour rétablir au Cuzco l'ancien empire des Incas. Cette guerre civile, pendant laquelle les Indiens exercèrent des cruautés atroces, dura près de deux ans; et si les Espagnols avaient perdu la bataille dans la province de Tinta, l'entreprise hardie de Tupac-Amaru aurait eu des suites funestes, non-seulement pour les intérêts de la métropole, mais vraisemblablement aussi pour l'existence de tous les blancs établis sur les plateaux des Cordillères et dans les vallées voisines. Quelque extraordinaire qu'ait été cet évènement, ses causes ne furent aucunement liées aux mouvemens que les progrès de la civilisation et le desir d'un gouvernement libre avaient fait naître dans les colonies anglaises. Isolés du reste du monde, n'entretenant de commerce qu'avec les ports de la métropole, le Pérou et le Mexique ne prirent alors aucune part aux idées qui agitaient les habitans de la Nouvelle-Angleterre.

Depuis une vingtaine d'années, les établissemens espagnols et portugais du Nouveau-Continent ont éprouvé des changemens considérables dans leur état moral et politique: le besoin de l'instruction et des lumières s'est fait sentir à mesure que la population et la prospérité ont augmenté. La liberté de commercer avec les neutres, que la cour de Madrid, obéissant à



des circonstances impérieuses, a accordée de temps en temps à l'île de Cuba, à la côte de Caracas, aux ports de Vera-Cruz et de Montevideo, a mis les colons en contact avec les Anglo-Américains, les Français, les Anglais et les Danois : ces colons se sont formé des idées plus justes sur l'état de l'Espagne, comparé à celui des autres puissances de l'Europe, et la jeunesse américaine, sacrifiant une partie de ses préjugés nationaux, a pris une prédilection marquée pour les nations dont la culture est plus avancée que celle des Espagnols-Européens. Dans ces circonstances, il ne faut pas s'étonner que les mouvemens politiques qui ont eu lieu en Europe depuis 1789, aient excité le plus vif intérêt chez des peuples qui aspiraient depuis long-temps à des droits dont la privation est à-la-fois un obstacle à la prospérité publique et un motif de ressentiment contre la mère-patrie.

Cette disposition des esprits engagea, dans quelques provinces, les vice-rois et les gouverneurs à prendre des mesures qui, bien loin de calmer l'agitation des colons, contribuèrent à augmenter leur mécontentement. On crut voir le germe de la révolte dans toutes les associations qui avaient pour but de répandre les lumières : on prohiba l'établissement des imprimeries dans des villes de quarante à cinquante mille habitans; on considéra comme suspects d'idées révolutionnaires, de paisibles citoyens qui, retirés à la campagne, lisaient en secret les ouvrages de Montesquieu, de Robertson ou de Rousseau. Lorsque la guerre éclata entre l'Es-

pagne et la France, on traîna dans les cachots de malheureux Français qui étaient établis au Mexique depuis vingt à trente ans : un d'eux craignant de voir renouveler le spectacle barbare d'un *auto-da-fe*, se tua dans les prisons de l'inquisition ; son corps fut brûlé sur la place du Quemadero. A la même époque, le gouvernement crut découvrir une conspiration à Santa-Fe, capitale du royaume de la Nouvelle-Grenade : on y mit aux fers des individus qui, par la voie du commerce avec l'île de Saint-Domingue, s'étaient procuré des journaux français ; on condamna à la torture des jeunes gens de seize ans, pour leur arracher des secrets dont ils n'avaient aucune connaissance.

Au milieu de ces agitations, des magistrats respectables, et l'on aime à le rappeler, des Européens même élevèrent leurs voix contre ces actes d'injustice et de violence ; ils représentèrent à la cour qu'une politique méfiante ne faisait qu'aigrir les esprits, et que ce n'était point par la force et en augmentant le nombre des troupes, composées d'indigènes, mais en gouvernant avec équité, en perfectionnant les institutions sociales, en faisant droit aux justes réclamations des colons, que l'on parviendrait à resserrer pour longtemps les liens qui unissent les colonies à la péninsule de l'Espagne. Des avis si salutaires n'ont pas été suivis ; le régime colonial n'a pas subi de réforme ; et, en 1796, dans un pays où les progrès des lumières avaient été favorisés par de fréquentes communications avec les Etats-Unis et avec les colonies

étrangères des îles Antilles, un grand mouvement révolutionnaire a manqué d'anéantir d'un seul coup la domination espagnole. Un riche négociant de Caracas, Don Josef España, et un officier du corps des ingénieurs, Don Manuel Wal, résidant à la Guayra, conçurent le projet hardi de rendre indépendante la province de Venezuela, et de réunir à cette province celles de la Nouvelle-Andalousie, de la Nouvelle-Barcelonne, de Maracaybo, de Coro, de Varinas et de la Guayane, sous le nom d'Etats-Unis de l'Amérique méridionale*. Les suites de cette révolution manquée, ont été décrites dans le Voyage de M. Depons à la Terre-Ferme**. Les confédérés furent arrêtés avant que le soulèvement général pût avoir lieu. España, conduit au supplice, vit approcher la mort avec le courage d'un homme fait pour exécuter de grands projets; Wal mourut à l'île de la Trinité, où il trouva un asile, mais non des secours.

Malgré la tranquillité de caractère et l'extrême docilité du peuple dans les colonies espagnoles; malgré la situation particulière des habitans, qui, dispersés sur une vaste étendue de pays, jouissent de cette liberté individuelle qui naît toujours d'un grand isolement, des agitations politiques auraient été plus fréquentes depuis la paix de Versailles, et surtout depuis 1789, si la haine mutuelle des castes, et la crainte qu'inspire aux blancs et à tous les hommes libres le

* *Las siete provincias unidas de la América meridional.*

** Tom. I, pag. 228, 233.

grand nombre de noirs et d'Indiens, n'avaient arrêté les effets du mécontentement populaire. Ces motifs, comme nous l'avons indiqué au commencement de cet ouvrage *, sont devenus plus puissans encore depuis les évènemens qui ont eu lieu à Saint-Domingue ; et l'on ne saurait révoquer en doute qu'ils ont plus contribué à maintenir le calme dans les colonies espagnoles que les mesures de rigueur et la formation des milices, dont le nombre s'élève, au Pérou, à plus de quarante mille hommes, et à l'île de Cuba, à vingt-quatre mille **. L'augmentation de la force armée

* Voyez, tom. I, pag. 198.

** Je réunirai dans cette note les notions que j'ai recueillies sur le nombre des troupes réparties dans les colonies espagnoles. Lors de mon dernier séjour à la Havane, au printemps de 1804, il y avait sous les armes dans l'île de Cuba :

I. Milices disciplinées : infanterie,	
A la Havane.	1,442 hommes.
A la Villa de Puerto del Principe.	721
II. Milices disciplinées : cavalerie,	
A la Havane et dans sa juridiction.	517
III. Milices de campagne, non disciplinées (*milicias rurales*),	
A l'est de la Havane et à Matanzas.	7,995
A l'ouest de la Havane.	5,688
Dans les faubourgs (*extra muros*) de la Havane.	1,368
Dans la juridiction des quatre villes (*las cuatro villas*).	2,640
Dans celle du Puerto del Principe.	1,728
Dans celle de Santiago de Cuba.	2,412
FORCE TOTALE.	24,511

désigne d'autant plus la méfiance croissante de la métropole, que sur la côte de Caracas, il n'y a pas eu de troupes de ligne avant l'année 1768, et que, dans le royaume de Santa-Fe, pendant plus de deux siècles et demi, le gouvernement n'a pas connu le besoin des milices. Ces dernières n'ont été levées qu'en 1781, lorsque l'introduction de la ferme du tabac et

Il paraît certain que l'ile de Cuba pourrait offrir, pour sa défense, un corps d'armée de 36,000 blancs de seize à quarante cinq ans. (Voyez, chap. VII, tom. I, pag. 420.) La force armée de l'ile de Cuba est bien supérieure à celle de la *capitania general* de Caracas, qui ne s'élève, dans les provinces de Venezuela, Nueva Andalusia ou Cumana, Maracaybo, Guayana et Varinas, qu'à 11,900 hommes, parmi lesquels il n'y a pas 2500 Européens. Au Pérou, il y avait, en 1794 :

En troupes réglées.	12,000 hommes.
En milice, dont $\frac{1}{4}$ de cavalerie.	49,000
Total.	61,000

Cette liste est tirée de l'Almanach de la cour, ou de la *Guia politica de Lima*, imprimée par ordre du vice-roi. Nous avons déjà observé plus haut qu'une partie de ces milices, armées de fusils de bois, n'est pas très redoutable. Dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, il y avait en 1796, d'après des pièces officielles que je conserve, 3600 hommes de troupes réglées, stationnés à Santa-Fe de Bogota, à Carthagène des Indes, à Santa Martha dans l'isthme de Panama, à Popayan et à Quito, et 8,400 hommes de milices. Aux Iles Philippines on compte, d'après M. de Sainte-Croix, 5500 hommes de troupes de ligne, et 12,200 de milices. En résumant tout ce que j'ai recueilli sur les colonies espagnoles de l'Amérique, il m'a paru que, sur une population totale de quatorze à quinze millions d'habitans, elles renferment 3,000,000 de blancs, 300,000 Européens, et au plus 26,000 hommes de troupes européennes.

celle de l'impôt sur les eaux-de-vie excitèrent des mouvemens populaires.

Dans l'état actuel des choses, la défense extérieure de la Nouvelle-Espagne ne peut avoir d'autre but que de préserver le pays de l'invasion que pourrait tenter une puissance maritime. Des savanes arides qui ressemblent aux steppes de la Tartarie, séparent les *provincias internas* du territoire des Etats-Unis. Ce n'est que dans ces derniers temps que des habitans de la Louisiane ont pénétré, par le Missoury et la rivière Plate, à la ville de Santa-Fe du Nouveau Mexique. L'Arkansas et la rivière Rouge de Natchitoches, qui mêlent leurs eaux à celles du Mississipi, naissent, il est vrai, dans les montagnes voisines de Taos; mais la difficulté de remonter ces rivières est si grande, à cause de la rapidité du courant, que les provinces boréales du Mexique sont tout aussi peu exposées à être attaquées par cette voie, que les Etats-Unis et la Nouvelle-Grenade par celle de l'Ohio ou de la rivière de la Magdeleine.

Au-delà des 32° de latitude boréale, la nature du sol et l'étendue des déserts qui avoisinent le Nouveau-Mexique, offrent aux habitans une garantie certaine contre l'invasion d'un ennemi étranger. Plus au sud, entre le Rio del Norte et le Mississipi, plusieurs lignes de fleuves se présentent sur le même front : c'est dans cette partie du pays que les colons de la Louisiane se rapprochent le plus des colons mexicains; car il n'y a que soixante lieues du fort Clayborn, dans le

comté de Natchitoches, au *presidio* mexicain de Nacogdoch. Dans cette partie de l'intendance de Potosi le terrain voisin des côtes est marécageux; le sol ne s'élève que vers le nord et le nord-est; et au milieu des plaines qui joignent le bassin de la rivière du Nord à celui du Mississipi, le Rio Colorado de Texas paraît offrir la position militaire la plus avantageuse. Ce point est d'autant plus remarquable, qu'entre l'embouchure du Colorado et le petit port de Galveston, M. de Salle avait fondé, vers la fin du dix-septième siècle, la première colonie française de la Louisiane. Il serait inutile de nous étendre ici sur la défense des frontières dans les *provincias internas;* les principes de sagesse et de modération qui animent le gouvernement des Etats-Unis, font espérer qu'un arrangement amical fixera bientôt les limites entre deux peuples qui, l'un et l'autre, ont occupé beaucoup plus de terrain qu'ils n'en peuvent cultiver.

La petite guerre que les troupes cantonnées dans les *presidios* * font sans relâche aux Indiens nomades,

* Les postes militaires (*presidios*) du Mexique, sont les suivans :

1) Intendance de Durango :

Conchos, *Yanos*, *Gallo*, *S. Buenaventura*, *Carizal*, *S. Eleazario*, *Norte* ou las Juntas, *Principe*, *S. Carlos*, *Cerro Gordo*, *Pasage*, Namiquipa, Coyame, *Mapimis*, *Huejoquilla*, Julimes, S. Geronimo, S. Eulalia, Batopilas, Loreto, Guainopa, Cosiquiriachi, Topago, S. Juaquin, Higuera, S. Juan, Tababueto, Reyes, Coneto, *Texamé*, Sianuri, Ynde, Oro, Tablas, Caneza, Panuco, Avino.

2) Intendance de Sonora :

est aussi onéreuse pour le trésor public, que contraire aux progrès de la civilisation des Indigènes. N'ayant pas voyagé dans les *provincias internas*, je ne prononcerai pas sur la possibilité d'une pacification générale. On entend souvent dire à Mexico que, pour la sécurité des colons, il ne faudrait pas repousser, mais exterminer les tribus de sauvages qui errent dans le Bolson de Mapimi et au nord de la Nouvelle-Biscaye. Ce conseil barbare n'a heureusement jamais été accueilli par le gouvernement, et l'histoire nous apprend que de telles mesures ne sont pas nécessaires. Au dix-septième siècle, les Apaches et les Cicimèques poussaient leurs incursions jusqu'au-delà de Zacatecas, vers Guanaxuato et la Villa de Leon. Depuis que la civilisation a augmenté dans ces contrées, les Indiens nomades se sont éloignés progressivement. On peut espérer qu'à mesure que la population et la prospérité publique prendront de l'accroissement dans les *provincias internas*, ces hordes guerrières se retireront

Bavispe, *Buenavista*, *Pitic*, Bacuachi, *Tubson*, *Fronteras* *S. Cruz*, *Altar*, Rosario.

3) Nouveau-Mexique :
Santa-Fé, *Passo del Norte*.

4) Californies :
San Diego, Santa Barbara, *Monterey*, *San Francisco*.

5) Intendance de San Luis Potosi :
Nacogdoch, *Espiritu Santo*, *Bejar*, *Cohahuila*, San Juan Bautista del Rio Grande, Aquaverde, Bavia.

Les *presidios* qui ont les garnisons les plus fortes sont distingués par des caractères italiques. Aucun de ces postes n'a plus de 140 hommes de troupes.

d'abord derrière le Gila, puis à l'ouest du Rio Colorado, qui débouche dans la mer de Cortez; enfin, dans les régions septentrionales et désertes qui avoisinent les montagnes de la Nouvelle-Californie. Cette dernière province, dont le littoral seul est habité, est encore éloignée de six cents lieues de la Russie américaine, et de deux cents de l'embouchure du Rio Colombia, où les habitans des Etats-Unis ont le projet de former une colonie. La défense des ports de San Francisco, de Monterey et de San Diego est confiée à un corps qui n'est que de deux cents hommes, et l'on ne compte pas plus de trois canons à San Francisco: cependant ces forces ont suffi, depuis quarante ans, dans des mers qui ne sont fréquentées que par des bâtimens marchands destinés au commerce des fourrures.

Quant au Mexique proprement dit, ou à la partie du royaume située sous la zone torride, il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'Atlas * qui accompagne cet ouvrage, principalement sur les profils géologiques, pour se convaincre qu'à peine il existe un pays sur le globe dont la défense militaire soit plus favorisée par la configuration du sol. Des routes étroites et tortueuses, semblables à celles du Saint-Gothard et à la plupart des passages des Alpes, conduisent des côtes vers le plateau intérieur, dans lequel sont concentrées la population, la civilisation et la richesse du pays.

* Pl. 3, 5, 9, 12, 13 et 14.

La pente des Cordillères est plus rapide sur le chemin de Veracruz que sur celui d'Acapulco, et, quoique les courans du Grand Océan et plusieurs causes météorologiques, rendent les côtes occidentales moins abordables que les côtes orientales, le Mexique peut être regardé comme plus fortifié par la nature, du côté de l'Océan Atlantique, que dans la partie opposée à l'Asie. Cependant, pour préserver le pays de l'invasion, on ne peut compter que sur les ressources intérieures; car l'état des ports * situés sur les côtes qui sont baignées par la mer des Antilles, s'oppose à l'entretien des forces maritimes.

Celles que la cour d'Espagne a destinées à la défense de Veracruz, ont toujours été stationnées à la Havane, et ce dernier port, qui offre de belles et nombreuses fortifications, a été considéré de tout temps comme le port militaire du Mexique. Une escadre ennemie ne peut mouiller qu'au pied du château de Saint-Jean d'Ulua, qui s'élève comme un rocher au milieu de la mer. Ce fort célèbre n'a d'autre eau que celle des citernes, qui ont été améliorées depuis peu, parce qu'elles étaient sujettes à se crevasser par l'ébranlement que causent les décharges d'artillerie: les gens de l'art pensent cependant que le fort d'Ulua est en état de résister assez long-temps pour que l'extrême insalubrité du climat exerce son influence sur les assiégeans, et que les forces de terre puissent descendre

* Voyez, chap. III, tom I, p. 286.



du plateau central. A l'entrée du port d'Acapulco, l'île du Grifo offre un point bien plus facile à fortifier que ne l'a été le bas-fond de la Gallega, dans le port de Veracruz.

Au nord et au sud de Veracruz, les côtes sont basses; les embouchures des rivières, fermées par des barres, ne sont abordables que pour des chaloupes. Le service des côtes a été organisé il y a quinze ans, lorsque la crainte d'un débarquement occasiona des rassemblemens considérables de troupes près d'Orizaba, et que, pour la première fois depuis deux siècles et demi, on vit prendre une attitude guerrière au Mexique. On a reconnu alors que des postes et des signaux multipliés, des bâtimens à fond plat, chargés de gros calibre, et une cavalerie légère capable de se porter rapidement sur les points menacés, offrent le système de défense le plus utile et le moins dispendieux.

L'ennemi débarqué peut diriger sa marche vers le plateau, soit par Xalapa et Perote, en tournant la montagne du Coffre par son revers septentrional, soit en montant les Cordillères par Cordoba, au sud du volcan d'Orizaba. Ces routes présentent, en grande partie, les mêmes difficultés que celles qu'il faut vaincre en montant de la Guayra à Caracas, de Honda à Santa-Fe, ou de Guayaquil à la belle vallée de Quito. C'est sur le chemin de Xalapa que se trouve, à l'entrée du plateau de la Puebla, le petit fort auquel on a donné le nom pompeux de Forteresse de Saint-Charles de Perote, et dont l'entretien coûte annuellement au

trésor public plus d'un million de francs. Ce fort ne peut être utile que comme un dépôt d'armes et de munitions. Le moyen le plus sûr de barrer à l'ennemi le chemin qu'il pourrait suivre, ou du moins de retarder sa marche, aurait été de fortifier les défilés eux-mêmes pour en défendre militairement le passage.

La facilité d'interdire l'accès du plateau par un très petit nombre de troupes bien réparties, est si généralement reconnue dans le pays, que le gouvernement n'a pas cru devoir céder aux réclamations de ceux qui, opposés à la construction de la route de Xalapa, ont tâché de prouver le danger qui en naîtrait pour la défense militaire de la Nouvelle-Espagne. Il a senti que des considérations de ce genre sont faites pour paralyser tout ce que l'on peut entreprendre pour la prospérité publique, et qu'un peuple montagnard, riche par son agriculture, par ses mines et par son commerce, a besoin d'une communication active avec les côtes : plus ces côtes seront peuplées, plus elles opposeront de résistance à un ennemi étranger.

J'ai tracé dans cet ouvrage le tableau politique de la Nouvelle-Espagne; j'ai discuté les matériaux astronomiques qui ont servi à déterminer la position et l'étendue de ce vaste empire; j'ai considéré la configuration du sol, la constitution géologique, la tem-

pérature, et l'aspect de la végétation; j'ai examiné la population du pays, les mœurs des habitans, l'état de l'agriculture et des mines, les progrès des fabriques et du commerce; j'ai tâché de faire connaître les revenus de l'Etat et ses moyens de défense extérieure: résumons maintenant ce que nous avons exposé sur l'état actuel du Mexique.

Aspect physique. Au centre du pays, une large chaîne de montagnes se dirige d'abord du sud-est au nord-ouest, puis au-delà du parallèle de 30°, du sud au nord; de vastes plateaux se prolongent sur le dos de ces montagnes, en s'abaissant progressivement vers la zone tempérée; sous la zone torride, leur hauteur absolue est de 2300 à 2400 mètres. La pente des Cordillères est couverte d'épaisses forêts, tandis que le plateau central est presque généralement aride et dénué de végétation : les cimes les plus élevées, dont plusieurs dépassent la limite des neiges perpétuelles, sont couronnées de chênes et de pins. Dans la région équinoxiale, les différens climats sont placés comme par étages, les uns au-dessus des autres: entre les 15° et 22° de latitude, la température moyenne du littoral, qui est humide et malsain pour les individus nés dans les pays froids, est de 25 à 27 degrés centigrades; celle du plateau central, qui est célèbre à cause de la grande salubrité de l'air, est de 16 à 17 degrés. Les pluies sont peu abondantes dans l'intérieur, et la partie du pays la plus peuplée manque de rivières navigables.

Etendue territoriale. Cent dix-huit mille lieues carrées, dont deux tiers sont sous la zone tempérée; le tiers renfermé dans la zone torride jouit en grande partie, à cause de l'extrême élévation de ses plateaux, d'une température analogue à celle qu'on trouve au printemps dans le midi de l'Italie et de l'Espagne.

Population. Cinq millions huit cent quarante mille habitans parmi lesquels deux millions et demi d'indigènes de race cuivrée, un million d'Espagnols-Mexicains, soixante-dix mille Espagnols-Européens; presque pas de Nègres esclaves. La population est concentrée sur le plateau central. Le clergé ne comprend que quatorze mille individus. Population de la capitale, 135,000 âmes.

Agriculture. La banane, le manioc, le maïs, les céréales et les pommes de terre font la base de la nourriture du peuple. Les céréales cultivées sous la zone torride, partout où le sol s'élève à douze ou treize cents mètres de hauteur, produisent vingt-quatre grains pour un. Le maguey (agave) peut être considéré comme la vigne des indigènes. La culture de la canne à sucre a fait, depuis peu, des progrès rapides: Veracruz exporte annuellement $5\frac{1}{2}$ millions de kil., ou pour 1,300,000 piastres de sucre mexicain. On récolte du coton de la plus belle qualité sur les côtes occidentales. Les cultures du cacaoyer et de l'indigo sont également négligées. La vanille des forêts de Quilate offre une récolte annuelle de 900 milliers. Le tabac est cultivé avec soin dans les districts d'Orizaba

et de Cordova ; la cire abonde dans le Yucatan ; la récolte de la cochenille d'Oaxaca est de 400,000 kil. par an. Les bêtes à cornes se sont extrêmement multipliées dans les *provincias internas* et sur les côtes orientales, entre Panuco et Huasacualco. Les dîmes du clergé, dont la valeur désigne l'accroissement du produit territorial, ont augmenté de $\frac{2}{5}$ dans les derniers dix ans.

Mines. Produit annuel, en or, 1600 kilogrammes; en argent, 537,000 kilogrammes: en tout, 23 millions de piastres, ou près de la moitié de la valeur des métaux précieux que l'on retire annuellement des mines des deux Amériques. L'hôtel des monnaies de Mexico a fourni, de 1690 à 1803, plus de 1353 millions de piastres, et depuis la découverte de la Nouvelle-Espagne jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, probablement 2028 millions de piastres, ou près des deux cinquièmes de tout l'or et l'argent qui, dans cet intervalle de temps, ont reflué du nouveau continent vers l'ancien. Trois districts de mines, Guanaxuato, Zacatecas et Catorce, qui forment un groupe central placé entre les 21° et 24° de latitude, donnent presque la moitié de tout l'or et de tout l'argent qui sont retirés annuellement des mines de la Nouvelle-Espagne. Le seul filon de Guanaxuato, plus riche que le gîte de minerai du Potosi, fournit, année commune, 130,000 kilogrammes d'argent, ou un sixième de tout l'argent que l'Amérique verse annuellement dans la circulation. La seule mine de Va-

lenciana, dans laquelle les frais d'exploitation excèdent quatre millions et demi de francs par an, n'a cessé de donner annuellement à ses propriétaires, depuis quarante ans, un profit net de plus de trois millions de francs : ce profit s'est élevé quelquefois à six millions; il a été de vingt millions, dans l'espace de peu de mois, pour la famille de Fagoaga, à Sombrerete. Le produit des mines du Mexique a triplé en cinquante-deux ans, et sextuplé en cent ans; il augmentera encore beaucoup, à mesure que le pays sera plus peuplé et que l'industrie et les lumières feront des progrès. L'exploitation des mines, loin d'être contraire à l'agriculture, a favorisé les défrichemens dans les régions les plus inhabitées. La richesse des mines mexicaines consiste plus dans l'abondance que dans la richesse intrinsèque des minerais d'argent : cette dernière ne s'élève, valeur moyenne, qu'à 0,002 (ou à trois ou quatre onces par quintal de cent livres). La quantité des minerais extraits au moyen du mercure, est à celle produite par la fonte, en raison de $3\frac{1}{2}$ à 1. Le procédé de l'amalgamation dont on se sert est long, et cause une grande perte de mercure : cette perte s'élève, pour toute la Nouvelle-Espagne, à 700,000 kil. par an. Il est à présumer que les Cordillères mexicaines fourniront un jour le mercure, le fer, le cuivre et le plomb nécessaires à la consommation intérieure.

Manufactures. Valeur du produit annuel de l'industrie manufacturière, sept à huit millions de piastres. Les fabriques de cuirs, de draps et de toiles de coton,

ont pris quelque essor depuis la fin du dernier siècle.

Commerce. Importation des productions et marchandises étrangères, 20 millions de piastres; exportation en productions de l'agriculture et de l'industrie manufacturière de la Nouvelle-Espagne, 6 millions de piast. Les mines produisent en or et argent, 23 millions, dont 8 à 9 sont exportés pour le compte du roi: par conséquent, si l'on déduit des 15 millions de piastres restant, 14 millions pour solder l'excès de l'importation sur l'exportation, on trouve que le numéraire du Mexique augmente à peine d'un million de piastres par an.

Revenu. Le revenu brut s'élève à 20 millions de piastres, dont 5,500,000 du produit des mines d'or et d'argent, 4 millions de la ferme du tabac, 3 millions des alcavalas, 1,300,000 de la capitation des Indiens, et 800,000 de l'impôt sur le pulque ou suc fermenté de l'agave.

Défense militaire. Elle absorbe le quart du revenu total. L'armée mexicaine est forte de 30,000 hommes, dont à peine un tiers sont des troupes de ligne, et plus de deux tiers des milices. La petite guerre que l'on fait continuellement aux Indiens nomades, dans les *provincias internas*, et l'entretien des *presidios* ou postes militaires, sont l'objet d'une dépense très considérable. L'état des côtes orientales et la configuration du sol facilitent la défense du pays contre une invasion tentée par une puissance maritime.

Tels sont les résultats principaux auxquels j'ai été conduit. Puisse ce travail, commencé dans la capitale

de la Nouvelle-Espagne, devenir utile à ceux qui sont appelés à veiller sur la prospérité publique; puisse-t-il surtout les pénétrer de cette vérité importante, que le bien-être des blancs est intimement lié à celui de la race cuivrée, et qu'il ne peut y avoir de bonheur durable, dans les deux Amériques, qu'autant que cette race humiliée, mais non avilie par une longue oppression, participera à tous les avantages qui résultent des progrès de la civilisation et du perfectionnement de l'ordre social.

FIN DU LIVRE SIXIÈME ET DERNIER.



NOTES.

NOTE A. (TOME I, PAGE 190.)

Ces notions sont puisées dans les manuscrits de Don Josef de Moraleda, conservés dans les archives de la vice-royauté de Lima, et cités dans le second chapitre, tom. 1, p. 240. Je n'ai point fait mention des îles Malouines, quoique leur latitude soit de huit degrés plus australe que celle de l'île Caylin, parce que dans le groupe des Malouines il n'existe pas, à proprement parler, d'établissement stable. Deux corvettes, commandées par des officiers de la marine royale, conduisent annuellement des forçats de Montevideo au port de la Soledad: on permet à ces malheureux de construire des baraques; mais comme le vice-roi de Buenos-Ayres, d'après des ordres de la cour de Madrid, n'ose pas envoyer des femmes au *presidio* des Malouines, ce poste militaire ne peut pas être rangé sur la même ligne que ceux de la Nouvelle-Californie, qui sont entourés de fermes et de villages.

L'archipel des îles Huaytecas et Chonos, qui s'étend depuis les 44°20', jusqu'aux 45°46' de latitude australe, ne présente qu'un amas de rochers granitiques, couverts d'épaisses forêts. Les Indiens de Chiloe, connus sous le nom des Guayhuenes et Payos, visitent périodiquement ces écueils : ils ont placé des vaches aux îles de Tequehuen, Ayaupa, Menchuan et Yquilao. Sur le continent opposé, la côte qui se prolonge au sud du

fort Maullin, est habitée par les Indiens Juncos, qui forment une tribu indépendante.

NOTE A *BIS**. (TOME I, PAGE 241.)

L'ISLE DE CUBA tire, pour l'entretien de ses habitans libres et esclaves, une grande quantité de comestibles, surtout de la viande salée (*tasajo*) des côtes de Caracas. Lorsque l'Espagne est en guerre avec l'Angleterre, la navigation de Cumana, de Nueva Barcelona et de la Guayra à la Havane, est très dangereuse, à cause de la nécessité de doubler le cap Saint-Antoine. Les corsaires ennemis sont stationnés en croisière près des îles Caymans, entre le cap Catoche et le cap Saint-Antoine, et surtout aux Tortugas. Ce groupe d'écueils est situé à l'ouest de l'extrémité de la Floride orientale, et les bâtimens, dépourvus de garde-temps ou d'autres moyens propres à déterminer la longitude, sont obligés de reconnaître les Tortugas pour leur servir de point de départ, en se dirigeant sur le port de la Havane, à travers une mer constamment agitée par les courans. Pour éviter une grande partie de ces dangers, on a conçu le projet utile d'établir dans l'île de Cuba une communication intérieure entre les côtes méridionales et les côtes septentrionales, ou, pour me servir de l'expression impropre employée par les indigènes, de réunir la mer du Sud à la mer du Nord. Un canal navigable pour des bateaux plats, sera ouvert sur une étendue de dix-huit lieues, depuis le golfe de Batabano jusqu'à la baie de la Havane, en traversant les belles plaines du district de los Guines. Ce canal, qui n'exige qu'un petit nombre d'écluses, servira en même temps à fertiliser le pays par des irrigations : les viandes salées, le cacao, l'indigo et d'autres productions de la Terre-Ferme, arriveront

* Par erreur, cette note a été citée, page 241, sous la dénomination de *seconde note*.

par cette voie à la Havane. La traversée de Nueva Barcelona au Batabano n'est pas seulement très courte et assez sûre en temps de guerre; elle a en outre l'avantage d'exposer moins les bâtimens aux dangers des bas-fonds et des tempêtes, que la navigation ordinaire autour du cap de Saint-Antoine et par le vieux canal de Bahama.

NOTE B. (TOME I, PAGE 305.)

Pour présenter un exemple de la méthode d'après laquelle les curés du Mexique ont rédigé les extraits qui m'ont servi pour juger de l'excès des naissances, je donne ici le détail des tableaux de Singuilucan et Dolores, deux villages qui ne sont habités que par des Indiens, et qui, placés sous la zone torride, jouissent d'un climat extrêmement favorable à la santé de l'homme. On doit être surpris de la grande augmentation de la population qui résulte de ces tableaux.

A. *Singuilucan.*

I.	NAISSANCES.	I.	DÉCÈS.	II.	NAISSANCES.	II.	DÉCÈS.
De 1750 à 1759.	60	De 1750 à 1759.	18	De 1760 à 1769.	91	De 1760 à 1769.	18
	41		4		75		35
	72		5		53		59
	65		22		72		17
	74		16		72		28
	69		10		87		44
	70		10		79		30
	77		13		101		13
	96		13		79		18
	68		19		81		29
	692		130		790		291

III.	NAISSANCES.	III.	DÉCÈS.	IV.	NAISSANCES.	IV.	DÉCÈS.
De 1770 à 1779.	87	De 1770 à 1779.	19	De 1780 à 1789.	67	De 1780 à 1789.	21
	76		21		111		29
	78		37		82		36
	52		33		70		22
	76		21		94		68
	71		25		100		55
	81		32		89		64
	102		35		60		60
	95		31		101		40
	87		43		86		77
	805		297		860		472

V.	NAISSANCES.	V.	DÉCÈS.
De 1790 à 1799.	81	De 1790 à 1799.	47
	105		59
	120		58
	119		59
	127		51
	105		52
	103		51
	126		94
	118		102
	128		52
	1132		625

NAISSANCES en 1800 et 1801.	DÉCÈS en 1800 et 1801.
131	56
150	79
281	135

Naissances, en 51 ans. . .	4560
Décès.	1950
Excès des naissances. .	2610

B. *Dolores.*

I.	NAISSANCES.	I.	DÉCÈS.	II.	NAISSANCES.	II.	DÉCÈS.
De 1750 à 1760.	526	De 1750 à 1760.	77	De 1760 à 1770.	1,074	De 1760 à 1770.	317
	532		137		1,146		315
	1,006		171		1,137		694
	1,009		179		786		1,565
	1,003		160		1,495		187
	842		186		1,054		219
	883		173		1,166		340
	1,027		303		1,407		420
	1,021		250		1,177		349
	1,071		262		1,240		283
	8,920		1,898		11,682		4,689

III.	NAISSANCES.	III.	DÉCÈS.	IV.	NAISSANCES.	IV.	DÉCÈS.
De 1770 à 1780.	1,292	De 1770 à 1780.	281	De 1780 à 1790.	1,287	De 1780 à 1790.	2,580
	1,252		203		1,401		313
	1,099		166		1,271		562
	1,118		242		1,644		471
	1,202		362		1,469		588
	1,421		221		1,095		741
	1,304		255		798		2,663
	1,322		381		850		369
	1,459		391		1,329		315
	1,352		515		1,102		307
	12,821		3,017		12,246		8,909

V.	NAISSANCES.	V.	DÉCÈS.
De 1790 à 1800.	656	De 1790 à 1800.	300
	1,070		318
	1,297		515
	1,331		371
	1,074		313
	1,149		275
	1,482		502
	1,492		650
	1,368		968
	1,567		394
	12,486		4,606

NAISSANCES en 1801 et 1802.	DÉCÈS en 1801 et 1802.
1,455	556
1,648	448
3,103	1,004

Naissances, en 52 ans. . .	61,258
Décès.	24,123
Excès des naissances.	37,135

NOTE C. (TOME II, PAGE 78.)

État de la population de Mexico, dressé en septembre 1820.

NOMS DES ALCADES PRÉPOSÉS AU DÉNOMBREMENT.	QUARTIERS.	HOMMES.	FEMMES.	QUARTIERS.	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
D. José Juan Fagoaga.	1	4,511	6,245	2	2,806	3,948	17,510
D. Tomas Feran. . . .	3	1, 43	2,530	4	1,672	1,951	7,696.
D. Franc. Acipuenc. .	5	4,159	5,471	6	3,030	4,054	16,714
D. José Barcena. . . .	7	2,025	3,114	8	1,162	1,026	7,327
D. Luis Madrid. . . .	9	1,820	2,304	10	1,740	2,185	8,049
D. Joaquin Cortina. .	11	4,608	4,248	12	1,761	2,147	12,764
D. Pedro Jove.	13	1,819	2,627	14	4,492	6,526	15,464
D. Antonio Ycaza. . .	15	1,345	1,945	16	1,438	1,923	6,651
D. José Ysita.	17	2,795	3,394	18	254	1,060	8,203
D. Augel Puyade. . .	19	3,414	3,646	20	1,488	1,452	9,980
D. José Palacios. . .	21	1,202	1,801	22	1,634	1,931	6,568
D. Alatto Palacio. . .	23	1,327	2,011	24	814	1,493	5,645
Marquis de Quardiola.	25	2,271	2,634	26	2,409	2,914	10,228
Marquis de Salvata. .	27	380	355	28	1,362	1,527	3,624
Marechal de Castilla.	29	1,469	1,931	30	1,201	1,681	6,282
Comte Penazco. . . .	31	2,904	3,519	32	1,423	2,116	9,962
D. José Echave. . . .	. .	1,640	1,742	. .	. . . . . .	. . . . . .	3,382
Gouvern. de S. Juan.	. .	6,290	6,507	. .	. . . . . .	. . . . . .	12,797
TOTAUX.		46,622	54,904		29,386	37,934	168,846*

Les tableaux suivans offrent le détail du dénombrement fait dans la ville de Mexico, en 1790, par ordre du vice-roi comte de Revillagigedo.

* Dans ce total de 168,846, il y a 76,008 hommes et 92,838 femmes, par conséquent 16,830 femmes de plus.

État de la population de la ville de Mexico en 1790.

I.

RELIGIEUX.	NOMBRE des couvens.	PRÊTRES et choristes.	NOVICES.	FRÈRES LAÏS.	DONADOS.	SERVANS.	ENFANS.	TOTAL.
Santo Domingo. . . .	1	60	9	4	1	40	0	114
Porta Cœli (Casa de estudios), *idem*.	1	22	0	0	1	6	0	29
S. Francisco; Observantes.	1	91	8	25	9	28	0	161
Santiago Tlatelolco (Casa de estudios), *idem*. . .	1	33	0	2	1	6	0	42
S. Fernando (Colegio de Misioneros), *idem*. . .	1	45	0	19	6	1	0	71
S. Cosme (Recoleccion), *id*.	1	16	4	10	5	35	0	70
S. Diego (Descalzos), *id*.	1	45	0	6	16	16	0	83
S. Augustin (Calzados). .	1	71	11	2	4	9	0	97
S. Pablo (Casa de estud.), *id*.	1	18	0	0	0	6	0	24
S. Tomas (Hospicio de Misioneros), *idem*. . . .	1	3	0	2	0	5	0	10
S. Nicolas (Hospicio de Descalzos), *idem*. . .	1	4	0	1	0	8	0	13
El Carmen (Descalzos). .	1	40	0	7	2	15	4	68
La Merced (Calzados). .	1	62	9	4	0	13	0	88
Belen de Mercenario (Casa de estudios), *idem*. . .	1	24	0	2	0	2	0	28
S. Camilo (Agonizantes).	1	7	0	3	1	7	0	18
S. Juan de Dios (Hospitalarios.	1	5	8	23	2	15	0	53
S. Lazaro, *idem*.	1	2	0	0	2	6	0	10
S. Hipolito (Hospitalarios).	1	2	6	19	3	0	0	30
Espiritu Santo (Hipolitos).	1	1	0	4	1	4	0	10
Belemitas (Hospitalarios).	1	2	3	36	4	9	15	69
S. Felipe Neri (Congr. del Oratorio.	1	14	1	3	0	15	0	33
Monserrate (Benitos). .	1	3	0	0	0	4	0	7
S. Antonio Abad (Chanoines réguliers). . .	1	3	0	3	2	5	0	13
TOTAL.	23	573	59	175	60	255	19	1141

II.

RELIGIEUSES.	NOMBRE DES COUVENS.	PROFESSES.	NOVICES.	ENFANS.	DOMESTIQUES de la communauté.	DOMESTIQUES des religieuses.	CHAPELAINS séculiers.	CHAPELAINS réguliers.	TOTAL.
Concepcion. . .	1	77	1	22	20	78	3	0	201
Regina, *idem*. .	1	63	2	9	16	65	2	0	157
Balvanera, *idem*.	1	38	1	14	14	47	2	0	116
Jesus Maria, *id*.	1	60	2	0	20	62	3	0	147
Encarnacion, *id*.	1	65	2	7	16	67	2	0	159
Santa Iñes, *idem*.	1	25	1	11	8	26	1	0	72
San Joseph de Gracia, *idem*.	1	40	1	6	9	41	2	0	99
S. Bernardo, *id*.	1	44	0	11	14	44	2	0	115
S. Geronimo (Geronimas), *idem*.	1	58	6	11	12	68	2	0	157
S. Lorenzo, *idem*.	1	37	3	10	14	47	2	0	113
S. Teresa la antigua (Carmelitas Desc.). . .	1	21	0	0	0	0	2	0	23
S. Teresa la nueva, *idem*. . .	1	17	1	0	0	0	1	0	19
S. Felipe de Jesus (Capuchinas).	1	34	2	0	0	0	1	0	37
Santa Brigida. .	1	30	1	0	0	0	3	0	34
Enseñanza. . .	1	69	3	0	0	0	3	0	75
Santa Catalina de Sena (Dominicas). . .	1	46	3	28	15	49	0	2	143
Santa Clara. . .	1	60	0	16	16	45	0	3	140
S. Juan de la Penitencia (Claras). . .	1	39	2	10	16	41	0	2	110
Santa Isabel, *id*.	1	37	3	10	21	52	0	2	125
Corpus Christi ou Capuch. (Indiennes). . .	1	28	1	0	0	0	0	2	31
TOTAUX. .	20	888	35	165	211	732	31	11	2073

III.

Séculiers.

AGE.	INDIVIDUS NON MARIÉS,		INDIVIDUS MARIÉS,		VEUFS.	VEUVES.	TOTAL.	
	Mâles.	Femelles.	Mâles.	Femelles.			Hommes.	Femmes.
De 0 à 7 ans.	8,559	9,823	0	0	0	0	8,559	9,823
De 7 à 16.	7,458	9,099	71	325	104	149	7,633	9,573
De 16 à 25.	4,819	5,608	3,350	5,846	228	986	8,397	12,440
De 25 à 40.	2,508	3,237	9,097	9,695	804	4,189	12,409	17,121
De 40 à 50.	935	983	3,135	2,134	687	2,755	4,757	5,872
De 50 et au-dessus.	720	728	2,086	1,112	917	2,613	3,723	4,453
	24,999	29,478	17,739	19,112	2,740	10,692	45,478	59,282
	54,477		36,851		13,432		104,760	
			104,760					

IV.

Distinction des castes.

CASTES.	DE 0 à 7 ANS.		DE 7 à 16.		DE 16 à 25.		DE 25 à 40.		DE 40 à 50.		DE 50 ANS et au dessus.		TOTAL.	
	Mâles.	Femelles.	Mâles.	Femelles.	Mâles.	Femelles.	Mâles.	Femelles.	Mâles.	Femelles.	Mâles.	Femelles.	Mâles.	Femelles.
Européens.	5	2	40	11	330	81	714	65	612	33	417	25	2,118	217
Espagnols.	3,949	4,085	3,606	4,704	4,050	6,018	5,600	8,551	2,366	3,314	1,767	2,361	21,338	29,033
Indiens.	1,862	1,898	2,171	2,587	2,111	3,204	3,351	4,523	939	1,170	798	991	11,232	14,371
Mulâtres.	936	1,240	403	560	514	621	721	944	191	425	193	346	2,958	4,136
Autres castes.	1,807	2,600	1,413	1,711	1,392	2,516	2,023	3,038	649	930	548	730	7,832	11,525
	8,559	9,823	7,633	9,573	8,397	12,440	12,409	17,121	4,757	5,872	3,723	4,453	45,478	59,282
	18,382		17,206		20,837		29,530		10,629		8,176		104,760	

TOTAL. 104,760

V.

ÉCOLES (COLEGIOS) D'HOMMES.	PRÉCEPTEURS.		ÉLÈVES (COLEGIALES).		DOMESTIQUES.	TOTAL.
	Prêtres séculiers.	Religieux.	Séculiers.	Du clergé.		
Colegio Mayor de Santos. . .	0	0	6	0	10	16
Seminario, ...	13	0	261	20	24	318
San Ildefonso.	8	0	213	23	56	300
San Juan de Latran. . . .	7	0	59	6	15	87
Infantes.	3	0	15	0	8	26
San Ramon.	0	1	4	2	5	12
Santiago Tlaltelolco. . . .	0	3	23	0	0	26
S. Gregorio (Indiens). . .	1	0	38	8	4	51
TOTAL.	32	4	619	59	122	836

VI.

ÉCOLES DE FILLES.	INSTITUTRICES.		ÉLÈVES.	CHAPELAINS.	DOMESTIQUES.	TOTAL.
	Religieuses.	Séculières.				
Jesus Maria.	6	0	125	1	1	133
La Enseñanza.	10	0	60	0	4	74
Las niñas.	0	0	33	2	6	41
S. Ignacio (ou Vizcaynas). .	0	4	266	2	0	272
Belen (ou de Mochas). . .	0	8	235	2	0	245
Guadalupe (Indiennes). . .	0	4	40	0	8	52
TOTAL.	16	16	759	7	19	817

VII.

Hôpitaux.

NOMS DES HOPITAUX.	CHAPELAINS séculiers	CHAPELAINS religieux	Employés.	Domestiques.	MALADES. Mâles.	MALADES. Femelles.	MANIAQUES. Mâles.	MANIAQUES. Femelles.	Médecins.	TOTAL.
Real de Indios.	4	0	2	33	100	63	0	0	3	205
Hospital general de San Andres.	6	0	17	82	337	136	0	0	8	586
San Juan de Dios.	0	2	0	8	44	56	0	0	2	112
Espiritu Santo.	0	1	0	5	22	0	0	0	1	29
La Tercera Orden de S. Francisco.	0	1	3	14	4	11	0	0	2	35
Convalescencia chez les Belemitas.	0	0	0	6	45	0	0	0	1	52
Maniaques du clergé (la SS. Trin.).	8	0	2	7	0	0	19	0	1	32
Maniaques de S. Hipol.	0	2	0	8	0	0	90	0	1	101
Maniaques de la Casa del Salvador.	1	0	3	4	0	0	0	53	0	61
Incurables de S. Lazaro.	0	2	2	5	41	22	0	0	1	73
Id., à S. Antonio Abad.	1	0	3	3	8	9	0	0	0	24
Jesus Nazar. del Estado del Valle.	2	0	2	10	12	6	0	0	4	36
TOTAL.	17	8	34	185	613	303	109	53	24	1346

MAISONS DE BIENFAISANCE	Chapelains.	Employés.	Domestiques.	ENFANS EXPOSÉS. Mâles.	ENFANS EXPOSÉS. Femelles.	Hommes.	Femmes.	TOTAL
Expositos.	1	4	5	118	95	0	0	223
Hospice des Pauvres.	2	2	24	113	56	312	429	938
La Miseric. (femmes mar.).	1	2	2	0	0	0	4	9
TOTAL.	4	8	31	231	151	312	433	1,170

VIII.

PRISONS.	Mâles.	Femelles.	Chapelains.	Employés.	Domestiq.	TOTAL.
De la cour. . .	195	24	0	1	2	222
De la ville. . .	75	35	0	1	3	114
De l'Acordada. .	286	16	2	3	12	319
De l'Inquisition.	0	0	1	3	1	5
De l'archevêché.	30	3	1	7	6	47
La Magdalena de Recogidas.	0	88	1	3	5	97
Des Indiens. .	15	3	0	0	0	18
TOTAL. .	601	169	5	18	29	822

IX.

Habitans de Mexico, divisés d'après le genre de leurs occupations.

Prébendés.	26	Étudians sous la juridiction ecclésiast. (*de capa*).	368
Curés.	16	Étudians sous la juridiction militaire. . . .	510
Vicaires.	43	Employés des finances.	311
Prêtres séculiers. . .	517	Greffiers.	63
Officiers de l'inquisition.	33	Empl. de la Acordada.	177
Officiers de la Cruzada.	5	Laboureurs.	97
Personnes titrées (*titulos de Castillo*).	44	Mineurs.	40
Chev. des ordres royaux.	38	Négocians.	1,384
Docteurs.	204	Artisans.	8,157
Avocats.	171	Journaliers.	7,430
Médecins.	51	Individus sujets à la capitation.	9,086
Chirurgiens et barbiers.	227		
Fabricans.	1,474		

X.

RÉSUMÉ.

État séculier.		104,760
Individus vivans dans les couvens et les collèges :		
Mâles.	3,484	6,530
Femelles.	3,046	
Religieux.	748	1,636
Religieuses.	888	
Total (non compris le militaire).		112,926

NOTE D. (TOME II, PAGE 96.)

Il faut ajouter aux matériaux qui m'ont servi pour tracer l'histoire des ouvrages hydrauliques de la vallée de Mexico, deux mémoires manuscrits, portant le titre, l'un de *Relacion de la visita del desague real hecha en* 1764; l'autre *Auto formado en San Cristobal, en el mes de Enero de* 1764, *por mando del ilustrisimo señor Don Domingo de Trespalacios, del supremo consejo y camara de Indias*. D'après ces mémoires, l'ingénieur Ildefonso Yniesta trouva, des bords du lac de Tezcuco à la cascade de Tula, 65,250 *varas*, tandis qu'il résulte des opérations trigonométriques et des mesures directes du professeur Velasquez que cette distance n'est que de 62,363 *varas*. Ce dernier résultat, qui a été employé dans la carte de la vallée de Mexico (*Atlas mexicain*, Pl. III), doit être regardé comme le plus exact, non-seulement à cause de la perfection des instrumens employés en 1774, mais aussi à cause de l'accord que l'on observe entre les distances trouvées par M. Velasquez, et celles déterminées par Martinez en 1611 : le dernier évalua la distance du lac de Tezeuco à Vertideros,

à 35,421 *varas*; Velasquez la fixa à 35,168; la mesure d'Yniesta avait donné 38,740 *varas*.

NOTE E. (TOME II, PAGE 152.)

J'ai discuté dans un autre endroit l'analogie frappante qu'offrent le temple de Jupiter Bélus et les pyramides de Sakharah avec les téocallis ou maisons des dieux mexicains, qui étaient à-la-fois des temples et des tombeaux. Voyez mes *Vues des Cordillères, et Monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, p. 24-40.

NOTE F.* (TOME II, PAGE 277.)

Le tableau suivant indique l'état des missions de la Nouvelle-Californie en 1802. Dans le dénombrement des Indiens, on a distingué les sexes par les lettres initiales *m* et *f*. On a compris sous la rubrique *chevaux*, et les chevaux domestiques et ceux qui errent dans les savanes : le nombre des premiers ne s'élève qu'à 2,187. Ces détails sur l'état de l'agriculture et de la civilisation de la côte du nord-ouest de l'Amérique, offrent un grand intérêt depuis que le congrès de Washington a résolu de fonder une colonie à l'embouchure de la rivière Colombia. (Voyez plus haut, Chap. II, tom. I, p. 206; Chap. VIII, tom. II, p. 313 et 327.) La navigation de Monterey, à l'embouchure du Colombia, est de huit à dix jours, et les nouveaux colons pourront tirer des vaches et des mulets des missions de la Nouvelle-Californie.

* Par erreur, cette note est citée page 277, sous la lettre D.



VILLAGES ou MISSIONS.	NAISSANCES.	MARIAGES.	DÉCÈS.	TOTAL (INDIENS).	BOEUFS et VACHES.	BREBIS.	CHEVAUX.	MULETS.
San Diego.	5,952	702	1,283	1,559 (737 m. - 822 f.)	6,050	6,000	900	66
San Luis R. de Francia. . . .	568	113	104	532 (256 m. - 276 f.)	1,400	2,700	226	18
San Juan Capistrano.	2,137	491	1,033	1,013 (502 m. - 511 f.)	8,710	15,300	660	58
San Gabriel.	3,397	746	2,151	1,047 (532 m. - 515 f.)	7,600	13,045	1,430	100
San Fernando.	748	169	188	614 (317 m. - 297 f.)	900	2,200	270	43
San Buenaventura.	1,669	318	693	938 (436 m. - 502 f.)	12,450	5,206	2,085	112
Santa Barbara.	2,251	494	989	1,093 (521 m. - 572 f.)	2,100	9,082	627	58
La Puriss. Concepcion. . . .	1,582	356	557	1,028 (457 m. - 571 f.)	2,640	5,400	326	44
San Luis Obispo.	1,735	467	962	699 (374 m. - 325 f.)	5,100	5,300	1,120	100

San Miguel.	729	164	163	614 (309 m. - 305 f.)	606	3,099	284	28
Soledad.	887	218	401	563 (296 m. - 267 f.)	1,000	4,000	520	19
San Antonio de Padua. . . .	2,730	641	1,527	1,052 (568 m. - 484 f.)	2,221	5,530	635	37
San Carlos de Monterey. . .	2,418	633	1,496	688 (376 m. - 312 f.)	1,200	6,000	875	34
San Juan Bauptista.	1,079	203	184	958 (530 m. - 428 f.)	618	3,800	454	6
Santa Cruz.	1,031	306	591	437 (238 m. - 199 f.)	1,407	2,915	1,861	88
Santa Clara.	4,407	1,010	2,967	1,291 (736 m. - 555 f.)	5,000	6,000	6,100	30
San Jose.	857	218	243	622 (327 m. - 295 f.)	620	3,500	263	10
San Francisco.	2,540	760	1,442	814 (433 m. - 381 f.)	8,260	8,000	793	26
TOTAL.	33,717	8,009	16,984	15,562 (7,945 m. - 7,617 f.)	67,782	107,172	19,429	877



FIN DES NOTES.

SUPPLÉMENT.

Nota. L'auteur a réuni dans ce Supplément quelques observations dont il n'a eu connaissance qu'après l'impression des trois premiers volumes de cette édition.

Positions astronomiques.

Un observateur très habile, le lieutenant Glennie, de la marine royale anglaise, a trouvé récemment Durango, par lat. 24° 0′ 55″; Guarisamey, par lat. 24° 5′ 45″. Il suppose, d'après la marche de son chronomètre les longitudes de ces deux endroits 107° 8′ 6″, et 108° 25′ 30″, à l'ouest de Paris.

Don Jose-Maria Bustamante, qui, avec un zèle infatigable, a travaillé aux progrès de la géographie astronomique et de la géologie du Mexique, place, par la moyenne de ses observations :

Zacatecas. . . . . lat.	22°	46′	3″
Veta-Grande, au N. de Zacatecas. .	22	50	2

Le docteur Culter trouve, pour *Veta-Grande*, 22° 49′ 53″. La longitude de *Zacatecas* est, d'après M. Bustamante, par des distances lunaires 103° 13′ 9″, par un essai de triangulation, en supposant la longitude de Guanaxuato 103° 14′ 19″. Le même savant donne, par la longitude de *Veta-Grande*, 104° 11′ 55″. Le docteur Culter fait cette longitude par des distances lunaires, 104° 17′ 30″.

Les déterminations suivantes sont encore dues à M. Bustamante :

Lagos. . . . . . . lat. 21° 20′ 0″

Aguas Calientes. . .	21°	56′	55″			
Bolaños.	21	50	45	long.	105°	43′
Fresnillo.	23	9	0		104	26
Plateros.	23	14	0		104	25
Ramos.	22	51	0		103	40

Les latitudes et longitudes des trois derniers lieux ne se fondent que sur des relèvemens. La longitude de Zacatecas est déduite de deux séries de distances lunaires.

Résultats des observations astronomiques du général don Juan de Orbegozo, dans l'isthme de Tehuantepec, en 1825.

Confluent du Sarabia avec le rio Coatzacoalco.	17°	11′	46″
Petapa.	16	49	30
San Miguel Chimalapa.	16	42	42
Santa Maria Chimalapa.	16	52	31
Venta de Chicapa.	16	35	15
Zuchitan	16	22	53
Tehuantepec	16	20	10
Chihuitan.	16	33	54
San Mateo del Mar.	16	12	49
La Orilla del Mar.	16	10	49
Santa Maria del Mar.	16	13	43
La côte de la mer du Sud près du village précédent	16	11	48
Oaxaca.	17	2	33
Tehuacan	18	26	35
Orizava.	18	49	50
Cordoba.	18	52	14
Xalapa	19	30	4

Les longitudes suivantes ont été déterminées par le général Orbegozo, au moyen d'éclipses des satellites de Jupiter:

Tehuantepec	3°	58′	17″
Oaxaca	2	24	37

Tehuacan	. . . .	1° 51' 48"
Orizava	. . . .	2 9 7

Je dois à l'extrême obligeance de M. Mornay, qui a nivelé barométriquement le pays entre Vera-Cruz, Mexico et Oaxaca, et fait un grand nombre de déterminations astronomiques, les positions suivantes :

Mitla.	lat. 16°55' 17"	long. orient. d'Oaxaca.	22' 43" en arc.
Trapiche de Almendaras, près Totolapa. . . .	16 37 33	. . . .	
Oaxaca.	17 2 40	. . . .	
San Pedro Nolasco.	17 15 47	. . . .	19 0
Mina de Almendaras.	16 42 15	. . . .	
Mina de Yuyucundo.	16 53 36	long. occ. d'Oaxaca.	28 50
Villa de Elotepec.	16 51 30	. . . .	34 29
Mina de San Pablo Teovomulco.	16 34 0	. . . .	30 8

Les latitudes de MM. Glennie, Bustamante, Culter, Orbegozo et Mornay se fondent toutes sur des observations faites avec le sextant. En lisant avec attention l'analyse de ma Carte du Mexique, tracée en 1803, on reconnaîtra qu'alors aucune position astronomique n'était connue dans l'intérieur des terres, au nord de Guanaxuato, et au sud du parallèle d'Acapulco, limite de mes propres observations.

Mesures de hauteur.

Les observations barométriques faites par M. Jose-Maria Bustamante, entre Guanaxuato et Bolaños, lui ont donné les résultats suivans :

Silao. . . . . 1853 mètres.

Lagos	1940 mètres.
Zacatecas	2490
Buffa, près Zacatecas	2622
Xerez	2085
Villa de Colotlan	1735
Temastian	1798
Alto de los Guacamayos	1934
Bolaños	947
Buffa, près Bolaños	1385
Hacunda de Atotonilco	2191
Huehuetoca	2286
Tetepango	2138
Pachuca	2431
Cerro del Ventoso	2769
Real del Monte	2785
Mina de Cabrera	2620

Les hauteurs de M. Bustamante ont été calculées d'après la formule de Laplace, en se servant des tables de M. Oltmanns.

Résultats barométriques de M. le général Orbegozo * qui a trouvé que la communication du rio Coatzacoalco (Guasacualco) et du rio Chimalapa, par un canal, est impraticable à cause de l'élévation du terrein intermédiaire.

I. Dans le chemin de Villa de Orizava à Acayucan :

Orizava	1235 mètres.
Santiago Tuxtla	196
San Andres Tuxtla	329
Acayucan	137

* J'ai reconnu, d'après la carte de l'isthme par M. Orbegozo, que, trompé par les journaux de route de MM. Cramer et Corral, et par les dénominations de rives droite et gauche faussement appliquées dans mes notes, j'ai tracé le rio Sarabia comme un affluent venant de l'est, tandis qu'il vient de l'ouest : j'ai publié la carte de M. Orbegozo dans le Journal géographique qui paraît, en Allemagne, sous le nom de *Hertha*.

II. Dans l'isthme de Tehuantepec :

Confluent du Sarabia et du Coatzacoalco	45 mètres.
Guichicaro	265
Petapa	229
Hacienda de la Chivela	241
—— de Tarifa	264
Point culminant du chemin de Tarifa à S. Miguel.	358
San Miguel Chimalapa	173
Portillo, dans les Cordillères, entre San Miguel et Santa Maria	393
Rancho de la Cofradia	402
Cime du Cerro Pelado	615
Santa Maria Chimalapa	286
Rio Coatzacoalco, 3 lieues à l'est de Santa Maria.	160
Venta de Chicapa	55
Zuchitan	30
Tehuantepec	41

III. Dans le chemin d'Orizava à Songolica.

San Andres Tenejaca	1167
Portezuelo de Amolapa	1931
Songolica	1218
Altura de Tianguetezingo	1922
Atlanca	1669

IV. Dans le chemin d'Orizava à Puebla :

Hacienda de Tecamalupa	1388
Puente Colorada	2234
Tercera Cumbre	2503
Tepeaca	2263
Amozotl	2311
Puebla	2150

La hauteur du lac de Nicaragua, au-dessus du niveau de la mer, que je n'ai pu indiquer dans le tome 1, page 211, a été déterminée en 1781 par ordre de la cour de Madrid. L'ingénieur don Manuel Galisteo a trouvé cette hauteur par 336

stations de montée et 339 stations de descente (*ascensos*, 604 pieds castillans; *descensos* 470 pieds) de 137 pieds. Or, le lac a 88 pieds de profondeur, son fond est donc encore de 46 pieds castillans plus élevé que le niveau de la mer. Voyez sur cette mesure, *Relat. hist.* (in-4°), tom. III, pag. 320.

Produit des Mines.

J'ai donné (tom. III, pag. 179) le produit des mines en or et en argent de Guanaxuato, de 1766 à 1803. Voici la suite des productions jusqu'à 1825 :

ANNÉES.	BARRES.	MARCS D'ARGENT.	MARCS D'OR.
1804	6734	755,864	2128
1805	5510	723,789	2495
1806	4716	618,417	2188
1807	4417	578,735	2396
1808	4685	617,474	1842
1809	4737	620,012	2189
1810	3896	511,445	1419
1811	2067	270,206	550
1812	2702	357,930	907
1813	2204	292,211	462
1814	2568	337,795	708
1815	2088	275,905	841
1816	2041	269,711	694
1817	1580	199,706	523
1818	1215	155,112	401
1819	1149	145,362	450
1820	814	100,465	326
1821	600	73,983	298
1822	795	95,057	597
1823	804	96,802	413
1824	901	106,775	517
1825	830	100,193	419

La proportion relative de l'or paraît augmenter. L'année 1791 a donné le *maximum* de 767,607 marcs d'argent (à 12 deniers) et 1001 marcs d'or (à 22 carats).

ERRATA.

Tome Ier, page 178 :

Pic d'Orizava. . . . . *au lieu de* 96° 35′ 15″, *lisez :* 99° 35′ 15″.

Tome Ier, page 319, *lisez :*

. . . .	. . .	. . .
Queretaro	180,000	»
Tamaulipas	70,000	5,193
Interno del Norte.	240,000	19,143
Yucatan	500,000	5,997

Dans la discussion sur les produits de l'agriculture (tom. II, pag. 448), le prix de la journée, en France, a été évalué trop haut, si l'on considère la totalité de la surface du royaume. Le prix d'un journalier, à Paris, est de 40 à 50 sols; dans les environs de Paris, de 30 à 40 sols, et dans les provinces, le prix varie de 18 à 30 sols. La moyenne, pour la France, paraît, en 1827, de 20 à 30 sols.



EXTRAIT DU TESTAMENT

DE

FERNAND CORTEZ,

TIRÉ DES ARCHIVES DE LA FAMILLE DE MONTE-LEONE, A MEXICO,

PAR ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Au nom de Dieu, Amen.

A tous ceux qui ces présentes verront, qu'il soit connu qu'en la très noble et loyale ville de Séville, le samedi, dix-huitième jour du mois d'août, de l'année 1548 de la naissance de J.-C. notre sauveur, Garcia de Huerta, notaire de Sa Majesté, a remis et livré à moi, Melchor de Portez, notaire public de Séville, le testament original que le très illustre don Fernand Cortez, marquis del Valle d'Oaxaca dans la Nouvelle-Espagne, a fait et donné, par-devant moi, Melchor de Portez, notaire public. Ledit était cacheté et scellé, et avait été donné le mercredi, douzième jour d'octobre de l'année précédente 1547. Et, à cause de la mort dudit seigneur et marquis don Fernand Cortez, ce testament a été décacheté en présence dudit Garcia de Huerta, dans le village de Canilleca de la Cuesta, le 3 décembre de la même année 1547, conformément à l'ordonnance de M. le licencié don Andrès de Tauregui. Ayant de-

mandé moi-même à MM. les juges de l'Audience royale des Degrés de cette ville de Séville, que l'original du susdit testament me fut donné et livré ès-mains propres, vu qu'il avait été fait par-devant moi; il fut ordonné, en sentence de vue et degré de revue, au susdit Garcia de Huerta qu'il me remit, pour demeurer en mon pouvoir, ce testament original, sur quoi ils ont rendu un arrêt dont la teneur suit :

« Nous, juges de l'Audience royale, résidant dans cette ville « de Séville, pour Sa Majesté, ordonnons à vous Garcia de « Huerta, notaire de Leurs Majestés, que, aussitôt que cette « sentence vous aura été signifiée, remettiez à Melchor de « Portez, notaire public de cette ville, le testament original du « marquis *del Valle*, qui a été ouvert en votre présence ; ce que « nous vous ordonnons de faire sans restriction, conformé-« ment à la sentence prononcée contre vous dans le procès par « vous intenté au susdit Melchor, et soutenu par-devant nous, « sur la question de savoir lequel des deux devait garder ledit « testament; ce que nous vous enjoignons de faire de suite, « sous peine d'être arrêté par notre ordre : quant au reste, « nous vous ordonnons de vous conformer à notre sentence.

« Fait le seizième jour du mois d'août 1548.

« *Le licencié* Medina, *le licencié* Camilla, *le licencié*
« Balthazar de Salazar, *le docteur* Cano.

« Ecrit par l'ordre des susdits, par moi, *Juan Hurtado*, « notaire de Leurs Majestés et de l'Audience des juges. »

En vertu duquel arrêt ledit Garcia Huerta me remit l'original dudit testament que ledit seigneur don Fernand del Valle avait fait, cacheté et scellé en ma présence, avec l'autorisation paraphée par ledit seigneur, et contresignée par moi, notaire public, et par les deux témoins présens, et j'en pris copie sur mon registre, ainsi que de l'autorisation paraphée et donnée devant moi, lorsque ledit testament fut fermé et

signé, tel que me l'avait remis Garcia Huerta, et dont suit la copie.

Dans la très noble et loyale ville de Séville, mercredi, douzième jour du mois d'octobre de l'année 1547 de la naissance de N.-S.-J.-C., dans la maison où reposent aujourd'hui les cendres de haut et puissant seigneur don Fernand Cortez, marquis del Valle, laquelle maison est située dans la paroisse (*colacion*) de Saint-Marc; étant présens, moi, Melchor Portez, notaire public de Séville, et les témoins soussignés, comparut ledit seigneur marquis del Valle; étant malade de corps, mais conservant toute la raison qu'il a plu à Dieu, Notre-Seigneur, de lui accorder, et me remit, cacheté et scellé, cet écrit, qu'il dit être son testament composant onze feuilles, en comptant celle qui contient sa signature et celles de Melchor Moxica, son trésorier, et du licencié Infante; chaque feuille étant terminée par sa signature, comme je pus moi-même m'en assurer, l'ayant cacheté de mes propres mains. Il fut livré par le très illustre seigneur don Fernand, comme son seul testament, qu'il a voulu être pleinement et convenablement exécuté, désignant pour ses héritiers et exécuteurs testamentaires, ceux inscrits audit testament; révoquant tous les testamens, donations, legs, codiciles, faits jusqu'à ce jour, pour que celui-ci seul fût valable; me demandant acte de leur nullité, acte que je lui remis, et qui fut passé auxdits jour et année. Et le seigneur don Fernand la signa de son nom.

Etaient présens comme témoins :

Martin de Ledesma, Diego de Portez, Pedro de Trexo, *notaires de Séville;* Antonio de Bergaras; Juan Perez, *procureur;* Don Juan de Saavedra, *grand alguazil de Séville;* Juan Guttierez Tello, *fils de Francisco Tello, habitant de cette ville.*

Certifié et signé par moi, Melchor de Portez.

Au nom de la Très-Sainte-Trinité du Père, du Fils, du Saint-Esprit, trois personnes en un seul Dieu véritable, que je confesse être mon maître et mon sauveur; au nom de la puissante et bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, notre protectrice, à tous ceux qui le présent verront, moi,

Don Fernand Cortez, *marquis de la Vallée d'Oaxaca, gouverneur de la Nouvelle-Espagne et de la mer du Sud*, pour Sa Majesté impériale Charles, cinquième du nom, roi d'Espagne, mon souverain maître et seigneur, fais savoir ce qui suit :

Etant malade, mais jouissant encore de toute ma raison, telle qu'il a plu à Dieu, Notre-Seigneur, de vouloir bien me l'accorder, et m'attendant à la mort, puisque tout ici-bas lui est soumis, et desirant, quand Dieu voudra me retirer du monde, avoir tout fait pour sauver mon âme et tranquilliser ma conscience, j'ai fait ce testament que je déclare valable, et dont j'ordonne l'exécution, comme étant ma dernière, ma seule volonté :

1. En premier lieu, si je viens à mourir en Espagne, mon corps sera déposé dans l'église paroissiale de laquelle dépendra la maison où j'aurai cessé de vivre, jusqu'à ce que mon successeur juge convenable de transporter mes restes à la Nouvelle-Espagne, ce qu'il devra faire dans les dix années qui suivront ma mort. C'est dans ma ville de Cuyoacan que je veux être enseveli, dans le monastère de religieuses que j'ordonne qu'on y élève, et qui recevra le nom de *Conception de l'ordre de Saint-François*, le jour de mes funérailles; car ce sera là ma sépulture et celle de mes descendans.

2. J'ordonne, s'il plaît à Dieu que je meure en Espagne, que la volonté de ceux, ou même de quelques-uns de ceux que j'ai nommés mes exécuteurs testamentaires, règle mes funérailles.

3. Outre les curés, les bénéficiers et les chapelains de cette

paroisse qui doivent porter mon corps, on rassemblera tous les moines, de tous ordres, qui se trouveront dans la ville ou le village où je mourrai, et ils accompagneront la croix et assisteront à mes funérailles. On leur fera, selon l'usage, une aumône que mes exécuteurs testamentaires fixeront selon leur volonté.

4. On habillera, ce même jour, cinquante pauvres, avec de longs manteaux de drap brun, garnis de capuchons. Ils suivront mon corps en portant des torches allumées. Chacun d'eux recevra un *réal* après la cérémonie.

5. Je veux que le jour de mes funérailles, si elles ont lieu avant midi, ou sinon le jour suivant, on dise, dans toutes les églises, tous les monastères du lieu où je mourrai, autant de messes qu'on pourra; en outre, on en dira les jours suivans, jusqu'à la concurrence de 5000 destinées ainsi qu'il suit: 1000 pour les âmes du purgatoire; 2000 pour les âmes de ceux qui sont morts près de moi, et à mon service, dans la découverte et la conquête de la Nouvelle-Espagne. Les 2000 qui restent seront dites pour les âmes de ceux envers qui j'ai des obligations que j'ignore ou que j'ai oubliées. Car pour les engagemens présens à ma mémoire, j'ordonne qu'ils soient remplis et qu'on suive pour le paiement les instructions que je donne dans ce testament. Quant au prix des 5000 messes, mes héritiers feront distribuer les aumônes accoutumées, et je les prie que, dans tout ce qu'ils feront faire de plus, ils s'appliquent à diminuer les dépenses qui n'ont pour but que la pompe et les vanités de ce monde, et qui sont mieux employées au salut de nos âmes.

6. Le jour de mon enterrement, mes héritiers donneront, à mes domestiques et à ceux de ma famille, un vêtement de deuil. Il leur sera payé, en outre, pendant six mois, après ma mort, le salaire qu'ils gagnent ou qu'ils gagneront à cette époque, et on les nourrira pendant tout ce temps. On leur soldera tout ce qui leur sera dû de leurs gages, à l'é-

poque où ils voudront quitter mon successeur *don Martin*.

7. Je veux, lorsque mes os seront transportés à la Nouvelle-Espagne, pour être ensevelis dans ce monastère qu'on élevera selon mes ordres, que tout se fasse à la volonté de *dona Juana de Zuniga*, ma femme, qui réglera mes funérailles, et à celle de mon successeur, ou de tout autre administrateur de mes biens, à cette époque. . . . .

. . . .

9. J'ordonne que l'hôpital de *Nuestra Señora de la Concepcion* qu'on élevera dans la ville de Mexico, le soit entièrement à mes frais, d'après le modèle qui se trouve dans la chapelle de la cathédrale, conformément au plan du géomètre Pedro Vasquez, et aux instructions que j'ai envoyées, cette année même (1547), à la Nouvelle-Espagne. A cette dépense, je destine le montant des loyers des boutiques et maisons que j'ai dans ladite ville de Mexico, sur la place et dans les rues de Tacuba et de San Francisco, etc. J'ordonne que ce revenu soit spécialement affecté à ces constructions, et jusqu'à leur entier achèvement, sans que mon successeur en puisse rien distraire pour un autre usage; et cette rente sera mise, car telle est ma volonté, à la disposition de mon successeur qui en ordonnera l'emploi, en qualité de fondateur du nouvel hôpital, et, après les constructions achevées conformément au plan ci-dessus énoncé, il réglera les dotations à faire avec le reste des loyers. Quant à l'administration intérieure de l'hôpital, on suivra les ordres que je donnerai, et qui seront écrits par-devant notaire : à défaut de ces ordres, on suivrait, pour ce qui concerne les administrateurs, chapelains et autres employés ou domestiques de l'hôpital, le mode d'administration en vigueur dans cette ville de Séville, à *l'Hôpital des Cinq-Plaies*, fondé par *dona Catalina de Rivero*, dont l'âme repose en paix.

10. J'ordonne que, dans la chapelle où repose le corps de Martin Cortez, mon père et seigneur, dans le monastère

de *San Francisco de Medellin*, on célèbre, à perpétuité, par une messe, l'anniversaire de sa mort, et que les cérémonies soient faites selon les instructions que j'ai données et que je laisse à cet effet, et mes successeurs s'y conformeront à jamais; et, pour cela, je nomme *don Martin Cortez*, mon fils et successeur, protecteur de ladite chapelle, et après lui, ceux de ma famille qui lui succéderont; et s'il venait sur les terres de mon majorat, il pourrait nommer à sa place celui ou ceux qui lui conviendraient, avec la faculté de rétracter, d'annuler, aussi souvent qu'il leur conviendra, cette nomination; et les pouvoirs de la personne nommée seront ceux du protecteur lui-même.

11. Depuis que le Dieu de miséricorde, mon seigneur, m'a conduit, m'a guidé dans la découverte et la conquête de la Nouvelle-Espagne et de toutes les provinces qui en dépendent, sa main bienfaisante a répandu sur moi de constantes faveurs. J'ai remporté des victoires sur les ennemis de la sainte-foi catholique, j'ai pacifié et peuplé ce royaume, ce qui sera utile, je l'espère, au service du Dieu, notre maître. Pour tous ces bienfaits, et aussi pour effacer toutes les fautes qui sont sorties de ma mémoire et pourraient charger ma conscience, j'ordonne la construction des édifices suivans :

12. Outre l'hôpital de *Notre-Dame de la Conception* qui sera construit dans la ville de Mexico, on élevera, dans ma ville de Cuyoacan, dans la Nouvelle-Espagne, un monastère de religieuses qui recevra le nom de *Conception de l'Ordre de Saint-François*, en suivant les instructions que j'ai laissées et dont je recommande la stricte observation; et si je ne donne point là-dessus tous les ordres nécessaires, j'ordonne que mon successeur, ou ceux qui viendront après lui, construisent ce monastère, y appellent des religieuses, et le dotent du produit d'une rente consacrée à cet usage. Et ce monastère sera ma sépulture et celle de mes successeurs, comme je l'ai déjà dit plus haut; et j'ordonne que mon corps soit déposé dans la grande chapelle élevée dans l'église du monastère, et per-

sonne ne pourra y être enterré sous aucun prétexte, si ce n'est mes descendans légitimes.

13. Dans ma ville de Cuyoacan, on construira aussi un collége où seront enseignés la théologie et le droit canon, afin qu'il en sorte des gens instruits qui puissent diriger nos églises de la Nouvelle-Espagne, instruire les habitans, et leur apprendre tout ce qui concerne notre sainte foi catholique. Pour le nombre d'étudians, les droits dont ils jouiront et les règles auxquelles ils seront soumis, on suivra l'instruction que je laisse à cet effet, et dont j'ai déjà parlé. Il en sera de même pour la construction, l'emplacement, la forme et l'ordonnance, et en cas que je ne laisse pas les ordres nécessaires, mon successeur, ou ceux qui viendront après lui, éleveront ce collège et y feront observer les réglemens et les usages qui régissent le collège de *Sainte-Marie de Jésus*, fondé dans cette ville de Séville. Et les frais de construction seront payés avec les fonds et les rentes désigués à cet effet.

14. J'ai assigné, pour la dotation dudit hôpital de *Notre-Dame de la Conception* que je fais élever dans la ville de Mexico, deux terreins, l'un vis-à-vis la maison de Georges Alvarado, l'autre vis-à-vis celle du trésorier Juan Alonzo de Soza, entre ma maison et la *Asequia*, par où on se rend à la maison de don Louis Saavedra. J'ai pris l'engagement (comme on le voit plus au long dans l'acte de dotation auquel je me rapporte entièrement) d'y faire construire des maisons, et de donner, sur mes propres biens, pour l'hôpital et ses dépenses, 100,000 maravédis et en bonne monnaie, jusqu'à ce que ces maisons soient achevées. Je veux qu'on suive scrupuleusement l'acte de dotation et les notes ajoutées au bas. Si mon successeur veut un jour, donner audit hôpital, au lieu de ces maisons, une rente de 100,000 maravédis, sur toute autre possession, il lui sera libre de le faire, et d'assigner cette rente sur tel fond qu'il lui plaira, pourvu qu'elle soit assurée.

15. Je me suis engagé, par ledit acte, à donner audit

hôpital, auprès de la ville de Mexico, des terres qui rapportassent 300 fanègues de blé. J'ordonne que ce soit exécuté, et j'assigne, à cet effet, une pièce de terre qui m'appartient, située dans le district de Cuyoacan, entre la ville et la rivière qui traverse le chemin menant à Chapultepec, à moins que des empêchemens ne forcent à consacrer à cet usage quelque autre terrein du côté de la ville de Chapultepec, où j'ai encore des terres labourables : mon successeur choisirait alors celle qui lui paraîtrait convenable, et il pourra, lui ou ses héritiers, changer ces terres, s'il leur convient, pourvu qu'on y puisse recueillir 300 fanègues de blé, et qu'elles soient aussi bonnes que celles que j'ai désignées; et comme, parmi celles-ci, il se peut, qu'à mon insu, quelques-unes ne m'appartiennent pas, j'ordonne qu'on les restitue à celui auquel elles appartiendraient, comme y ayant plus de droit que moi, quoique je sois seigneur de cette ville. J'ordonne, en outre, que si le possesseur préfère une indemnité en argent, on lui donne le prix de ces terres; et comme je les ai labourées, et que j'en ai retiré profit, croyant pouvoir le faire sans remords de conscience, on évaluera le montant des récoltes, et on donnera les dédommagemens convenables, de manière à ce que je n'aie rien à me reprocher à ce sujet; et mon successeur sera obligé, si ces terres ne suffisent pas, de donner audit hôpital ce qui sera nécessaire pour remplir les conditions énoncées dans l'acte de donation.

. . . .

18. Comme le revenu des terres et des maisons augmente évidemment à la Nouvelle-Espagne, de même que dans ce royaume (*l'Espagne*), d'où il suit que les maisons et les boutiques que j'ai dans la ville de Mexico, et qui sont désignées ci-dessus, pourront produire, dans la suite, une rente plus considérable que celle de 4000 ducats que j'ai assignée à perpétuité (1000 pour le monastère de religieuses, 2000 pour le collège, 1000 pour l'hôpital de la *Conception*), comme

il est écrit dans l'acte de donation ; ma volonté est que si, un jour, le loyer de ces maisons ou de ces boutiques devient plus considérable, le surplus en soit réparti comme il suit : la moitié pour le collège, un quart pour le monastère de religieuses, et l'autre quart pour l'hôpital.

19. . . . . Je recommande à don Martin, mon fils, et à ses successeurs, de mettre tous leurs soins à ce que les bénéfices soient accordés à des gens habiles, de mœurs irréprochables, qui s'appliquent à faire connaître, aux habitans, la doctrine chrétienne, par de continuels exercices ; qui visitent leurs paroissiens et veillent à ce qu'on remplisse les obligations que la religion nous impose.

20. J'ordonne que l'on rembourse la marquise dona Juana de Zuñiga, ma femme, de 10,000 ducats qu'elle m'apporta en dot, les ayant reçus et dépensés ; comme ils lui appartiennent, je veux qu'on les lui rende sans frais, sur le meilleur et le plus clair de mon bien.

21. Entre le seigneur don Pedro Alvarez Osorio, marquis d'Astorga et moi, il a été convenu que son fils don Alvarez Perrez Osorio, ainé et héritier de sa maison, serait uni avec dona Maria Cortez, que j'ai eue de mon mariage avec la marquise dona Juana de Zuñiga, et qu'on observerait en tout point les conventions stipulées dans un contrat fait entre nous. Je veux donc que l'on se conforme entièrement audit contrat ; et comme j'ai promis, pour la dot, 100,000 ducats sur lesquels le marquis d'Astorga en a déjà touché 20,000, conformément à nos conditions, je veux, qu'avant tout, on paie, sur mes biens et sur ceux de la marquise ma femme, les 80,000 ducats qui restent pour solde ; et pour ce qui ne sera pas livré de suite, on observera les termes de paiement stipulés dans ledit contrat. Ma fille dona Maria devra regarder cette dot comme un à-compte sur la légitime qui doit lui revenir un jour.

22. Et comme je dois doter dona Catalina et dona Juana

mes filles légitimes, pour remplir cette obligation de mon mieux, et ainsi qu'il est juste que cela se fasse, je veux qu'on leur donne à chacune 50,000 ducats, dont je leur fais don, irrévocable de leur vivant; et Melchor de Moxica, mon trésorier et mon secrétaire, ici présent, les accepte en leur nom. Ces 100,000 ducats, provenant de mes biens et de ceux de la marquise de Zuñiga, ma femme, mes filles doivent les regarder comme faisant partie de la légitime qu'elles recevront un jour. J'ordonne que ces 100,000 ducats soient pris sur les biens de la marquise de Zuñiga et sur ceux que je laisse après ma mort; et si je ne laissais pas de quoi acquitter cet engagement, ce qui manquerait à cette somme serait donné par don Martin Cortez, mon fils et mon successeur, ou tout autre qui entrerait en possession de mes terres; et pour cet effet, on prélèverait, chaque année, 15,000 ducats sur les revenus de mes états, jusqu'au remboursement de 100,000 ducats, comme il a été dit.

23. J'ordonne à mon successeur de payer, tous les ans, sur les revenus de mes possessions, à don Martin et à don Luis Cortez, mes fils naturels, la somme de 1000 ducats d'or, ou 375,000 maravédis à chacun, et cela pendant toute leur vie, ou jusqu'à ce qu'ils aient chacun plus de 500,000 maravédis de rente; et cette somme leur sera payée, chaque année, sur mes revenus, nette et sans aucun frais; et je déclare que cette rente est à eux dès à présent, et qu'elle leur sera payée sur le plus clair de mes biens; et je leur enjoins de respecter mon successeur, de suivre ses conseils et d'obéir à ses ordres, tant que l'honneur le permettra; car ils doivent le considérer comme le chef, le premier de la famille. Non-seulement, je demande l'obéissance et le respect, mais je veux encore que mes deux fils prêtent à don Martin leur assistance en tout, excepté contre Dieu, la sainte religion catholique et leur roi légitime. Et si l'un d'eux manquait à cette condescendance que j'exige, s'il était dûment convaincu de désobéissance; dès-lors

il aura perdu tout droit à mes bienfaits; sa pension lui sera retirée; il sera regardé comme étranger à ma famille.

. . . .

25. On remboursera à dona Catalina Pizarro que j'ai eue de Léonor Pizarro, femme de Juan de Salcedo, habitant à Mexico, la valeur du revenu produit par la multiplication des vaches, des jumens et des brebis que je lui avais abandonnées à mon arrivée en Espagne; en outre, on lui abandonnera les revenus entiers du village de Chinantla avec tout ce que je lui avais donné en dot lors de son mariage, toutes ces choses ayant été remises à Juan Salcedo, mari de ladite Léonor Pizarro.

. . . .

33. J'ordonne que dona Maria et dona Léonor, mes filles naturelles, reçoivent chacune pour dot, lors de leur mariage, 10,000 ducats de mes biens et je leur enjoins de se marier d'après les conseils et avec le consentement de mon successeur.

. . . .

37. J'ai dépensé une partie considérable des revenus de la Nouvelle-Espagne et des provinces qui en dépendent, lorsque j'en fis la conquête, que j'y ramenai la paix, et que je la réduisis à l'obéissance, au nom du roi de Castille. Ces avances ont été faites, tant pour la guerre dans la Nouvelle-Espagne, que pour les expéditions extérieures; par exemple, pour la formation du corps envoyé à Amalueo, et dont je confiai le commandement au capitaine Alvaro de Saavedra Geronimo Primo; pour ceux que je dirigeai sur Ibueras, l'un sous les ordres du capitaine Pobladores, l'autre commandé par Francisco de las Casas. Toutes ces troupes furent envoyées, par l'ordre de l'empereur, notre maître, comme le prouvent ses royales instructions. Comme Sa Majesté, pour l'acquit de sa conscience, en qualité de prince très chrétien, a décrété par une ordonnance royale, restée entre les mains du licencié Juan Altamirano, et même par une sentence de son conseil royal, que les dépenses

faites dans mes conquêtes, pour lesdites expéditions, seraient réglées avec moi; j'ordonne qu'on arrête tous ces comptes, qu'on en touche le montant, puisque Sa Majesté a bien voulu en ordonner la restitution; et que tout passe entre les mains de don Martin, mon héritier, et de ses successeurs.

38. . . . . Quand je reçus en don la propriété de la Nouvelle-Espagne, je fis tous mes efforts pour savoir quels étaient les tributs, rentes, droits et contributions que les chefs indigènes avaient coutume de percevoir; j'ordonne que, si je me suis trompé dans l'évaluation, on restitue ce qui ne m'appartiendra pas.

39. Quant aux esclaves indigènes pris ou achetés, *on se demande, depuis long-temps, si l'on peut, sans remords, les garder en sa possession ; cette question n'étant pas encore résolue, je recommande à don Martin, mon fils, et à ses successeurs, de n'épargner rien pour parvenir, sur ce point, à la connaissance exacte de la vérité ; cela pour le bien de ma conscience et de la leur.*

40. J'ordonne que, comme dans quelques parties de mes états on a pris des terres pour y planter des jardins, potagers, des vignes, etc., on cherche à savoir si ces terres n'appartenaient pas à quelques naturels du pays. S'il en est ainsi, elles leur seront restituées avec l'équivalent des profits que leurs maîtres en eussent tirés, qu'on acquittera avec le produit des rentes et tributs que les indigènes eussent payés à leurs chefs. Il en sera de même d'une portion de terrein dans le district de Cuyoacan, que j'avais abandonné à Bernardino del Castillo, mon domestique, et où il avait construit un moulin à sucre, si ce terrein était reconnu appartenir à une ou plusieurs autres personnes.

41. Outre les tributs levés sur mes vassaux, j'ai reçu d'eux plusieurs fois des services; plusieurs fois, ils m'ont prêté l'assistance de leurs personnes et de leurs biens, et comme on n'a pas encore décidé si l'on pouvait légitimement exiger ces

services, j'ordonne, qu'après des recherches scrupuleuses, on paie, à ceux qui me les ont rendus, une somme capable d'en représenter la valeur.

. . . .

45. Tant que la señora Cicilia Vazquez Altamirano, ma cousine, voudra, comme aujourd'hui, rester auprès de la marquise, ma femme, ou de quelqu'une de mes filles, ou de la femme de mon fils, elle en aura la liberté et trouvera toujours les mêmes égards que je lui ai montrés jusqu'à ce jour: sur mes biens, je lui donne, par an, 20,000 maravédis qui lui seront exactement payés, partout où elle aura fixé sa résidence.

. . . .

49. Si Maria de Torres, femme de charge, actuellement au service de la marquise, veut rester auprès d'elle, ou de mes filles, ou de la femme de mon fils, on lui donnera, par an, 15,000 maravédis; si, au contraire, elle prenait un autre parti, on lui donnera, une fois payés, 100,000 maravédis, à titre de gratification pour les services qu'elle nous a rendus jusqu'à ce jour, sans préjudice des 15,000 maravédis que je veux qu'elle reçoive tant qu'elle servira dans ma maison.

. . . .

54. Je lègue, sur mes biens, à une jeune fille élevée chez moi, et *qu'on dit* être fille *d'un certain* Francisco Barco, que j'avais avec moi à Tehuantepec, une somme de 30,000 maravédis pour l'aider à se marier.

. . . .

62. Comme mon fils don Martin Cortez, qui doit être mon héritier et mon successeur, n'atteindra sa majorité qu'à vingt-cinq ans, et qu'il n'en a maintenant que quinze, je desire qu'il soit sous la surveillance et tutelle de ceux que je nomme à cet effet, pour tuteurs de tous mes fils, jusqu'à ce qu'ils aient tous atteint l'âge de vingt-cinq ans. Pendant ce temps, mon fils don Martin ne pourra se séparer de ses guides, ni cesser de se

soumettre à leurs conseils; car je desire que jusqu'à ce qu'il soit majeur, ses revenus et ses richesses puissent toujours aller en croissant, afin de fournir, plus facilement et plus vite, le moyen de satisfaire à tous les engagemens que je contracte aujourd'hui. Ainsi pour l'administration et la gestion des biens de mon fils don Martin, pour la tutelle de mes filles légitimes dona Maria, dona Catalina et dona Juana, je nomme les très illustres seigneurs don Juan Alonzo de Gusman, duc de Medina; don Pedro Alvarez Osorio, marquis d'Astorga, et don Pedro de Arellano, comte d'Aguillar, les conjurant de vouloir bien se rendre à ma prière, se charger de cette tutelle, et prendre soin de mes fils, qui sont leur sang; en les prenant sous leur protection, ils s'acquitteront de ce qu'ils doivent à des seigneurs qui sont leurs plus proches parens; ce sera une dette payée à leur famille; et, pour leur prouver ma reconnaissance, au lieu des droits qu'ils devraient légitimement percevoir sur les biens qui leur sont confiés, j'ordonne que tant qu'ils resteront chargés de ce soin, on leur offre, chaque année, 50 marcs d'argent que je les prie de vouloir bien accepter, pour les raisons que j'ai données ci-dessus. —Jusqu'à ce qu'il ait atteint sa vingtième année, don Martin, mon fils et mon héritier, recevra, pour l'entretien de sa maison et pour le sien, 12,000 ducats par an, et le reste de mes revenus sera destiné, pendant ce temps, à remplir les engagemens pris dans ce testament.—Une fois que mon fils aura atteint l'âge de vingt ans, il aura la jouissance pleine et entière de mes revenus. Les villes, villages, moulins à sucre, mines et autres biens de la Nouvelle-Espagne, affermés par moi, et faisant partie de mes possessions, étant éloignés les uns des autres, et disséminés dans diverses provinces; comme je suis celui qui les connaît le mieux, il est nécessaire que je mette à la tête de chacun de ces biens les gens les plus capables de les administrer;—je prie donc les tuteurs de mon fils d'approuver les nominations que je ferai, et que je laisserai

dans un écrit signé par moi.—Cette mesure me paraît convenable : elle assurera la bonne administration de mes biens, et en même temps, elle évitera, aux tuteurs de mes fils, la peine de nommer eux-mêmes les administrateurs.

63. Enfin, je laisse don Martin Cortez, mon fils, et dona Juana de Zuñiga, ma femme, successeurs de mes états, héritiers de ma maison, et, après eux, les personnes mentionnées dans l'institution de mon majorat, établi avec l'autorisation de l'empereur et roi, notre maître. . . . . .

64. . . . . Fait à Séville, le onzième jour du mois d'octobre de l'année 1547 de la naissance de N.-S.-J.-C. . . .

Donné par duplicata dans la ville de Mexico, le 27 janvier 1771, par moi, DON FERNAND CORTEZ, assisté des témoins DON JOSE CALDERON, DON IGNACIO SIGUENZA, DON JOSE SANCHEZ, *habitans de cette ville.*

Certifié véritable, IGNACIO MIGUEL DE GODOY, *notaire royal.*

TABLE GÉNÉRALE

ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS L'ESSAI POLITIQUE SUR LA NOUVELLE-ESPAGNE.

A.

B.

D.

G.

H.

I.

J.

O.

P.

U.

V.

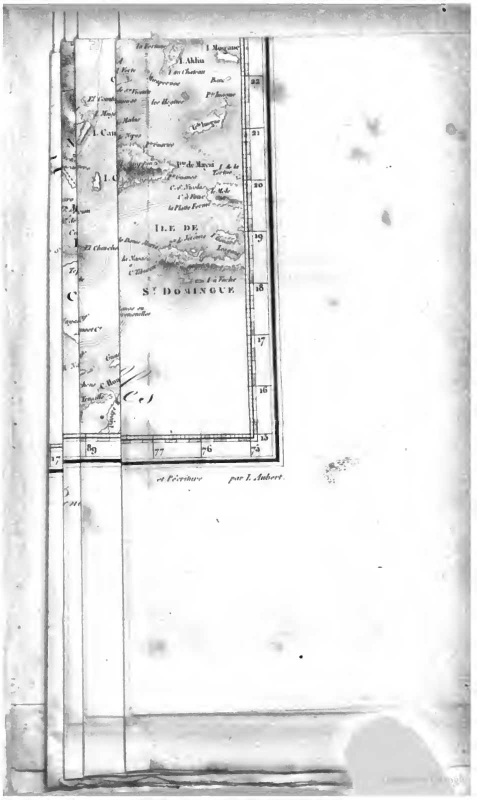
X.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

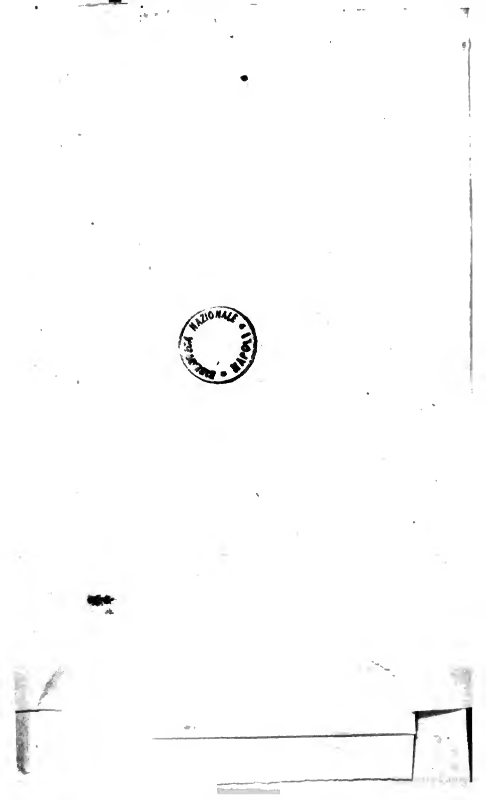
TABLE DES MATIÈRES

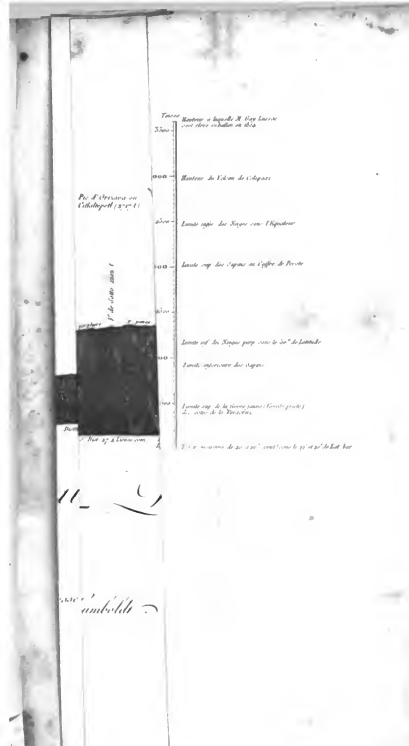
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



la Fortune
I. Mogane
I. Aklin
I. au Chateau
Pte Inague
Gde Inague
Pte de Mayci
I. de la Tortue
C. St. Nicolas
la Platte Forme
ILE DE
St DOMINGUE
I. à Vache
C. Tiburon
22
21
20
19
18
17
16
15
89
77
76
75
17
et l'écriture
par I. Aubert.


NAZIONALE


Toises
Pic d'Orizava ou
Limite sup. des Sapins au Coffre de Perote

